Extraordinaire du Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Extraordinaire du Mercure galant. 1680-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

(mg. Lt planch.)

Le2 (503)

34

L

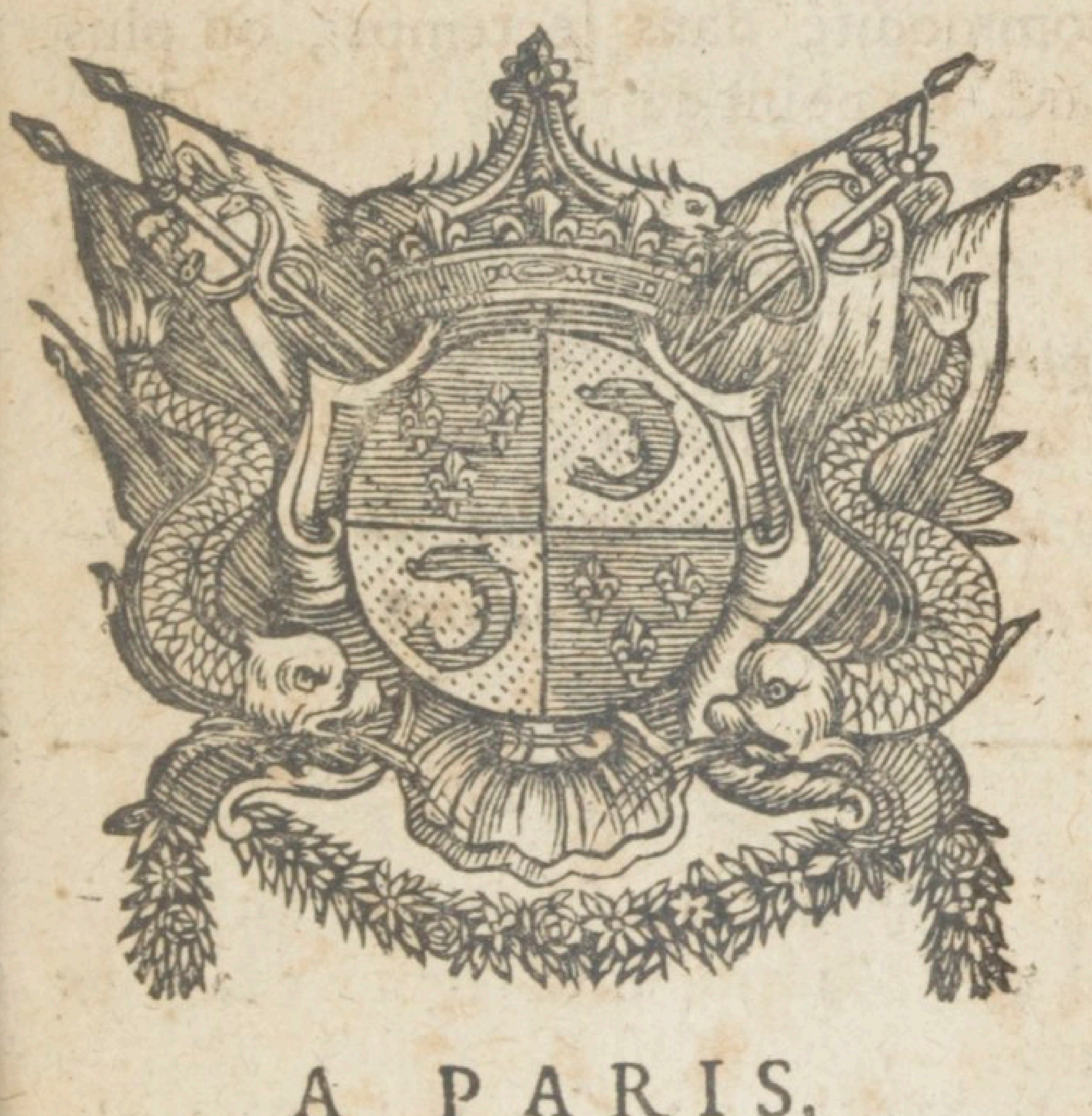
L 2400

M

EXTRAORDINAIRE
DV MERCVRE
GALANT.

QUARTIER D'AVRIL 1680.

TOME X.



A PARIS.

AV PALAIS.

ON donnera toûjours un Volume nouveau du Mercure Galant le premier jour de chaque Mois, & on le vendra, auſſi-bien que l'Extraordinaire, Trente ſols relié en Veau, & Vingt-cinq ſols en Parchemin.

A PARIS,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Juſtice.

Chez C. BLAGEART, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plâtre, Et en ſa Boutique Court-Neuve du Palais, AU DAUPHIN.

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande Salle, à l'Envie.

M. D. LXXX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Avis pour placer les Figures.

LA Veuë du coſté du Parc du Palais de Madrid, doit regarder la page 160.

La Veuë du dedans de la Court du Palais de Madrid, doit regarder la page 340.

EXTRAORDINAIRE DV MERCVRE GALANT.

QUARTIER D'AVRIL 1680.

TOME X.

LA plûpart des Réponses que je reçois aux Questions Galantes que j'ay commencé à proposer depuis trois ans, arrivent toûjours si tard, qu'il m'est souvent impossible de vous les envoyer toutes

à la fois. Ainſi, Madame, vous ne devez point eſtre ſurpriſe, ſi dans ce dixiéme Extraordinaire, je renouvelle quelques-unes des matieres qui ont eſté traitées dans le precédent. Elles ne peuvent produire qu'un bon effet meſlées avec les nouvelles, eſtant certain que plus il y aura de diverſité, plus vous prendrez de plaiſir à cette lecture. N'attendez point que je vous prévienne par des loüanges ſur le mérite de ces diférens Ouvrages. Comme ils portent tous leur recommandation en eux-meſmes, je ne feray que vous en nommer les Autheurs, quand ils me ſeront connus.

CONVERSATION ACADEMIQUE,

A MADAME LA COMTESSE DE C. R. C.

VOus ne ſerez pas fâchée, Madame, que je vous faſſe part d'un Entretien Académique, où par occaſion je me trouvay il y a quelques jours. Ce fut chez un Abbé qui eſt fort eſtimé en ce Païs, & qui mérite véritablement de l'eſtre. C'eſt aſſez vous dire que les honneſtes Gens le vont voir, & qu'il a beaucoup d'Amis. Auſſi ne vit-il que pour eux, & rien ne luy couſte quand il trouve à

les ſervir. Mais s'il eſt genéreux, il eſt délicat Amy, & il ne faut point luy manquer. Il vous reſſemble en cela, Madame, avec cette diférence neantmoins, qu'il ne rompt jamais le premier, qu'il excuſe & ſouffre longtemps des defauts de ſes Amis, & vous n'en pardonnez aucun. Vous vous emportez pour la moindre choſe. Souvent meſme on ne la peut deviner, & vous ne la voulez pas dire. Ah, que j'aurois de plaintes à vous faire ſur ce ſujet, ſi mon cœur vous eſtoit moins ſoûmis, & que ma raiſon fuſt ſeule la maîtreſſe! Celle de noſtre Abbé le gouverne toûjours, & vivant dans un état tranquille, ſes plus grands divertiſſemens ſont des occupations d'eſprit.

L'eſtant donc allé voir une apreſdînée, je le trouvay avec quatre Perſonnes dont vous connoiſſez & le nom & le mérite. Il me dit d'abord que ces Meſſieurs ne faiſoient que d'entrer, qu'il ſçavoit bien que j'aimois les belles Lettres, & qu'ainſi je pouvois eſtre de la Converſation; qu'ils n'avoient encor parlé que de Nouvelles; & ſi vous les voulez lire, tenez, me dit-il, voila les Lettres que j'ay reçeuës ce matin par la Poſte.

Pendant que je les liſois, le Chevalier (car je ne vous nommeray ces Meſſieurs que par leurs qualitez;) le Chevalier, dis-je, ſe mit à ſommeiller ſur la fin. L'Abbé le réveilla, en diſant d'un ton fort haut cette

ancienne maxime de Medecine, *ſomnum fage meridianum.* Cõme vous eſtes ſçavante, Madame, vous ne ſerez pas embaraſſée du Latin & des grands mots dont ces Meſſieurs ne pûrent ſe paſſer dans cette Conférence. C'eſt pourquoy je vous feray un fidelle raport des choſes, & de la maniere qu'elles furent dites.

Il eſt vray, répondit le Chevalier en ſe frotant les yeux, que le dormir d'apreſdîné n'eſt pas bon, & je ne voudrois pas auſſi en ce temps me coucher dans les formes. Mais ſommeiller n'eſt pas dormir, & j'y mets la meſme diférence qu'entre goûter le bon Vin, & s'en ſaoûler. Vous faites donc du ſommeil une bonne choſe, interrompi

l'Abbé, puis que vous n'en condamnez que l'excés ? En doutez-vous, repartit le Chevalier ? Le sommeil est non seulement une bonne chose, c'est un don du Ciel qu'il n'accorde qu'à ses Favoris, *Cum dederit filÿs suis somnum.* Ce qui est encor le sentiment d'un ancien Poëte.

Le sommeil est si prétieux,
Qu'il ne s'achete point, c'est un présent
des Dieux.

Et Martial qui avoit encor plus besoin de dormir que je n'en ay, parle de la sorte dans une de ses Epigrammes, que j'ay traduite autrefois.

Je ne demande point aux Dieux,
Des suprémes Honneurs les titres glo-
rieux,

Ou d'argent quelque grande ſomme.

Je ne veux ſeulement que dormir un bon ſomme.

En Moſcovie, le Grand Duc, & ſes Sujets, dorment tous l'apreſdînée, en ſorte qu'on ferme toutes les Boutiques pendant ce temps-là. J'avouë que trop dormir aſſoupit les ſens, & abrutit l'Homme, de maniere qu'il ne ſçait plus ny ce qu'il eſt, ny ce qu'il fait; mais un ſommeil léger luy laiſſe en quelque façon l'uſage des organes, en luy faiſant goûter la douceur du repos. Ainſi je croy que ſommeiller apres le repas, eſt un deſſert agreable & ſalubre que nous offre la Nature, & que nous ne devons point refuſer. C'eſt donc en ce ſens qu'il faut

entendre le *Poſt praudium ſta* de l'Ecole de Salerne. Le mot *ſtare* ne ſignifie pas ſeulement demeurer debout, il veut dire demeurer en ſoy, ſe recueillir, & c'eſt en cet état coy & tranquille qu'on ſe laiſſe aller doucement au ſommeil, & qu'il eſt malaiſé de s'en défendre.

Le Chevalier ayant ceſſé de parler, le Docteur dit, que pour luy il ne mettoit aucune difé-rence entre ſommeiller & dormir ; que l'un & l'autre eſtoient dangereux apres le repas, parce qu'ils interrompoient la digeſtion, en prévenant la coction des viandes ; qu'il en eſtoit de ce ſommeil avancé à l'égard de la chaleur naturelle, ce qu'eſtoit le Miroir ardent à l'égard du

Soleil ; que comme le Miroir
en recueillant tout d'un coup
les rayons de cet Aſtre, bruloit
indiféremment tout ce qui l'a-
prochoit, de meſme le ſommeil
d'apreſdîné concentroit trop
toſt la chaleur naturelle, qui
conſumoit par là le pur & l'im-
pur ; ce qui cauſoit des va-
peurs fâcheuſes, qui ne pouvant
ſe réſoudre, engendroient plu-
ſieurs maladies. De plus, con-
tinua-t-il s'adreſſant au Che-
valier, le ſommeil de l'apreſdî-
née que vous avez tant loüé,
n'eſt pas un veritable ſommeil,
& loin d'eſtre auſſi agreable que
vous nous l'avez dépeint, cet
aſſoupiſſement a quelque choſe
de fâcheux & d'incommode. Il
eſt ſans ceſſe interrompu, & le

corps & l'ame en cet état, ne prennent aucun repos. Plus le ſommeil eſt profond, & plus il eſt doux. C'eſt alors qu'il appaiſe nos douleurs, & qu'il calme nos ennuis ; car il eſt certain que le corps eſt plus fatigué, & que l'ame eſt plus agitée, lors qu'on ne dort que légerement & par repriſes ; juſques-là meſme qu'Homere a dit,

Plus doucement un Homme dort,
Que rien ne le réveille, & qu'il nous
ſemble mort.

Le jour n'eſt donc pas deſtiné pour dormir. C'eſt pendant la nuit & les tenebres, qu'il faut joüir d'un ſi doux repos, & reparer ſes forces dans un temps où tout le monde ceſſe de travailler.

_Mais que deviendra donc, interrompit le Préſident, cette autre maxime de Medecine dont a déja parlé Mr le Chevalier, *Poſt praudiunt ſta, poſt cœnam deambula ?* car il me ſemble qu'elle nous inſpire de ne pas trop s'agiter apres dîné, afin de ne pas troubler la digeſtion. En effet, le ſommeil eſtant, ſelon Ariſtote, une certaine humidité qui part de l'eſtomac & de la fumée des viandes, il eſt toûjours bon de dormir. Cela rafraîchit le ſang & les parties ; au lieu qu'on ne fait que s'échauffer quand on agit trop toſt apres le repas. Ce meſme Philoſophe en donne pluſieurs raiſons dans ſes Problémes, que je ne rapporte point, parce qu'elles vous

ſont connuës, & qu'elles contiennent ce que nous avons dit ſur ce ſujet.

Je veux croire, Meſſieurs, que vos raiſons ſont bonnes, dit l'Abbé; mais je ne voudrois ny ſommeiller ny dormir durant le jour, ny meſme y employer toute la nuit. J'ay connu un grand Seigneur qui dormoit peu, & qui prétendoit que ſes Laquais devoient plus dormir en une heure, qu'il ne faiſoit en trois. Il les tenoit toûjours à lerte, & comme il eſtoit ſouvent à cheval, il les avoit accoûtumez à dormir en marchant. On a dit du Maréchal de Gaſſion, qu'il dormoit par proviſion, & quand il vouloit. Le ſecret en ſeroit beau, & il

y a des temps qu'il seroit avantageux de n'estre pas obligé de dormir de toute une Campagne. On pourroit par ce moyen surprendre & fatiguer les Ennemis, & vaincre de nuit ainsi que de jour.

Nostre grand Monarque est d'une vie trop active, pour dormir beaucoup. Je l'ay veu à la guerre passer bien des nuits debout, qu'il ne récompensoit le jour que de trois ou quatre heures. Il suffisoit à feu Mr de Turenne de dormir cinq heures; mais il luy falloit cela pour estre libre & maître de luy, comme il disoit. Il y en a qui dorment fort bien la nuit, & qui l'aprés-dînée dorment encor une heure ou deux. Je connois un Commis

d'un grand Miniſtre, qui ne s'en porte pas plus mal, & ce n'eſt point ce qui a fait mourir Mr de *** qui ne s'en pouvoit paſſer. J'ay un bon Homme de Pere qui a ſoixante & quinze ans, & qui eſt dans une ſanté parfaite. Il dort à toute heure. Il ſe leve dés la pointe du jour; mais apres s'eſtre promené, ou avoir travaillé quelque temps, il ſe recouche, & dort ſur nouveaux frais. Apres dîné, il ſe jette encor ſur ſon Lit, & dort galamment deux ou trois heures, ſoûtenant que tout cela eſt bon, parce qu'il s'en trouve bien. Cependant ces diférens exemples ne me ſçauroient perſuader que la neceſſité de dormir ne ſoit pas une peine & un mal à

l'Homme, qui eſt privé par là de l'uſage de la raiſon, auſſi-bien que des ſens. Il n'a plus rien d'un Homme que la figure, encor y en a-t'il qui dorment de maniere, qu'on peut douter s'ils n'ont point perdu la vie. C'eſt ce qui a fait appeller le ſommeil l'image de la Mort, ou plutoſt le châtiment dont Dieu a voulu punir le peché du premier Homme.

Le Préſident s'appercevant que noſtre Abbé s'alloit jetter dans la Morale, l'en retira, en luy demandant s'il falloit dire *ſomme* ou *ſomne*, parce que ce mot eſtoit douteux chez quelques Autheurs. Vous avez raiſon, repliqua l'Abbé, & d'autant plus qu'en parlant, on ne

s'apperçoit presque pas lequel on prononce. La plúpart des Grammairiens sont pour *somne*, suivant le mot Latin ; mais les Dictionnaires nouveaux, & les Ecrivains les plus polis disent tous *somme*. C'est donc comme il faut prononcer ce mot. Mais pour vous faire une Question à mon tour, continua l'Abbé, je voudrois bien sçavoir pourquoy on peint l'Amour nud, & comme un Enfant qui dort appuyé sur le coude. Mr le Chevalier, luy dit-il, cette Question vous regarde aussi-bien que Mr le Marquis. Vous estes tous deux du commerce du beau Monde, & du Païs de la Galanterie. Le Chevalier soûriant à cette Aeurete, prit la parole.

L'Amour, dit-il, eſt repreſenté nud, parce qu'entre les Amis il ne doit y avoir rien de caché. Mais on peut dire du Fils, ce qu'Epitecte répondit de la Mere à l'Empereur Adrian, qui luy demandoit pourquoy on peignoit Vénus toute nuë. *Quia*, dit-il, *nudos dimittit*. En effet, l'Amour dépoüille de toutes choſes, ceux qui aiment. Mais un Autheur, par pudeur ou par délicateſſe, n'a pû ſouffrir l'Amour nud. Il l'a habillé d'un Crépe blanc, qui luy ſert d'ornement & de Robe; & ce Crépe a cela de merveilleux, qu'il eſt clair & tranſparent aux yeux des Confidens diſcrets, & qu'il s'obſcurcit & devient ſombre en préſence des Indiſcrets & des

Jaloux. Mais outre cet habillement, il luy donne encor une Couronne de Soucis & de Pensées, qui n'eſt pas moins admirable, en ce que ces Fleurs ſont fraîches & flétries, ſelon qu'il eſt gay ou mélancolique. Il faut apparemment qu'il mette bas cette Couronne, lors qu'il veut goûter le ſommeil dans lequel on le repréſente. Ce petit Dieu ſe tourmente beaucoup. Ainſi il a beſoin de repos. Mais laiſſons le peindre ſuivant le caprice & la fantaiſie des Peintres, & ſortons d'un ſommeil qui dure un peu trop longtemps.

Cette Queſtion d'Amour, dit le Marquis, me fait ſouvenir de vous demander une Deviſe

pour un Chiffre qui contient le nom de l'Amant & de la Maîtreſſe. Ce corps eſt ordinaire, mais c'eſt un corps ſans ame, & je luy en voudrois donner une. Je me trompe, c'eſt un corps tout ſpirituel, puis qu'il eſt compoſé des noms qui renferment la ſubſtance des choſes; & c'eſt peut-eſtre la raiſon pourquoy on ne donne point d'ame aux Chiffres qu'on prend pour Deviſe. Quoy qu'il en ſoit, quand je devrois pécher contre les regles, je vous prie de contenter ma curioſité. Elle m'eſt venuë en voyant cette aimable Planche de Cachets amoureux, que l'Autheur du Mercure nous a donnée dans l'Extraordinaire du Quartier d'Avril. On ne peut

rien voir de plus galant ny de plus ſpirituel ſur ce ſujet. Il eſt vray, dit l'Abbé, & je m'étonne qu'on ait oublié ce deſſein. Mais la choſe me paroiſt difficile, parce qu'il n'y a icy pour images & pour ſymboles, que des Lettres muetes, dont le Graveur fait un corps à la verité, mais qui a merité plutoſt le nom d'âme que de corps. Cependant je croy qu'on pourroit mettre autour d'un Chiffre, & les noms & les cœurs, pour marquer l'union des uns & des autres. C'eſt auſſi ma penſée, dit le Docteur, *Cum nomine corda ligantur.* Mais le Préſident fit remarquer que cette Deviſe eſtoit trop étenduë, & qu'on pouvoit luy donner plus de force, en l'abré-

geant de la ſorte, *Sic corda ligan-tur*, que le Chevalier traduiſit, *L'Amour les unit ainſy*. L'Abbé redit à peu pres la meſme choſe en d'autres termes, *Sic ligat unus amor*; & cet Emiſtiche l'obligea de faire le Vers entier.

Sic ligat unus amor, nomina, corda ſimul.

Le Préſident adjoûta, que comme le Chiffre exprimoit parfaitement la penſée d'un Amant, on devoit l'appeller l'ouvrage de l'Amour, *Opus Amoris*. Les Amans ont eſté les premiers Graveurs; l'Amour leur a appris l'invention des Chiffres; & c'eſt ce que Virgile fait dire à Gallus avec tant de délicateſſe.

----Teneriſque meos incidere amores
Arboribus, creſcent illæ, creſcetis, amores.

On applaudit à l'*Opus Amoris* du Président ; & le Marquis content de ces Deviſes, dit qu'il en feroit part à l'Autheur du Mercure. L'Abbé approuva ce deſſein ; & comme il fait ſa plus agreable lecture des Ouvrages de cet Autheur, il prit l'Extraordinaire du Quartier d'Octobre qui eſtoit ſur ſa Table, & l'ouvrant à l'endroit des Queſtions qu'on a propoſées à décider, il en demanda le ſentiment de la Compagnie.

Sur la premiere, le Préſident parla de la ſorte. Quoy que les Queſtions problématiques ayẽt deux anſes, pour ainſi dire, par où on les peut prendre, elles ont toûjours un coſté qui quadre mieux à noſtre ſens, & qui nous

plaiſt davantage. Ce ſont des Problémes à l'égard des autres, mais rarement à l'égard de nous-meſmes. Cependant il faut avoüer que le party que nous prenons, n'eſt pas toûjours le mieux défendu. C'eſt un effet de noſtre humeur, plutoſt que de noſtre raiſon. C'eſt noſtre gouſt que nous tâchons de juſtifier, mais que nous ne ſçaurions faire paſſer pour meilleur que celuy des autres. Je ne prétens donc point icy faire de grands raiſonnemens ſur cette premiere Queſtion, mais vous dire ſeulement en peu de mots ce que j'en penſe.

L'Amour ſenſuel s'éteint par les faveurs; l'Amour raiſonnable s'augmente par elles. L'A-

mour ſenſuel ſe rebute par les rigueurs ; l'Amour raiſonnable ſe dégage par elles. Icy la raiſon eſt d'accord avec les ſens ; & là les ſens l'emportent ſur la raiſon. Enfin un parfait Amant jugeant de l'amour de ſa Maîtreſſe par les faveurs qu'il en reçoit, il aime d'autant plus qu'il eſt aimé ; mais lors qu'on le mal-traite, & qu'on n'a que des rigueurs pour luy, il ſe refroidit avec raiſon, & peut quitter ce qu'il aime, ſans en craindre de reproches.

Le Docteur dit ſur la ſeconde. Si l'on entend par la jalouſie d'une Maîtreſſe, celle qu'elle a pour nous, c'eſt de ſon amour la marque la plus ſenſible qu'elle nous puiſſe donner. Si l'on en-

tend celle que nous avons pour elle, c'eſt le tourment le plus rigoureux que nous puiſſions ſouffrir. Si l'on entend par la jalouſie d'un Rival, celle qu'il nous donne, rien ne nous peut cauſer plus de chagrin & d'inquiétude. Si l'on entend celle que nous luy donnons, rien ne peut eſtre plus divertiſſant & plus glorieux pour nous.

En verité, dit le Chevalier, en regardant le Docteur, vous eſtes admirable avec vos diſtinctions. Elles ſont juſtes neantmoins, & cette Queſtion ne pouvoit eſtre mieux expliquée. Voicy ma penſée ſur la troiſiéme. Celuy qui épouſe ce qu'il aime, a tout à craindre. Celuy qui épouſe ce qu'il eſ-

time, peut tout eſpérer. La jalouſie, le dégouſt, & le mépris, ſuivent toûjours l'amour; au contraire, l'amitié, la tendreſſe, & la confiance, ſuccedent d'ordinaire à l'eſtime.

Je vois bien, dit le Marquis, que vous ne me tenez pas quitte. Je vous diray donc ſur la quatriéme, Que ſi l'on eſtoit raiſonnable quand on aime, on ſouffriroit plutoſt la préference d'un Rival comme Mary, que celle d'un Rival comme Amant; car enfin tout le monde n'eſtant pas fait pour s'attacher toute ſa vie, on ne doit point blâmer une Maîtreſſe qui choiſit un Amant qu'elle voit d'humeur à devenir ſon Mary. Elle ne fait pas grande peine à bien des Gens,

qui ne veulent pas aimer ſous les conditions du Sacrement ; mais lors qu'elle nous préfere un Rival pour le ſeul plaiſir d'aimer & d'eſtre aimée, elle ne peut nous faire ſouffrir rien de plus cruel & de plus chagrinant. Chacun croit avoir plus de mérite & plus d'amour que tout autre, & rien ne touche plus le cœur que le cœur meſme ; mais l'amour eſtant une folie, on n'examine pas les choſes de ſi pres. On n'a aucun égard pour le Sacrement. Un Rival pour devenir Mary, ne ceſſe point d'eſtre Rival ; au conrraire, il eſt d'autant plus terrible, qu'il poſſede entierement ce que nous aimons, & qu'il ne nous laiſſe plus aucune eſpérance, lors qu'il

eſt aimable, & que celle qu'il épouſe a de la vertu. Du moins il eſt certain qu'il a la préference de ſon cœur & de ſes faveurs; ce qui n'eſt pas un petit chagrin pour ceux qui ne veulent point de partage en amour.

C'eſt donc à moy de parler, dit l'Abbé, voyant que le Marquis s'eſtoit teû, & de vous dire ſur la cinquiéme Queſtion, Que ſi un Beuveur ſe ruine par la bonne chere, ſa Famille en ſauve ſa part, & ſes Amis s'en ſentent. S'il eſt fâcheux, querelleux, emporté, il peut eſtre agreable, plaiſant, & de belle humeur. Un Joüeur ſe ruine ſans eſtre jamais ſatisfait. Il importune ſes Amis de ſes pertes, & des emprunts qu'il leur fait, pour les reparer.

Il eſt toújours inquiet, reſveur, & quelquefois il devient furieux. Un Chicanneur ſe ruine par le plaiſir de ruiner les autres. Il eſt incommode à ſes Amis & à ſoy-meſme, ou plutoſt il n'a ny Parens ny Amis. Mais enfin comme ces trois manieres peuvent ruiner également une Famille, elles luy ſont auſſi préjudiciables l'une que l'autre. Cependant on peut dire que la premiere eſt plus agreable, la ſeconde plus prompte, & la troiſiéme plus fâcheuſe.

L'Abbé alloit continuer, & l'on euſt parlé des Taliſmans & de la Poudre à Canon, & terminé cette Converſation comme les grandes Feſtes, par un Feu d'artifice, lors qu'un Fâ-

cheux arriva, qui ayant des affaires à communiquer à l'Abbé, obligea la Compagnie de se séparer. Je croy, Madame, que vous serez satisfaite de cette Conversation, & que vous prendrez autant de plaisir à la lire, que j'en ay eu à l'entendre. Si cela est, je me sçauray gré de la fidelité de ma mémoire, qui m'a fourny l'occasion de vous divertir quelque temps, & de vous marquer que je suis avec autant de passion que de respect,

Vostre, &c.

DE MARPALV.

LEQUEL DES CINQ Sens contribuë le plus à la satisfaction de l'Homme.

STANCES A MADEMOISELLE **

CHarmante Beauté que je sers,
Puis que vous demandez des Vers
Sur les Questions du Mercure,
Pour vous obeïr, je consens
A décider lequel des Sens
Satisfait mieux nostre nature.

Iris, quand je jette les yeux
Sur tous les appas dont les Cieux
Vous ont si richement pourveuë,
Mon cœur tout percé de vos coups
Ne trouve point de Sens plus doux,
Et juge en faveur de la Veuë.

Lors que vous venez à chanter,
Je suis contraint de protester
Que vostre voix est sans pareille.
Charmé de vos divins accens,
Je tiens que le plaisir des Sens
Consiste à vous preſter l'Oreille.

Lors que vous daignez me parler,
Vostre bouche semble exhaler
L'odeur d'une Rose nouvelle.
Si-tost que j'approche de vous,
L'Odorat *l'emporte sur tous,*
Et semble finir leur querelle.

Le Toucher *a beaucoup d'appas:*
Je ne m'ingere pourtant pas
De luy donner la préference.
Il faudroit pour en décider,
Qu'il vous pluſt de m'en accorder
Quelque sensible expérience.

Mais si ma bouche avoit gousté
D'un Nectar qu'avec volupté

Sur la voſtre elle pourroit boire,
Je changerois de ſentiment,
Le Gouſt *ſeroit le plus charmant,*
Et remporteroit La victoire.

LE TIRSIS de l'Hoſtel S. Faron.

REPONSES AUX *quatre premieres Queſtions du IX. Extraordinaire.*

A Mr du Tronchoy, lez Tonnerre.

ON m'écrit (& je l'apprens avec bien de la joye) que le Mercure Galant continuë toûjours à vous divertir, & qu'il ſert de matiere à vos plus agreables entretiens. Courage, Monſieur.

La prudence extraordinaire

dont vous eſtes remply, n'empeſche point que cette lecture ne puiſſe eſtre un amuſement digne de vous. Les grands, les nobles, & les ſérieux emplois, ont aſſez travaillé voſtre eſprit. Il eſt raiſonnable de luy donner un peu de relâche, & de luy permettre de deſcendre à des occupations moins importantes. Entre toutes celles que la Paix vous ofre, quel ſujet n'avez-vous point eu de faire choix du Mercure ?

Cet Enfant de tant d'illuſtres Peres, porte écrit ſur ſon front tous les Mois, de nouveaux Eloges conſacrez à la gloire d'un Monarque, aux bontez & à la juſtice duquel vous devez, auſſi bien qu'au mérite de vos belles

Actions, voſtre glorieux réta-bliſſement dans l'ancienne No-bleſſe de vos Anceſtres, qui triomphant de ſoy-meſme, apres avoir triomphé de l'Univers, eſt encor la cauſe unique du repos dont vous joüiſſez, & que nos Livres enfin ne loüeront jamais aſſez pour le nombre, ny pour la grandeur de ſes merveilles.

C'eſt en intention de contri-buer de ma part, en quelque ſorte du moins, à la ſatisfaction que vous donne la lecture de tant d'héroïques & de tant de galans Ouvrages, que j'entre-prens de répondre aujourd'huy à toutes les Queſtions du der-nier Extraordinaire. Voyez, Monſieur, ſi je ſuis entré dans vos ſentimens.

On demande en premier lieu, Si un Amant qui a le plaiſir de voir ſouvent ſa Maiſtreſſe dont il ſe connoiſt hay, eſt moins à plaindre que celuy qui en eſtant éloigné ſans aucune eſpérance de la revoir jamais, a la certitude d'en eſtre tendrement aimé?

La douleur de ſe connoiſtre hay de l'Objet qu'on aime, eſt une douleur bien amere; mais le plaiſir de le pouvoir contempler ſouvent, eſt un précieux bien. Le plaiſir que cauſe la certitude d'eſtre tendrement aimé de la Beauté qu'on adore, eſt un plaiſir extrémemẽt doux; mais la douleur d'en eſtre éloigné, ſans aucune eſpérance de la voir jamais, eſt aſſurément

une cruelle douleur.

Le premier de ces deux partis eſt le moins malheureux. Voicy la raiſon que j'en apporte. Si cet Amant hay ſouffre, comme on n'en ſçauroit douter, il ſouffre luy ſeul ; & comme perſonne ne partage ſa douleur, il ne partage celle de perſonne : au lieu que l'autre Amant eſt ſans ceſſe devoré, non ſeulement par ſon propre deſeſpoir, mais encor par la penſée de celuy dans lequel il doit eſtre perſuadé que ſa Maiſtreſſe eſt pour l'amour de luy. Quoy, j'aime tendrement, je ſuis tendrement aimé! La Belle pour qui je ſoûpire, ſoûpire pareillement pour moy! Je brûle de la voir, mon éloignement la fait mourir! & il ne

nous eſt permis à l'un ny à l'autre, d'eſpérer de nous voir jamais ! Ah, la douleur que cette penſée eſt capable de cauſer, ſurpaſſe tout ce que l'eſprit de l'Homme peut imaginer de plus cruel. Concluons donc, Monſieur, ce que j'ay d'abord avancé, & diſons que l'Amant qui a le plaiſir de voir ſa Maiſtreſſe, dont il ſe connoiſt hay, eſt le moins malheureux, & par conſéquent le moins à plaindre.

On demande en ſuite, S'il eſt poſſible d'aimer fortement ſans qu'on ſoit aimé? Cette Queſtion ne me paroiſt point probléma-tique ; il n'y a que trop de Gens genéreux juſques à ce point ; & l'Amour a toûjours eu ſes Hé-ros, ainſi que la Gloire.

Dans la troiſiéme Queſtion, on demande, Si l'abſence eſt incapable d'augmenter l'amour? Je vous en fais Juge, Monſieur. Ces longues abſences, ces longues campagnes, où vous ont engagé pendant plus de dix ans à diverſes repriſes, les intéreſts de la Patrie, & la gloire du Prince; ces longues campagnes, dis-je, où voſtre eſprit, voſtre dexterité, & voſtre courage, ſe ſont également fait admirer en tant de rencontres, ne vous ont-elles jamais rendu plus amoureux? Le brazier de voſtre amour n'eſt-il jamais revenu de Flandres plus ardent qu'il n'y eſtoit allé? Si vous vous examinez bien là-deſſus, vous me répondrez que vous avez toú-

jours ſenty voſtre paſſion ac-
cruë, & qu'effectivement à cha-
que retour il vous a ſemblé trou-
ver de nouveaux chaimes dans
la Perſonne que vous aimiez.
Donc l'abſence n'eſt pas inca-
pable d'augmenter l'amour.

Le Mercure Galant eſt en
peine de ſçavoir en quatriéme
lieu, Lequel des cinq Sens con-
tribuë le plus à la ſatisfaction de
l'Homme? Cette Queſtion fera
plus de bruit que les trois autres,
& je m'imagine que là-deſſus les
ſentimens vont eſtre fort parta-
gez. L'Oüye & le Toucher, me
font balãcer, mais je me déclare
pour la Veuë. Tout le monde
ſçait que la felicité des Saints,
conſiſte à voir Dieu face à face,
& que la viſion de ſa gloire eſt

la veritable Béatitude. Je confesse que les Sens n'ont aucune part à cette vision ; mais puis que l'Ecriture s'exprime ainsi, c'est une autorité suffisante pour prouver que la Veuë est le Sens qui contribuë le plus à la satisfaction de l'Homme.

Je me tairay, Monsieur, sur l'origine de la Dance, & sur les effets de la Sympathie. Vous estes à Tonnerre, où la premiere est trop en recommandation, pour me laisser croire que vous en ignoriez l'origine; & l'illustre & spirituel M^r Heuvrard vous a suffisamment expliqué les effets de la seconde dans son agreable description du magnifique Château de l'Ascaut. Je suis, &c.

RICHEBOVRG, *Avocat en Parlement.*

BOUTS-RIMEZ

Donnez à Mr le Marquis de Saint Prieſt en Foreſt, par une Perſonne de qualité, qui pour le mieux geſner, luy propoſa des Rimes burleſques & ſérieuſes, pour en faire un Sonnet ſur le champ à la gloire du Roy.

SONNET.

LE plus fameux Héros de l'Hiſtoire Romaine,
Paſſeroit aujourd'huy pour un petit Garçon;
Et tout ce qu'elle en dit ſeroit une Chanſon
Pour chanter ſur le Pont de la Samaritaine.

Pompée & Lépidus furent vaincus
sans peine,
Et Marc Antoine en Mer eust le sort
d'un Poisson,
Qui se laisse attirer par un traître
Hameçon;
La gloire estoit alors chancelante, in-
certaine.

Quelquefois les Césars n'estoient pas
les vainqueurs,
Rien n'estoit assuré dans leurs vaines
grandeurs,
On les bravoit souvent sur la Terre &
sur l'Onde.

Mais la Gloire aujourd'huy ne change
plus de lieu,
LOVIS a surpassé tous les Princes
du Monde,
La Terre a plusieurs Roys, & n'a
*qu'un demy-*Dieu.

A MONSEIGNEUR.

SUR SON MARIAGE.

JEune Mars, digne Fils du plus
grand Roy du Monde,
Qui verrez sous vos Loix un jour la
Terre & l'Onde,
Et qui suivant les pas de ce fier Con-
quérant,
Porterez comme luy bientost le nom
de Grand,
C'est avecque raison que le Dieu d'Hy-
menée
Prend soin pendant la Paix de vostre
destinée.
C'est avecque raison que ce Dieu des
Plaisirs
A couronné l'ardeur de vos premiers
soûpirs,

Et malgré le Démon qui préſide aux
allarmes,
A ſoûmis le premier voſtre cœur à ſes
charmes.
Eſtant né dans un temps où l'Amour
& la Paix
Régnoient & dans l'Europe, & ſur
tous vos Sujets,
Il ſemble que le Ciel vous donnant à
la France,
Nous ait auſſi donné l'infaillible aſ-
ſurance
De voir tous vos Etats pendant vos
heureux jours
Ne ſonger qu'aux plaiſirs, qu'aux jeux,
& qu'aux amours.
L'invincible LOVIS ayant par ſes
Conqueſtes
Soûmis de l'Occident les plus ſuperbes
Teſtes,
Et ne reſtant plus rien à vaincre à
ce Héros,
Vous n'avez comme luy qu'à joüir du
repos,

Qu'à gouster cette Paix qu'au plus
fort de la Guerre
Il a voulu donner presque à toute la
Terre.
Si son destin estoit de suivre le Dieu
Mars,
De prodiguer son sang, d'affronter
les hazards,
Et par mille Combats, d'éterniser sa
gloire,
Le vostre est de joüir des fruits de sa
victoire.
S'il estoit né pour vaincre, & pour les
grands travaux,
Vous l'estes pour la Paix; n'ayant
aucuns Rivaux.
On sçait bien toutefois que vostre ame
est trop fiere
Pour ne se plaindre pas de manquer
de matiere,
Et que s'il vous estoit permis d'estre
jaloux
D'un Pere que le Ciel a fait plus grand
que vous,

Vous plaindriez vostre sort, de voir
que vostre Epée
N'ayant point d'Ennemis, ne peut
estre occupée;
Mais sçachez que ce Prince, en expo-
sant ses jours,
Vous a conquis l'Objet de vos chastes
amours.
Quoy qu'on ait peu de part aux triom-
phes d'un autre,
Il a vaincu pour vous, & sa gloire est
la vostre.
S'il a puny l'orgueil de tous ses En-
nemis,
Pour vous, comme pour luy, son Bras
les a soûmis.
S'il a porté ses pas au fond de l'Alle-
magne,
C'estoit pour vous trouver cette illustre
Compagne;
Et quoy que ce Héros par cent fameux
Combats,
Des Rivages du Rhin ait accru ses
Etats,

Les

Les plus pompeux Lauriers qu'il ait
mis à ſa teſte,
N'égalent point l'éclat d'une telle
Conqueſte.
Cette auguſte Princeſſe eſt le plus
digne Objet
Sur qui vous euſſiez pû former voſtre
projet.
Son ſang apres le voſtre eſt le plus beau
du Monde,
Et l'on ſçait que ſa Race en demy-
Dieux féconde,
D'élire les Céſars n'a pas droit ſeule-
ment;
Mais que donnant des Loix à l'Em-
pire Allemand,
Elle a ſouvent donné des Maiſtres à
la Terre,
Qui portant avec eux la terreur & la
guerre,
Ont rendu leur Maiſon ſi chere à l'Vni-
vers,
Et porté dans leurs mains tant de
Sceptres divers,

Q. d'Avril 1680.

Extraordinaire

Que tous les Potentats redoutant leur
puissance,
Ont fait gloire d'entrer dedans leur
Alliance.
Les Roys mesmes des Lys, vos augustes
Ayeux,
Connoissant la grandeur d'un Sang
si glorieux,
Pour légitime objet de leurs chastes
tendresses,
Déja dans leur Famille ont choisy des
Princesses,
Et l'Amour ne pouvoit, vous rangeant
sous ses loix,
Vous inspirer jamais un plus illustre
choix.
Jamais un tel Hymen n'eut les Cieux
si propices,
Jamais un tel Hymen n'eut tant d'heu-
reux auspices.
Que peut-on souhaiter de plus beau,
de plus grand,
Que de voir dans l'Epoux le Fils d'un
Conquerant,

Le Fils d'un demy-dieu dans l'Europe jalouse
Adore & craint le Bras, & de voir
dans l'Epouse,
Le vieux sang des Césars, & de cent
Souverains,
Qui souvent sous leurs Loix ont veu
tous les Humains?
Si le Destin jaloux ne trompe nostre
attente.
Cet Hymen doit avoir une suite éclatante,
Et nous verrons bientost de ce Sang
précieux
Sortir quelques Césars & quelques
demy-Dieux.
C'est l'interest du Ciel, de la France,
& du Monde,
De voir cette Union consommée & fécond.
La France & l'Occident en tireront
leurs
Et le Ciel, des Heros qui soûtiendront
ses droits.

Cependant, puis qu'enfin tous vos
Etats ſont calmes,
Et que le Grand LOVIS a moiſſonné
les Palmes
Qui pouvoient couronner voſtre Front
& vos vœux,
Ioignez à ſes Lauriers vos Mirthes
amoureux.
Iouïſſez de ſa gloire & de ſa deſ-
tinée.
Triomphez avec luy de l'Europe en-
chaînée.
Si l'un par ſes Combats s'en eſt rendu
vainqueur,
L'autre peut à ſon tour la gagner par
douceur.
Il eſt chez les Héros deux ſortes de
victoire,
Et deux divers chemins conduiſent à
la Gloire.
La Paix, comme la Guerre, a ſes loix,
ſes vertus;
Et ſi l'une aime à voir des Trônes
abatus,

Des Empires en cendre, & des Roys à
la chaîne,
L'autre en les relevant n'est pas moins
Souveraine.
Vivez donc en repos aupres du Grand
LOVIS.
Ne soyez point jaloux de ses Faits
inoüis,
Vostre destin n'est pas de conquérir
la Terre,
La Paix a ses Héros, aussi-bien que
la Guerre,
Et quelque grand que soit le nom d'un
Conquérant,
Elle vous en pourra donner un aussi
grand.

DE BERIGNY, Conseiller au Presidial de Caën.

DES TALISMANS.

JE ne doute point, Monsieur, que vous ne receviez beaucoup d'Écrits curieux touchant les Talismans; mais parce que vous avez témoigné que l'on desiroit d'estre éclaircy de tout ce qui regarde cette matiere, & que cette diversité me semble moins propre à cela que des Traitez à fonds & méthodiques; comme j'en ay deux qui ont esté faits depuis environ douze ans seulement, dont l'un porte pour titre, *Les Talismans justifiez*, &

l'autre, *La Superstition du Temps*, le premier, par un Autheur anonyme, & le dernier par le sçavant P. Placet, Religieux de Prémontré ; j'en ay fait sans façon, & à plume courante, l'Extrait que je vous envoye, où j'n'ay rien apporté du mien que le soin de retrancher. Il y a de la honte à estre Plagiaire ; mais je ne me fay pas de délicatesse d'estre Copiste en cette rencontre, s'agissant de l'utilité publique & de vostre satisfaction particuliere. L'honneur en demeure à ces Autheurs, dont l'Extrait pourra faire desirer les Livres entiers qui sont imprimez à Paris en 1668. *les Talismans* chez Pierre de Bresche, & *la Superstition*, qui en est la

Réfutation, chez la Veuve Gervais Alliot.

L'Autheur des Talismans justifiez, commence son Discours à la naissance du Monde, & dit que nostre premier Pere au milieu du Paradis terrestre, estoit comme un beau Soleil revestu des lumieres de toutes les connoissances qui pouvoient satisfaire son entendement, connoissant parfaitement la nature & les proprietez de toutes choses, le pouvoir des Astres, les influences des Planetes, le mélange des Elémens; que ces lumieres se sont communiquées de Pere en Fils jusques à Noé, & de Noé jusques à Moïse; qu'apres Moïse, les Hommes découvroient seulement quelques om-

brages de ces belles Sciences, que les Caldéens, les Perſes, & les Egyptiens, en avoient retenu quelques images, qui commencerent à s'effacer ; de ſorte que ces connoiſſances, d'univerſelles devindrent particulieres de quelques Sçavans ; que le Monde s'eſtant éloigné de plus en plus des premiers Docteurs, il ſe voit enfin dans une entiere nuit ; que le Diable qui ſe plaiſt dans les tenebres, a enſeigné une Nigromantie pour l'oppoſer à la Magie Divine ; qu'il a diſtribué de certains Caracteres pour nous oſter l'envie de rechercher les innocens & les véritables, ce qui eſt cauſe que ſi quelqu'un déclare que par l'Aſtronomie celeſte il peut

§9 *Extraordinaire*
compoſer des Sceaux, des Images, des Caracteres, & des Figures Planetaires, avec leſquels on peut faire des choſes tres-merveilleuſes & ſurprenantes, à meſme temps on l'accuſe d'avoir commerce avec le Démon. De là il paſſe à l'origine des Taliſmans; nomme à ce ſujet entre les anciens Arabes, Almanzor, Maſſahahla, & Zabel, qu'il dit rapporter des exemples tres-véritables des Taliſmans; & entre les anciens Hébreux, Tubel, Dagahel, Tetel, & Salomon, qu'il dit avoir enſeigné la façon & la maniere des Taliſmans; en ſuite il rapporte ce qui eſt écrit dans quelque Hiſtorien à ce ſujet, comme d'un Taliſman par la vertu duquel il

ne pleuvoit jamais dans le Parvis du Temple de Vénus à Cypre ; d'une Figure d'air in repréſentant un Feu, un Serpent, un Rat d'eau, trouvée ſous le Regne de Chilperic, en creuſant quelque Foſſé de la Ville de Paris, laquelle Figure eſtant tranſportée, partie de la Ville fut brulée, & les Habitans affligez de Serpens & de Rats d'eau ; de pluſieurs Statuës à Conſtantinople, & entr'autres de celle d'un Chevalier, qui ſervoit de préſervatif contre la Peſte ; du Palladium de Troye, des Boucliers de Rome, & de pluſieurs Dieux tutelaires, & conclud de tout cela, & de ce qu'Albert le Grand, Marcile-ficin, Paracelſe, Roger, Bacon,

Arnaud de Villeneufve, & plusieurs autres, ont fait des Traitez tous entiers pour montrer la force des Talismans, qu'il faut qu'ils ayent esté de tout temps en usage. En suite apres avoir discouru sur l'étimologie du mot, il passe à la définition du Talisman, & dit que ce n'est autre chose que le sceau, la figure, le caractere, & l'image d'un Signe celeste, Planete, ou Constellation, faite, imprimée, gravée, ou cizelée sur une Pierre simpatétique, ou sur un Metal correspondant à l'Astre, par un Ouvrier qui ait l'esprit arresté & attaché à l'ouvrage & à la fin de son ouvrage, sans estre distrait ou dissipé en d'autres pensées étrangeres ; au jour &

heure du Planete, en un lieu fortuné, en un temps beau & ſerain, & quand il eſt en la meilleure diſpoſition dans le Ciel qu'il peut eſtre, afin d'attirer plus fortement ſes influences, pour un effet dépendant du meſme pouvoir & de la vertu de ſes influences; dans toutes leſquelles choſes, matiere, forme, ouvrier, condition, fin, effet, & circonſtances, l'Autheur ſoûtient que tout eſt innocent. A cet effet il poſe en premier lieu, que les influences des corps ſupérieurs deſcendent icy-bas; ſecondement, qu'on les peut attirer abondamment & fortement. Il ne s'arreſte que peu à la premiere propoſition, comme n'eſtant point conteſtée, mais

avoüée de l'Ecole meſmes, qui s'eſt renduë ennemie particuliere des Taliſmans. Pour la ſeconde propoſition, il avouë qu'elle n'eſt pas ſi aiſée à croire ; il ſe ſert pour la prouver, de l'expérience du Miroir ardent, par lequel nous ramaſſons les rayons ſolaires, véhicules de ſes influences, & les introduiſons dans une matiere combuſtible. D'où il conclud que les Taliſmans ſont naturels en toutes les circonſtances qui accompagnent leur compoſition. Sur la premiere condition qui eſt de la matiere, il prétend que comme l'action ſe reçoit ſelon la diſpoſition du ſujet, & que cette meilleure diſpoſition vient de la ſimpatie qui ſçait unir les Homogenes par

un lien miraculeux, les Astres doivent agir plus aisément & plus fortement sur les sujets qui leur sont simpatétiques & conformes, comme il se voit de l'Etoile Polaire sur le Fer touché de l'Aymant. Il veut que de tous les corps inferieurs il n'y en ait point qui ayent plus de simpatie avec les supérieurs que les Pierres, les Minéraux, & les Métaux, & qu'ils ayent reçeu en partage des formes toutes astrales; il le prouve tres bien des Métaux, & discourt amplement des raports de leurs qualitez avec celles des Planetes. Sur la seconde condition, qui est de graver les caracteres, sceaux, images, ou figures des Planetes, sur les Métaux correspondans

à ces meſmes Planetes, ou pour mieux faire encore, de fondre, jetter en moule ou en ſable, le Métal fondu, pour eſtre imprimé, ce qui comprend deux choſes; la premiere, que le Métal ſoit excité par la graveure ou par la fuſion qu'il tient eſtre meilleure; la ſeconde, que la figure y ſoit marquée; il prétend donner la raiſon de ces deux choſes. Sur la premiere, que le Métal ainſi excité par un agent extérieur, & ſur tout par le feu ſon ennemy, ſes eſprits métaliques demandent & attirent plus fortement de l'aide de ſon Aſtre pour combatre cet Ennemy; & qu'auſſi les vertus aſtrales ſe reçoivent beaucoup mieux quand le ſujet eſt en

mouvement, que quand il eſt ſansaction ; & quant à la figure, l'Autheur veut que les corps ſupérieurs ayent leurs figures comme les autres choſes d'icy-bas ; que la reſſemblance fonde la ſimpatie, non que la figure ſoit agiſſante phyſiquement, mais ſeulement qu'elle établiſſe une plus grande ſimpatie à raiſon dequoy elle ſoit au Méral une meilleure diſpoſition pour l'influence du Planete. C'eſt icy à mon ſens l'endroit le plus foible, pour ne pas dire le plus faux, de tous les raiſonnemens de cet Autheur, comme vous le verrez par ce qui a eſté répondu. Sur la quatriéme condition, qui eſt que l'attraction de l'influence du Planete ſe faſſe

à l'heure planetaire ; il ne dit autre chose, sinon que c'est d'autant que comme les Planetes dominent tous les jours une heure à leur tour, leurs influences estant plus fortes à l'heure qu'ils dominent, que nous appellons l'heure planetaire, il est tres-convenable que cette attraction se fasse à l'heure du Planete, puis que pour lors il influë plus fortement & plus copieusement. Il tranche aussi la cinquiéme condition en peu de mots, en disant que l'on veut que l'Ouvrier du Talisman travaille en un beau jour & serain, parce que bien que les influences astrales penétrent par tout, & que tous les corps les plus opaques leur soient comme du

verre, neantmoins l'air & la lumiere leur ſervant de véhicule & de paſſage, comme nous voyons au Soleil, il eſt plus à propos de commencer ſon opération en un lieu aëré, & dans un temps ſerain. Enfin ſur la derniere condition, qui eſt la recollection de l'Ouvrier en ſoy-meſme, en ſorte qu'il ne laiſſe point aller ſon eſprit en d'autres étrangeres penſées, & ne penſe qu'à ſon ouvrage & à ſon deſſein, il avouë que c'eſt la plus ſoupçonneuſe condition des Taliſmans, & qui oblige d'abord les ames ſcrupuleuſes à les cõdamner; que neantmoins, ſi l'on conſidere que l'entendement de l'Homme ſe forme des images des choſes qu'il connoiſt

par le moyen des fauſſes ou véritables eſpeces qu'il en a reçuës par l'entremiſe des ſens, & qu'il reçoit luy-meſme cette image, eſtant le principe actif & paſſif de ces intellections, & que l'Homme peut recevoir & reçoit en effet les influences des Planetes, nous connoiſtrons que s'il s'applique fortement à la fin & au deſſein de ſon ouvrage, uniſſant par cette attention ſon eſprit au Planete, il ſe formera une image de ce meſme Planete, & par cette image qui établit ſa reſſemblance, il attirera conjointement avec le Métal, l'influence aſtrale, tant ſur le Métal que ſur luy-meſme, comme il eſt neceſſaire; autrement portant ſur ſoy ſon Taliſman, il en

pourroit recevoir les impreſſions auſſi-bien que les autres. Par exemple, s'il avoit fait un Taliſman pour donner de la terreur, il en recevroit luy-meſme à l'aſpect du Taliſman ; mais ayant attiré ſur ſoy, auſſi-bien que ſur le Métal, cette qualité terrifique, il ne fait point d'impreſſion ſur ſon Taliſman, & le Taliſman n'en fait point ſur luy comme ſur les autres, qui ne ſe ſont point formez cette image; & que pour cette raiſon perſonne ne ſe doit entremettre de faire des Taliſmans, qu'il ne ſçache les vrais ſceaux, images, figures, ou caracteres des Conſtellations, autrement il ſeroit privé de ſon attente. Remarquez toûjours en paſſant, que

cet Autheur raisonne, en supo-
sant une figure veritable de
l'Astre, laquelle établit sa res-
semblance, & la ressemblance
l'attraction de l'influence. D'où
s'ensuit que quand on luy ré-
pond que les figures qui se gra-
vent sur les Talismans n'ont au-
cun raport aux veritables figu-
res des Astres, toutes les consé-
quences qu'il tire de cette res-
semblance qui n'est point, se
trouvent necessairement fausses.
Il poursuit & passe à la seconde
proposition, qui est l'attention
de l'Ouvrier à la fin & au des-
sein de son opération, dont il
rend raison, en disant que se for-
mant ainsi l'image de la qualité
qu'il prétend introduire au Ta-
lisman, cette image détermine

par la meſme Loy cette influence à ſe communiquer particulierement au Taliſman, & eſt preciſément & ſingulierement attirée entre toutes les influences que le Planete peut produire. Surquoy l'Autheur ſe ſert de la comparaiſon de la Femme, qui imprime dans l'Enfant qu'elle porte en ſes flancs, la reſſemblance de l'objet par le moyen de l'image qu'elle s'en eſt formée. Apres avoir ainſi raiſonné ſur toutes les conditions neceſſaires à faire les Taliſmans, cet Autheur ſe fait une objection, & dit, qu'encore qu'il ne paroiſſe rien de ſuperſtitieux & de ſurnaturel en leur compoſition, les effets toutefois que l'on leur attribuë eſtant au deſ-

ſus du pouvoir de la Nature, ſont des motifs aſſez forts pour les condamner ; qu'on luy accordera bien que les influences des Aſtres ſe peuvent attirer fortement & copieuſement ; mais qu'attirez ſur la Pierre & ſur le Méral, elles puiſſent cauſer les effets que nous liſons dans les Ecrits des Curieux, c'eſt ce qui ne ſe peut aiſément concevoir ; car quelle apparence que Saturne faſſe trouver les tréſors, Jupiter départir les honneurs, & ainſi du reſte ? Si le pouvoir des Taliſmans ne s'étendoit qu'à guérir les maladies, comme les Signes & les Aſtres dominent icy-bas ſur diverſes parties de nos corps, à ſçavoir, le Soleil ſur le cœur, Vénus ſur les reins, &c.

ainſi

ainſi qu'ont remarqué les Aſtrologues & les Medecins, on pourroit ſe perſuader facilement que les influences de ces Conſtellations attirées par l'artifice, guériroient les infirmitez aux parties ſur leſquelles elles dominent, veu les expériences que l'on a des Simples propres à quelque maladie, cueillis à l'heure du Planete qui a correſpondance avec le Simple, ou cueillis à l'heure du Planete ennemy de celuy qui cauſe cette maladie; qu'ainſi l'on peut demeurer d'accord que les influences attirées par les ſoins & artifices de l'Ouvrier, peuvent guérir & cauſer diverſes maladies, & produire dans les ſujets pluſieurs mauvaiſes ou bonnes qualitez,

ſelon la force ou la vertu de l'influence ; mais qu'il n'eſt pas ſi facile à concevoir comme ces Aſtres donnent les honneurs, les victoires, l'amour, & produiſent d'autres ſemblables effets qui dépendent des volontez & libertez des Hommes. Pour réſoudre cette objection, l'Auteur confeſſe que celuy qui diroit que les Aſtres produiſent ces merveilleux effets dépendans principalement de noſtre liberté, par une fatale neceſſité, ſeroit dans l'erreur ; mais que puis que l'on demeure d'accord que les Aſtres inclinent nos volontez ſans toutefois les contraindre, en ce ſens leurs influences peuvent donner de l'amour, de la crainte, de la ter-

reur, & des honneurs ; que nous ſommes compoſez de quatre humeurs qui produiſent en nous pluſieurs ſortes d'accidens, & que de là dérivent les divers mouvemens de noſtre ame ; que nous connoiſſons aſſez tous les jours que nous ſommes agitez de nos diverſes paſſions, ſuivant que l'une de ces humeurs domine. Or il eſt indubitable que les Planetes & les Aſtres dominent ſur ces humeurs, d'où vient que nous appellons les mélancoliques Saturniens, &c. & partant les Aſtres par cette domination inclinent nos volontez ; que c'eſt en ce ſens qu'il faut entendre que les Taliſmans donnent des honneurs, de l'amour, &c. qu'eſtans remplis

pour les raiſons qui ont eſté dites, des influences aſtrales, ces influences produiſent leurs vertus; que la perſonne qui les porte ſur ſoy, eſtant comme le Ciel de cet Aſtre corporifié, ceux qui les reçoivent, ſe trouvent agitez de ſon propre & naturel mouvement, & ce mouvement ſe rencontrant naturel en la perſonne qui le reçoit, elle le regarde comme un bien qui luy eſt propre; & ainſi tend plutoſt au ſujet d'où il procede, qu'à tous autres. Là-deſſus l'Auteur fait l'application de ce raiſonnement à ce qui ſe paſſe lors qu'un Taliſman pour donner de la terreur ou de l'amour, fait l'impreſſion des influences qu'il a attirées des Aſtres, con-

cluant qu'en tout cela il n'y a rien de criminel, puis que tous ces effets ne proviennent directement que des humeurs excitées par les influences qui ſont envoyées par les Taliſmans, & reçeus dans les ſujets par le moyen de ces humeurs; ſans qu'il prétende que les Perſonnes qui reçoivent les vertus des Taliſmans, ne puiſſent réſiſter à leur effort, & confeſſant qu'elles le peuvent ſans doute, & que leur victoire en eſt plus glorieuſe, ſi elles en ſont pouſſées fortement, & qu'elles y réſiſtent. Il finit en aſſurant que c'eſt ainſi que l'ont entendu ces Sages ſur cette matiere; dit que Salomon eſtoit trop ſage pour laiſſer des images nêgromantiques, luy à qui

l'on impute un Livre intitulé, *Des Sceaux des Pierreries*, dont l'Autheur rapporte plusieurs figures de Talismans, & leurs vertus; dit que le Grand Hermes n'a jamais esté soupçonné de Magie, & que cependant il a laissé dans l'un de ses Livres quinze images de mesme façon; que les Autheurs qu'il a nommez dés le commencement, en ont aussi laissé des Traitez tous entiers; qu'il ne croit pas qu'ils eussent voulu donner au Public des Leçons superstitieuses, ny aussi qu'ils ayent enseigné ces Leçons curieuses, pour obliger à leur pratique avec empressement, mais pour faire connoistre les merveilleux pouvoirs de la Nature; que pour luy ce n'est point

auſſi ſon deſſein de donner des aiguillons pour s'employer à cette recherche ; qu'il conſeille le Chreſtien de ne regarder le Taliſman que d'un œil tres-indiférent, & comme un divertiſſement d'eſprit. Il exalte en ſuite le pouvoir de la Croix & du Nom de Jeſus, qu'il appelle (avec reſpect neantmoins) deux divins Taliſmans ; & pour fin de tout l'ouvrage, il donne la maniere de faire onze Taliſmans, les uns pour guérir de quelques maux, comme des maux de teſte, de la gorge, & du col, &c. & les autres, pour la joye, la beauté & la force du corps, pour acquérir aiſément les honneurs, grandeurs & dignitez, pour eſtre heureux en marchandiſe,

avoir la faveur des Roys, &c.

Voila l'œconomie de l'Ouvrage de cet Autheur, & les raisons dont il se sert, que j'ay abregées autant qu'il m'a esté possible, ne m'estant étendu que sur celles où j'ay trouvé qu'il le faloit nécessairement pour l'intelligence de ses pensées. Le R.P. Placet qui y a répondu, ne suit pas par tout ce mesme ordre, & raisonne beaucoup plus à fonds. Je trancheray aussi le plus succintement que je pourray, ce qui est de plus considérable dans sa Réponse. Dés l'entrée il demeure d'accord de la connoissance parfaite & de la science infuse de nostre premier Pere pour le regard de la Science innocente; mais il dit que celle

de Taliſmans eſtant diabolique, il eſt tres-faux qu'elle ait eſté inſpirée au Chef des Humains. Il nie que les Hommes des premiers temps fuſſent ſcavans, comme l'Apologiſte le donne à entendre, veu qu'ils n'avoient ny l'évidence ny la certitude, & que la ſcience ne s'acquiert que par l'expérience du paſſé; que le premier Homme n'a pû faire part de ſa ſcience à ſes deſcendans que tres-imparfaitement, n'ayant point d'autre moyen que la parole vocale qui s'évanoüit; & ſes Enfans n'ayãt que leur foible mémoire pour la retenir, outre que leurs inclinations ne ſe portant qu'au mal, ils ne s'aſſujetiſſoient qu'avec peine à écouter les inſtructions.

de leur Pere ; ce qui paroiſt en ce que la connoiſſance de la premiere verité naturelle, qui eſt l'unité de Dieu, n'a pû ſe conſerver parmy les Hommes deux cens ans apres le Deluge ; & que ſupoſé que les premiers Hommes euſſent eſté plus ſçavans, & qu'Adam euſt fait paſſer pluſieurs ſciences innocentes à ſes deſcendans, il ne s'enſuit pas de là que celle des Taliſmans luy ait eſté inſpirée, ny qu'elle ſe ſoit communiquée à ſes ſucceſſeurs, veu qu'elle eſt diabolique ; pour preuve dequoy il cite le Livre de la Sageſſe, chap. 4. S. Auguſtin dans le 24. chapitre du huitiéme Livre de la Cité de Dieu, & Tertulian au troiſiéme chapitre du

Livre de l'Idolâtrie ; il rétorque contre l'Apologiſte l'autorité du Grand Hermes, qu'il dit déclarer dans S. Auguſtin au lieu cy-deſſus allegué, que les Figures & les Statuës ont eſté inventées des Egyptiens, oublieux de l'honneur & de la Religion divine, qui par un Art magique ont attaché les Démons aux Images. Le Lecteur qui en aura le loiſir, peut avoir recours à ces paſſages dans les Livres meſmes, & juger ſi avec la condamnation de l'idolâtrie l'on y trouve auſſi la condamnation des figures Taliſmaniques, en tant qu'elles ne ſervent qu'à attirer l'influence des Aſtres par des cauſes naturelles. Dans le ſecond Chapitre, le Pere rapporte la définition du

Taliſman donnée par l'Apolo-
giſte ; & avant que d'en exami-
ner les conditions qu'il dit eſtre
ſuſpicieuſes, il cite encor S. Au-
guſtin au meſme lieu, où ce
Saint Docteur dit que le cara-
ctere Taliſmanique eſt un Dé-
mon lié à une Image par un art
contraire à la pieté. Il cite encor
Proclus au Livre de la Magie,
Pſellus & Averroës, & qu'ils
diſent que les Hommes contrai-
gnent les Démons par de cer-
tains ſignes & figures, & que les
eſprits impurs ſont cachez ſous
les Images, ce que quelques
Saints ont contraint les Diables
de confeſſer, comme il ſe voit
entr'autres dans S. Hierôme en
la Vie de S. Hilarion. Il ajoûte
qu'il faut avoüer le pacte que

les Payens meſmes ont toújours reconnu, puis que Porphire au Livre des Oracles, déclare que les Démons mõtrent aux Hommes non ſeulement leurs converſations, mais auſſi de quelles choſes on les prend, & comme quoy on les lie; quels jours il faut obſerver, quelle figure il doit y avoir au caractere, qui ſont les conditions que requiert l'Apologiſte pour faire le Taliſman. Il finit ce Chapitre par l'Hiſtoire admirable d'un jeune Gentilhomme, qui le jour de ſes Nôces ayant mis ſans y penſer ſon Anneau nuptial au doigt d'une Statuë de Vénus, le Simulachre plia le doigt, ſans que ce jeune Homme pût retirer cet Anneau, ny eſtre délivré de

certaines illuſions qui s'en enſuivirent, que par des opérations d'Art magique. Dans le Chapitre ſuivant, le Pere examine l'intention de l'Apologiſte, & nonobſtant ſes proteſtations, de condamner les Taliſmans diaboliques, ne l'excuſe que par le defaut de connoiſſance de la ſuperſtition de ſes Médailles, diſant qu'il s'eſt trompé le premier, & qu'il a écrit ſon Livre dans une intention trop curieuſe. Dans le quatriéme, il dit que le Palladium de Troye eſtoit un Simulachre du Démon, & qu'il n'avoit point la vertu de préſerver la Ville; & cite fort à propos S. Auguſtin, qui montre au premier Livre de la Cité de Dieu,

que les Grecs ayant mis à mort les Gardes de cette Pallas, on la pouvoit bien emporter, & que ce n'estoit donc point le Simulachre qui gardoit les Hommes, mais les Hommes qui conservoient l'Idole. Le Pere dans le Chapitre 5. prouve tres-bien que les Dieux tutelaires & les Boucliers Romains n'estoient point des Talismans innocens, & qu'ils n'avoient point le pouvoir de défendre les Villes; & que l'idolâtrie envers les uns & les autres estant évidente, l'on ne peut douter que leur origine ne fust diabolique, & leur progrés superstitieux. Dans le Chapitre sixiéme, il avouë que la difficulté est plus grande à l'égard des Statuës fatales de Conf-

tantinople, veu qu'elles ont eſté forgées depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, & que la Foy Chreſtienne eſtoit établie dans toute la Grece, lors que ceux de Conſtantinople en éprouverent lés effets les plus ſignalez en pluſieurs occaſions, & entr'autres l'Empereur Theophile, ayant trois Armées ennemies ſur les bras, conduites par trois Capitaines revoltez, qui reçeurent les meſmes coups qui furent frapez par cet Empereur aux trois teſtes d'une Statuë de bronze que Jean Patriarche de Conſtantinople découvrit à ce Prince eſtre la cauſe qui luy avoit attiré ce malheur; ſurquoy le Pere affirme que la Statuë eſtoit diabolique auſſi-bien que toutes

les autres, & dit que tous les Autheurs qui rapportent cette Histoire avec quelque différence, conviennent tous de la superstition ; & que Cedrenus, Zonare, & Majole, déclarent que ce Patriarche estoit un grand Sorcier. Pour soûtenir son affirmation, le Pere dit que le Démon connoissoit par des causes occultes que deux de ces Chefs de Rebelles seroient tuez, & l'autre blessé ; qu'il se servit de ce Simulachre pour l'indiquer, non que de là il s'ensuive que le sort de la Bataille fust attaché à ce Talisman, mais seulement qu'il estoit le signe de ce qui devoit arriver, soit par le Démon mesme comme Ministre de la Justice Divine, soit par

d'autres raiſons, pour abuſer les Superſtitieux, afin de les tromper, comme il arriva en 1453. que les Grecs perdirent leur Empire pour s'eſtre trop confiez en la vanité des Taliſmans, nommément au Taureau d'airain qui eſtoit dans une grande Place, ſur lequel l'Oracle avoit prononcé que lors qu'un puiſſant Ennemy feroit irruption dans la Ville, les Bourgeois & les Soldats ſe retirans en cette Place, feroient tourner le dos à leurs Ennemis, & les mettroient en déroute, dont tout le contraire arriva. Dans le Chapitre 7. il combat les propres Taliſmans de l'Apologiſte, pour la compoſition deſquels il ordonne de graver pour les maux de teſte

la figure du Belier avec celle de Mars, qui eſt un Homme armé avec ſa Lance, & de Saturne qui eſt un Vieillard tenant une Faux à la main, &c. Pour eſtre heureux en marchandiſe & au jeu, celle de Mercure ; pour avoir la faveur des Roys, celle du Soleil, qui eſt un Roy aſſis dans ſon Trône, & ainſi des autres, affirmant que c'eſt une pure idolâtrie d'avoir confiance en ces caracteres ; qu'ainſi ce n'eſt pas ſans deſſein que l'Apologiſte a avancé que les Dieux tutelaires des Nations eſtoient des Taliſmans innocens, puis que ceux-cy ne ſont que des Simulachres dont les Payens faiſoient leurs Dieux, & qu'il prévoyoit bien que les ſiens ne pourroient eſtre

reçeus, s'il ne mettoit les premiers en crèdit; que cette seule raiſon ſuffit pour le convaincre de ſuperſtition. Dans le huitiéme, ſans s'arreſter à ce que l'Apologiſte a dit touchant la matiere du Taliſman, il paſſe à la ſeconde condition, qui eſt la figure; ſurquoy il oppoſe deux moyens qui détruiſent abſolument ce principe; & c'eſt icy l'endroit que je vous ay cy-devant marqué comme le plus foible & le plus vain de l'Autheur des Taliſmans juſtifiez. Le premier de ces moyens eſt, que les Planetes n'ont point les figures que l'Apologiſte grave ſur ſes Images. Le ſecond, que quand ſes Médailles ſeroient gravées des veritables reſſemblances des

Aſtres, ces figures extérieures ne pourroient donner aucune vertu naturelle aux Taliſmans. Pour le premier, la figure du Soleil n'eſt point un Roy aſſis dans ſon Trône, ny Mercure tenant en main un Caducée, & ainſi du reſte, mais des Simulachres de faux Dieux. Là-deſſus le Pere cite Arnobe & S. Auguſtin; puis pour prévenir ce que l'Apologiſte pourroit dire que les Philoſophes de toute ancienneté ont attribué ces figures aux Planetes, comme ils ont donné divers noms d'Animaux au Zodiaque, il répond que ces Philoſophes eſtoient Payens, & que d'ailleurs la plûpart n'ont pas crû que les Planetes fuſſent ſous la figure hu-

maine, mais bien qu'ils eſtoient gouvernez par des Intelligences auſquelles ils ont donné les noms de Jupiter, de Vénus, &c. Que pour les figures du Zodiaque, il eſt croyable, ſelon Picq de la Mirandole, qu'elles ne ſont que des métaphores pour exprimer les diférens effets que cauſe le Soleil lors qu'il ſe rencontre dans les parties du Ciel. Par exemple, le Signe de l'Ecreviſſe tire ſon nom de ce que ce bel Aſtre y eſtant arrivé, recule en arriere, comme fait cet Animal. Le Lyon, à cauſe de l'extréme chaleur que produit le Soleil quand il eſt en ce Signe. Celuy du Taureau, parce qu'alors la terre eſt propre au labourage. La Balance tire ſon nom

de l'égalité des jours & des nuits, & ainſi des autres. Mais que quand ces corps ſupérieurs auroient les veritables figures qu'on leur aſſigne, cette reſſemblance ne ſeroit d'aucune importance à la production des effets que l'on attribuë aux Taliſmans, & ne communiqueroit point au Métal une vertu qu'il n'a point de ſa nature ; ce qu'il prouve par ce raiſonnement, que tout agiſſant en ce monde par les qualitez premieres ou ſecondes, ou par ſa ſubſtance, d'où viennent les proprietez occultes & ſimpatiques, les figures des Taliſmans ne peuvent agir par aucun de ces moyens, eſtant certain qu'elles n'agiſſent pas par une chaleur, froideur, du-

reté, &c. Que d'ailleurs la figure n'eſt qu'une certaine ſcituation & diſpoſition des parties, & un mode de la quantité qu'elle configure, laquelle dépendant de la matiere qui eſt purement paſſive, eſt autant incapable d'action comme la figure qui la termine; & quand bien la figure artificielle du Taliſman pourroit agir artificiellement, elle ne pourroit produire aucun effet naturel, parce que ce ſeroit au deſſus de ſa puiſſance, encore moins agir ſur la volonté, pour l'induire à aimer ou haïr. Le Pere employe le Chapitre 9. à prouver que les Gamahez ou figures naturelles, au lieu de ſervir à la juſtification des Taliſmans, prouvent au contraire

que

que leur vertu ne vient point des influences astrales, ny de la simpatie, ny de la figure. Ces Gamahez sont des figures naturelles formées sans aucun artifice humain, telle qu'estoit l'Agathe du Roy Pyrrus qui représentoit Apollon, & les Neuf Muses; une autre, selon Mayole, à Venise, sur laquelle se voit l'Effigie d'un Homme naturellement formée; à Pise, selon Gaffarel, une Pierre où un Hermite est dépeint par la seule industrie de la Nature, representé dans un agreable Desert, assis pres d'un Ruisseau, une Cloche à la main, & tel qu'on represente S. Antoine; enfin plusieurs autres Gamahez que le Pere rapporte apres Albert le Grand, Mayole,

& Gaffarel, dont le premier enſeigne au Traité 3. des Minéraux, que ces Images ſont formées par une abondance extraordinaire d'influences aſtrales qui ſont ſi puiſſantes, qu'elles expriment naturellement les caracteres des Animaux ſur leſquels elles dominent; d'où le Pere tire grand avantage, & conclud que ces Gamahez ou Images naturelles devroient eſtre enrichies des vertus celeſtes plus que toutes les figures ſemblables faites par l'induſtrie des Hommes; que cependant il ne ſe trouve point que ces Taliſmans admirables ayent plus de vertus que les Pierres de leur eſpece, ny que cette plus grande ſimpatie les éleve au deſſus des

qualitez de leur nature. Donc à plus forte raiſon les Taliſmans artificiels ne pourront par l'influence des Aſtres eſtre enrichis des vertus ſurprenan tespour la production des effets qu'on leur attribuë, & par conſéquent qu'il faut que cette puiſſance Taliſmanique ne ſoit pas naturelle, mais magique. Il prend encore un plus grand avantage de l'opinion de Gaffarel, qui adjoûte à cette abondance d'influences aſtrales ſur les Taliſmans, que ſi ces figures naturelles qui repréſentent des Serpens, des Scorpions, & des Crapaux, trouvent la nature du lieu propre, & diſpoſée à donner à la Pierre ou à la matiere ſur laquelle elles ſont, une qualité & nourriture conve-

nable à la Beſte dont elles portent l'image, aſſurément ces figures ſeront changées en vrais Serpens, Crapaux, & Scorpions vivans; pour preuve dequoy le meſme Gaffarel rapporte les exemples de deux Crapaux trouvez vivans au milieu des Rochers & des Marbres: d'où le Pere conclud que les Gamahez eſtant ſi avantageuſement favoriſez des influences celeſtes, qu'il s'en puiſſe produire des corps vivans, ce qu'aucun Magicien n'a encore pû faire de leurs caracteres, ces figures naturelles devroient avoir incomparablement plus de vertu; & que n'ayant neantmoins aucune qualité plus conſidérable que les autres ſujets de leur eſpece;

à plus forte raiſon, ſi les cara-
cteres Taliſmaniques ont quel-
que vertu au deſſus des proprie-
tez de leur matiere, que cette
vertu ne vient point ny des in-
fluences des Aſtres, ny de la
ſimpatie, ny de la figure, mais
de l'opération du Diable. Sur la
fin du meſme Chapitre, le Pere
combat les inductions que Gaf-
farel tire de la figure dans les
exemples de la Pierre Helio-
tropius qui arreſte le ſang; & le
Marbre appellé Orphites, qui
guérit les morſures des Serpens;
la premiere, qui ſemble eſtre
tacherée de quelques goutes de
ſang; & le ſecond, qui a quelque
reſſemblance des Serpens, que
le Pere aſſure ne provenir que
de la Nature, par un effet de la

Providence Divine, pour donner à connoiſtre par ces ſignes les proprietez occultes des Creatures ; & que cela eſt ſi veritable, que quand ces Pierres ſeroient réduites en poudre, elles ne laiſſeroient pas d'avoir la meſme vertu, quoy que non pas la meſme figure. Il paſſe en ſuite legerement ſur les Taliſmans, dont le pouvoir a ceſſé avec le pacte, qui eſtoit limité à un certain temps, & dont ſi les effets eſtoient naturels, ils ſeroient continuez tant que la matiere & la figure ſeroient en état ; d'où il infere que cette matiere & cette figure n'ayant reçeu aucune altération, les eſprits qui préſidoient à ce Simulachre, ſe ſont retirez au bout d'un certain

temps limité par le pacte, comme le Talisman de plomb fondu par un Caliphe d'Egypte, qui chassoit autrefois les Crocodiles, & qui n'a plus ce pouvoir. Il dit enfin un mot des Talismans, qui produisent souvent des effets contraires à leurs figures & aux vertus prétenduës simboliques, comme celuy qui se voit en Arabie, qui est la figure d'un Scorpion, lequel fait mourir tous les Scorpions & quelques autres semblables qu'il rapporte; à quoy je croy qu'il y auroit quelque chose à repliquer. Le Chapitre 10. sur la vanité de l'observation du Planete, ne contient qu'un simple renvoy au 5. Livre de la Cité de Dieu, & à deux autres endroits

des Ouvrages de S. Auguſtin; & le Pere adjoûte, que quand bien ces obſervations aſtrales ne ſeroient point mauvaiſes priſes en general, neantmoins celles des Planetes pour faire des Taliſmans, ſont condamnées par la Faculté de Paris. Dans le Chapitre 11. il paſſe ſous ſilence la cinquiéme condition, prétendant qu'elle eſt ſuffiſamment détruite par la précedente, & s'arreſte à la derniere, qui eſt cette recollection d'eſprit de l'Ouvrier, qu'il combat & détruit par la fauſſeté cy-deſſus prouvée de la reſſemblance des figures des Aſtres imprimées ſur les Taliſmans, à la veritable figure de ces meſmes Aſtres. Il détruit auſſi l'induction que l'A-

pologiſte tire de la comparaiſon de la Femme groſſe, qui imprime les images des objets ſur le corps de ſon fruit. Le raiſonnement dont le Pere ſe ſert en cet endroit, ſeroit trop long à rapporter entierement. Il ſuffit de dire qu'il prouve que la Femme engendre ſon ſemblable, & que le Sculpteur en cet ouvrage de ſes mains, ne fait pas une generation, puis qu'il faut que la generation vienne d'une cauſe univoque, que le terme produit ſoit vivant, qu'il ſoit ſemblable à ſon principe; ce qui n'eſt pas entre la Beſte gravée & le Sculpteur; que d'ailleurs l'Enfant dans la matrice eſt une partie de ſa Mere, & un meſme corps avec celle qui luy donne la vie;

& quoy qu'apres l'infusion de l'ame, les Personnes soient diférentes, toutefois les principes de la nourriture, le sang, & les humeurs qui entretiennent la vie animale, procedent d'une mesme source, qui est le corps de la Mere, c'est pourquoy son imagination a plus de facilité d'imprimer les especes sur le corps de son Enfant, que sur le sien propre, pour deux raisons. La premiere, parce que les membres de l'Enfant à naistre, sont à peu pres comme de la cire mole, & ceux de la Mere presque solides & durs comme de l'acier en comparaison. La seconde raison, parce qu'il se fait une plus grande abondance d'humeurs & d'esprits sur l'En-

fant dans la matrice, que ſur les autres parties de la Mere, dont il rend la raiſon, & conclud que c'eſt donc par un principe naturel de genération que la Femme imprime les images de ſa fantaiſie ſur le corps de ſon Enfant, ce qui ne ſe peut ſeulement penſer de la confection des Taliſmans. Le Chapitre 12. contient la réfutation des Autheurs citez par l'Apologiſte. Le Pere prétend prouver par S. Auguſtin & par Picq de la Mirandole, que Triſmegiſte, le plus Homme de bien de tous ces Autheurs, eſtoit neantmoins un inſigne Magicien. Il ſoûtient en ſuite, que le Livre des Sceaux des Pierreries n'eſt point de Salomon; & que quand il en ſeroit, l'on

ſçait aſſez qu'il avoit perdu l'eſprit de Dieu par l'idolâtrie, & que Joſephe au 8. Livre des Antiquitez Judaïques, déclare nettement que Salomon eſtoit adonné à la Magie & aux Sciences qui ſont inſpirées par le Démon. Le Pere fortifie ce témoignage de Joſephe par ceux de S. Gregoire le Grand, & du docte Albert. Il dit que pour ce dernier, il n'y a point d'apparence qu'ayant condamné les caracteres de Salomon, il approuve ceux de l'Apologiſte, & qu'en effet il n'a jamais avoüé que les Dieux tutelaires des Payens, les Boucliers Romains, les Statuës fatales du Palladium de Troye, fuſſent des Taliſmans innocens. Il demeure d'accord

que ce grand Homme dans l'examen des Livres de ceux qui ont écrit des Caracteres & des Figures astrales, en réfute plusieurs, & en louë quelqu'un, mais avec cette restriction, que si ce Livre contient des conditions superstitieuses inconnuës, il doit estre rejetté; tellement qu'il a parlé de cette matiere tres-sobrement, & que cependant il ne laisse pas d'estre blâmé par Gerson, d'avoir trop incliné à la superstition en traitant des Caracteres, & qu'il est desavoüé de tous les Theologiens en ce point. Le Chapitre 13. est de résolutions sur les effets des Talismans, où apres l'objection que ces effets sont réels & non fantastiques, le Pere répond, que

consídérez en leurs matieres & en leurs figures, ils n'ont aucun effet au dessus de leur nature, c'est à dire qu'un Talisman de cuivre n'a point d'autres proprietez que le cuivre mesmes; mais parce qu'ils sont les signes d'un pacte avec le Démon; que de ces effets merveilleux opérez par le Démon en veuë de ces Simulacres, est venuë l'idolâtrie & la défense que Dieu a faite de faire des caracteres ny aucune représentation des choses du Ciel; ce qui estant posé, la résolution pour les effets des Talismans, consiste à sçavoir ce que peut le Démon, & comment il produit les choses extraordinaires en conséquence du pacte fait avec le Magicien; en

ſuite dequoy il traite cette Queſtion par la ſcience naturelle qui eſt demeurée au Démon apres ſa chute, au moyen de laquelle il a connoiſſance de toutes les vertus favorables, & de toutes les qualitez nuiſibles des choſes naturelles ; n'ignore point ce qui peut émouvoir les paſſions, & incliner les affections, & appliquant les actifs aux paſſifs, peut mettre en effet tout ce qui eſt faiſable par les Loix de la Nature. Le 14. Chapitre eſt des figures ſaintes & profanes des anciens Hébreux, & de celles qui ſont encore aujourd'huy dans le Chriſtianiſme. Il commence ce Chapitre par la ſuſpicion que l'on doit avoir de Tahel, Ragahel, & Tetel, Au-

theurs qui ne ſont point avoüez de ceux de leur Nation, & qu'ils n'ayent eſté de ceux dont parle Elias Levita, qui faiſoient des caracteres abominables, en tuãt un Homme le premier nay de ſa Famille ; & que quand meſmes ils auroient fait leurs figures Taliſmaniques d'une maniere moins noire & exécrable, elle ne ſeroit pas pour cela moins ſuperſtitieuſe. Il adjoûte, que parmy les Iſraëlites il y avoit des Figures qui avoient des pouvoirs merveilleux ; mais qu'elles eſtoient de deux façons, des divines inſpirées de Dieu, & des magiques compoſées par l'inſtinct du Démon ; des Téraphins divins & de diaboliques. Parmy les premiers, il met ceux de la

privation desquels Osée menace les Israëlites, & le Serpent d'airain dressé par Moïse dans le Desert; réfute l'objection des Libertins, qui veulent que ce ne fust qu'un Talisman naturel, par la raison qu'il estoit directement opposé aux regles des Talismans. Parmy les Téraphins mauvais, il met les Idoles que Michas fit fondre, que Philon Juif dit avoir esté trois Statuës de jeunes Garçons, trois de jeunes Veaux, avec les figures d'un Lion, d'un Aigle, d'un Dragon, & d'une Colombe; que la Colombe découvroit la fidelité ou infidelité des Femmes; les Statuës des Garçons avertissoient les Parens du bien ou du mal quefaisoient les Enfans, &c. Les

Simulacres de Laban & le Veau d'or que le Grand Prestre Aaron fit fondre à l'instance des Israëlites, & le Simulachre que Jeroboam fit forger en Samarie, sont aussi mis par le Pere au nombre des mauvais Téraphins. Il parle en suite de plusieurs Images qui sont encore aujourd'huy en veneration aux Chrestiens, & qui sont miraculeuses, comme celle qui se voit à Rome sur le Mouchoir de Sainte Véronique ; un Portrait de N. Seigneur envoyé par luy-même au Roy Abagarus, selon de graves Autheurs citez par Baronius ; un Crucifix fait par Nicodeme, approuvé par le septiéme Synode ; l'Image de N. Dame de Liesse ; à quoy il adjoûte les caracteres & les ex-

preſſions de l'Image de J. Chriſt en l'ame des Fidelles, qui ſont quelquefois ſi vives, qu'elles rejalliſſent au dehors & ſur les corps ; par exemple, les Stigmates en S. François & en Sainte Catherine de Sienne ; & les figures de la Croix & autres Inſtrumens de la Paſſion, au cœur de Sainte Catherine de Montefalco. Enfin repétant les belles paroles de l'Apologiſte touchant les deux divins Taliſmans, la Croix & le Nom de Jeſus dont il le louë, il s'en ſert pour prouver d'autant plus que les Taliſmans des Magiciens ſont inutiles ; & apres quelques beaux traits tirez des Peres, en rapporte deux pris de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, l'un de Theo-

phile Evesque d'Aléxandrie, qui muny du Signe de la Croix, & par l'invocation du Nom de Jesus, chassa un Esprit malin renfermé dans une Statuë Talismanique; & l'autre, de S. Procope, qui en renversa trente par les mesmes armes. Le surplus du Livre, & la conclusion de l'Auteur, ne fourniſſent pas de matiere à cet Extrait, que je voudrois avoir pû faire plus court.

Voicy ce que j'ay reçeu d'Explications sur les Enigmes proposées dans le Mercure de Mars. Vous vous souviendrez, s'il vous plaist, qu'elles avoient esté faites sur l'Ecriture & la Pluye.

A MADAME LA DAUPHINE.

SONNET.

I.

LA Plume, le Papier, le Pinceau,
l'Ecriture,
Ne pourront jamais peindre à la Posterité
La prudence, l'esprit, les graces, la beauté,
Dont vous sçeut en naissant partager la Nature.

Pour en venir à bout, ma Muse à la torture,
Apres avoir longtemps vainement médité,
Vient s'accuser icy de sa temérité,
D'avoir osé tenter d'en faire la peinture.

L'Hiſtoire qui trævaille à ne point oublier
Ce que de vous par tout elle entend publier,
A peine ébaucbera ce Portrait magnifique.

Mais, Princeſſe, LOVIS apres ſes grands Exploits,
De vous pour ſon DAVPHIN *faiſant un juſte choix,*
Luy ſeul nous tiendra lieu d'un long Panégyrique.

DE LA COVLDRE, de Caën.

I

IL n'eſt point de dangers que mon amour n'eſſuye,
Pour convaincre Philis de ma fidelité.
En tous lieux, en tout temps, Automne, Hyver, Eté,
Pour elle avec plaiſir je m'expoſe à la Pluye.

Les Reclus de S. Leu d'Amiens.

III.

POurquoy tous ces Esprits sublimes
S'épuiser pour chercher des rimes?
Pourquoy l'Orateur déclamer?
Pourquoy, dis-je, vouloir charmer
Les Auditeurs de leurs beaux styles?
*Leurs travaux au Public devi*ẽ*droient*
inutiles;
Et leurs ingénieux efforts
Demeurant sans forme & sans corps,
Seroient de peu de prix à la Race future,
Sans le secours de l'Ecriture.

HVGO DE GOVRNAY.

IV.

DEs qu'une Enigme, Iris, paroist
devant vos yeux,
Vostre esprit aussitost en connoist la
nature,
Et je ne doute pas que du dernier
Mercure
Vous n'ayez deviné les deux.

Pour moy je vous diray, ſans que je me-
conſume
A chercher avec ſoin leur ſens miſté-
rieux,
Qu'on voit l'une tomber des Cieux,
Quand l'autre eſt au bout de ma
plume.

Mais de peur que l'expreſſion
Ne vous paroiſſe trop obſcure,
Des Enigmes en queſtion,
L'une eſt la Pluye, *& l'autre* l'Ecri-
ture.

DE GRAMMONT, de Richelieu.

V.

SVr l'Enigme du Mois je ne ſçaurois
manquer;
Et ſi l'on veut me le permettre,
Je vay ſur le champ l'expliquer,
Car on la trouve à chaque lettre.

LE CLERC DE BVSSY.

VI.

DAns ce Mois où Dame Nature
Prend une nouvelle figure,
Ce n'eſt pas Phébus ſeul qui luy rend
ſes attraits,
La Pluye *a part à ce myſtere;*
Et ſi le Ciel par là n'humectoit nos
guérets,
Dame Nature auroit grand peine à
plaire.

LE P. LA TOVRNELLE.

VII.

DAphné dont vous eſtes charmée,
Eſt, dites-vous, fort enrhumée,
Et ne fait rien qu'éternuer.
Ie jure par ſa belle bouche,
Que ſon mal fortement me touche.
Dites-luy, s'il vous plaiſt, ſans rien
diminuer,
Qu'à chaque fois qu'elle étermuë,
Ie fais pour elle autant de vœux

Que formeroient de mots d'Ecriture
menuë
En deux mille ans cinq Bœufs diligens
& nerveux,
Avec le Soc d'une Charruë.
VIGNIER, de Richelieu.

VIII.

LE beau temps plaist toûjours,
On aime les beaux jours;
Et les Bergers & les Bergeres
Dans leurs propres ajustemens,
Font leurs delices les plus cheres
De ménager ces doux momens:
Mais voicy ce qui les ennuye,
Et qui leur semble rigoureux;
C'est quand leurs dessеins amoureux
Sont déconcertez par la Pluye.
HVGO DE GOVRNAY.

IX.

AGreable & charmant Mercure,
Faites, si vous pouvez, lecture
De vos deux Enigmes du Mois.

Comme j'en écrivois les Vers au coin
d'un Bois,
Par une subite avanture,
La Pluye *en a sur l'heure effacé* l'Ecriture.

Les Reclus de S. Leu d'Amiens.

X.

JE laisse aux Ecrivains fameux
A juger sainement de l'Enigme nouvelle,
Et je croy que l'Autheur doit tout esperer d'eux,
Car l'Ecriture *en est tres-belle.*

FREDINIE, de Pontoise.

XI.

DAphnis disoit à sa Philis,
Ma Chere, tirons-nous, il est temps que l'on fuye,
Non pas qu'avec vous il m'ennuye,
Mais pour vous conserver vos vestemens jolis.

Ie les trouve ſi beaux, ſi bien faits,
ſi polis,
Que je crains que le Ciel plus noir que
de la ſuye,
Et cette Enigme que je lis,
Ne nous donnent enfin une ſoudaine
Pluye.

RAVLT, de Roüen.

XII.

POur vous peindre au naturel
Ce que d'un Hyver cruel
A ſouffert de nos Champs la brillante
parure,
Il faut avoir recours, Iris, à l'Ecriture,
Car la riante verdure
Ne laiſſe rien voir de tel.

LE P. LA TOVRNELLE.

XIII.

DV temps que Jupiter transformoit
ſa figure,
Pour joüir en ſecret de ſes tendres
AMOVRS,

S'il se fust aviſé d'inventer l'Ecriture,
Elle eut eſté ſouvent pour luy d'un grãd ſecours.
Au lieu de ſe ſervir de ſon pouvoir ſupréme,
Vne Lettre adreſſée aux Belles qu'il aimoit,
Leur eut appris l'ardeur extréme
Du feu divin qui l'enflâmoit.
Mercure auroit eſté le Meſſager fidelle
Qui leur eut pû porter cette aimable nouvelle,
Et ſans employer l'or, Danaé dans ſa Tour
Euſt ſçeu de Iupiter la violente amour,
Qu'elle euſt récompenſé peut-eſtre
Par un doux & tendre retour.
L'apparence en eſt forte, & qui connoiſt la Cour,
S'apperçoit aſſez chaque jour
Par mille rendez-vous que fait prendre une Lettre,

Qu'où pénetra la Pluye, *un Billet y pénetre.*

LA LORRAINE, qui n'eſt plus Eſpagnolete.

XIV.

QVe cette Enigme, Iris, a de charmes pour moy!
Si vous voulez ſçavoir pourquoy,
Ecoutez ce que je vay dire.
Lors que j'ay le bonheur de vous voir en ces lieux,
Mes ſoûpirs, ma langue, & mes yeux,
Vous peignent de mon cœur l'agreable martyre;
Mais dés que la beauté des Champs
Vous attire tous les Printemps,
Et que par une Loy trop dure
Ie me vois obligé de reſter à Caſſis,
Que deviendrois-je, belle Iris,
Sans le ſecours de l'Ecriture?

DALMAS, Conſeiller du Roy, à Caſſis en Provence.

XIV.

UN Amant qui posté la nuit en sentinelle,
Est moüillé d'importance, attendant qu'on l'appelle
Pour voir le cher Objet qui le tient sous ses Loix,
Par luy-mesme comprend l'Enigme de ce Mois;
Car dés le moment qu'il s'essuye,
Il peut crier à haute voix,
Voila le triste état où m'a réduit la Pluye.

Les Nouveaux Académiciens de Beauvais.

XVI.

PHilis, pour deviner l'Enigme du Mercure,
Il ne faut pas tant de façon.
Faites-en seulement une simple lecture,
Arrestez-vous à l'Ecriture,
Et sans chercher plus loin, vous en avez le nom.

Les mesmes.

SVR LES QVESTIONS du dernier Extraordinaire.

I. QUESTION.

LEs deux Amans que vous proposez, Monsieur, semblent également malheureux, puis que tous deux perdent l'espérance, qui est la nouriture de l'amour. Neantmoins celuy qui voit tous les jours sa Maîtresse dont il est hay, me paroist le plus à plaindre, parce que la froideur continuelle qu'elle a pour luy redouble à tous momens son suplice, au lieu que l'autre est quelquefois soulagé

dans ſes peines par la douceur de ſçavoir qu'il poſſede le cœur de ſa Belle. Si la diſtance des lieux ne luy permet pas d'en eſpérer un bien plus ſolide, comme il peut s'entretenir avec elle par les effets ſecrets de la ſympathie, & que l'effort de l'imagination la luy rend par tout preſente, il ne doit ſe plaindre que de la rigueur de la Deſtinée qui les ſépare, quand l'amour les a unis; mais celuy qui eſt hay, eſt bleſſé à tous momens par la préſence de la Perſonne, ſemblable à cet infortuné de la Fable, dont la ſoif eſt irritée par les eaux qui ſont aupres de luy, ſans qu'il en puiſſe eſtre ſoulagé. Les maux préſens ſont toûjours les plus ſenſibles, & l'on peut

plus aiſément éloigner ceux qui ne ſe préſentent que dans noſtre idée.

II. QUESTION.

J'Ay appris par une longue expérience, que l'on peut aimer ſans eſtre aimé, & que l'amour conſiſte plus dans noſtre imagination que dans le concours des volontez. Ainſi je ne doute point qu'on n'aime ſouvent avec une tres-forte paſſion, quoy qu'on ne puiſſe réüſſir à ſe faire aimer. La raiſon eſt, que nos amitiez eſtant imparfaites, n'ont preſque jamais pour objet que l'amour propre, & que quand nous prenons de l'attachement pour quelque Belle, c'eſt moins dans la veuë de rendre juſtice à

ſon mérite, que dans le deſſein de nous ſatisfaire. En effet, nous aimons qnelquefois avec paſſion des choſes inanimées, qui ſont incapables de répondre à nos deſirs, & il ſemble que ce ſoit aſſez pour aimer une choſe que nous deſirons, de la poſſeder ſans qu'il ſoit beſoin qu'elle nous poſſede elle-même. Neantmoins ſi l'on conſidere l'amour de la meſme maniere que les Philoſophes, qui diſent qu'il eſt une alienation & un tranſport dans l'Objet qu'on aime, il faut qu'il ſe faſſe un retour du meſme cœur qui eſt aimé dans celuy qui s'eſt uny à luy. Les chaînes qui attachent les Amans, les doivent lier auſſi étroitement l'un que l'autre; & elles ſeroient im-

parfaites, ſi les nœuds n'en eſtoient pas égaux.

III. QUESTION.

L'On a toûjours propoſé l'abſence comme un remede ſouverain pour diminuer inſenſiblement un amour qui a établi ſon empire dans un cœur; neantmoins cette maxime n'eſt pas infaillible, & l'on reconnoiſt quelquefois que l'éloignement efface les defauts qui nous rebutoient lors qu'ils eſtoient préſens à nos yeux. Nous ſoûpirons ſouvent pour un bien que nous ne pouvons poſſeder qu'avec de tres-grandes peines; au lieu que nous négligeons un Objet qui eſt proche de nous, & dont la

conqueſte nous eſt facile. Combien s'en trouve-t-il qui mépriſent les merveilles qui ſont dans leur Païs, pour en chercher de moins eſtimables dans des Climats étrangers? Il en eſt de meſme de ceux qui ſe diſtinguent par leurs belles actions, ou par leurs ouvrages. Jamais on ne leur accorde chez eux la juſtice qu'on leur rend ailleurs, & au lieu de les admirer, l'on combat toûjours leur réputation par ce qui eſt en eux de plus foible. Diſons donc que l'abſence d'une Maîtreſſe, d'une Femme, ou de toute autre Perſonne avec qui nous avons eu quelque correſpondance d'amitié, nous la fait deſirer davantage. La mort meſme qui eſt une abſence eternelle,

nous inſpire une nouvelle eſtime pour ceux dont pendant leur vie nous avions à peine examiné le mérite.

IV. QVESTION.

CEux qui ſont attachez aux plaiſirs corporels, mettront leur principale ſatisfaction dans le toucher, le gouſt, ou l'odorat; mais ceux qui conſiderent les ſens extérieurs par raport à l'ame, eſtimeront davantage la veuë & l'oüye. Ces deux facultez ſont ſi excellentes, que nous n'en pouvons rien dire qui réponde à la dignité du ſujet. Elles ſont les feneſtres de l'ame, & ce n'eſt que par leur moyen que les Sciences luy ſont cõmuniquées,

&qu'elle peut ſe former les idées de toutes les choſes ſpirituelles & corporelles. La vie de l'Homme n'eſt qu'une langueur & une miſere continuelle, quand il eſt privé de l'un ou de l'autre de ces organes, qui contribuënt d'un commun accord à ſa ſatisfaction: de telle maniere qu'il a de la peine à reconnoiſtre lequel des deux a l'avantage dans le combat qu'ils ont pour ſe rendre utiles & agreables à ſon eſprit. Neantmoins la plûpart donnent le prix à l'œil, à cauſe de ſa grande vivacité, de la ſtructure merveilleuſe de ſes parties, & de la matiere ſubtile dont elles ſont compoſées. Sa figure repreſente celle du Soleil ou des Aſtres, qui ſont les yeux de la

nuit. Il ſemble meſme que tout l'eſprit de l'Homme eſt dans ſes yeux, ou du moins ce ſont des Miroirs qui font connoiſtre ſes vertus & ſes vices. C'eſt par leur moyen que l'ame conçoit tous les objets, & que l'amour qui domine ſur tout le monde, s'inſinuë juſques dans le fond des cœurs. L'expérience nous apprend auſſi tous les jours que les choſes que l'on a veuës font plus d'impreſſion dans l'eſprit que celles qui paſſent par les oreilles; & s'il eſt plus fâcheux d'entendre que de voir une choſe qui nous déplaiſt, il eſt auſſi plus doux de voir une choſe agreable, que d'en entendre le recit, parce que les yeux de l'eſprit ſe portent plus volontiers aux ob-

jets de la veuë, qu'à ceux de l'oüye, qui ne ſont qu'un ſon qui ſe diſſipe dans l'air. C'eſt pour ce ſujet que les Juges ont plus d'égard à un ſeul Témoin qui parle ſuivant la foy de ſes yeux, qu'à dix autres qui ne ſont fondez que ſur celle de leurs oreilles, ou ſur le raport d'autruy. Toutefois il me ſemble, nonobſtant tous ces avantages de la veuë, que l'oüye en a d'autres qui emportent la Balance. Si la veuë eſt quelquefois l'interprete des cœurs par les ſignes que l'amour fait comprendre aux ſeuls Amans, on peut dire que l'oüye eſt le langage ordinaire des eſprits, par le moyen duquel ils s'inſtruiſent les uns les autres dans les Sciences les

plus relevées. Cette seule faculté est capable de recevoir les divines revélations ; autrement la Foy est sans mérite, lors qu'elle veut appeller à son secours les yeux de l'esprit ou du corps. Adjoûtons que nous ne sommes pas moins charmez par les oreilles dans les Concerts de Musique, & lors que nous entendons de beaux discours, que par les plus beaux objets qui se présentent à nos yeux. Dans les spectacles agreables, les oreilles ont la principale occupation ; & l'action de l'Orateur que nous voyons, ne sçauroit nous émouvoir, lors que l'éloignement nous empesche de l'entendre. Nous remarquons aussi que la veuë des plus rares beautez est impar-

faite, & que nous en devons ſuſpendre noſtre jugement, juſqu'à ce que nous les ayons entenduës, parce qu'elles ne ſont quelquefois que des Statuës inanimées; & au contraire, ne ſommes-nous pas enlevez ſans reſiſtance, quand nous entendons chãter agreablement celle dont la veuë n'avoit cauſé qu'une legere atteinte dans noſtre cœur?

BOICERVOISE, *de Beauvais.*

DE LA SYMPATHIE, & de l'Antipathie des Corps.

QUoy qu'il n'y ait rien de plus commun chez les Autheurs que les noms de Sympathie, & d'Antipathie ; cependant il n'y a rien, dont la cauſe nous ſoit moins connuë. La définition qu'on nous en donne, n'explique ny leur nature, ny leurs effets. On dit que la Sympathie eſt une convenance mutuelle, que certains Corps ont les uns avec les autres, & l'Antipathie une contrarieté reciproque de ces meſmes Corps ; mais

on ne dit point ce que c'eſt que cette convenance, & cette contrarieté, ny comment elles produiſent les effets qu'on leur attribuë. C'eſt donc en vain qu'on nous apporte pour raiſon de la Sympathie & de l'Antipathie, ce raport, & cette contrarieté prétenduë. Il faudroit qu'on nous en donnaſt une idée claire, & diſtincte, & qu'on nous apprift de quelle façon l'un & l'autre agit. Mais comme la Philoſophie de l'Ecole n'a rien qui puiſſe nous éclaircir ſur cette matiere, conſultons quelques ſçavans Hommes de ce ſiecle, & méditons ſérieuſement avec eux ſur les diférens effets de la Sympathie, & de l'Antipathie, dans les ſujets où elles ſe trouvent.

Un des effets les plus surprenans de la Sympathie, & de l'Antipathie, est qu'en voyant deux Personnes inconnuës, on ressente aussitost pour elles des passions diférentes, de l'amour pour l'une, & de l'aversion pour l'autre. Il seroit difficile de rendre raison de ces divers sentimens, si l'on ne s'attachoit particuliement à connoistre la maniere dont les objets agissent sur les organes de la veuë, & des autres sens, comment cette action passe au cerveau, & de là au cœur, & de quelle façon l'impression que les objets font sur le cœur, se communique à l'ame.

Il n'y a point de Corps, dont il ne sorte continuellement une quantité de petites parties insen-

fibles, lesquelles se trouvant emportées vers la rétine, la frapent d'une certaine maniere, & impriment un certain mouvement aux esprits qui y sont contenus. Cette agitation se continuë jusqu'au cerveau, & donne à l'ame une idée de l'objet. L'ame pousse en mesme temps les esprits vers le cœur, & y fait une telle ou telle impression, suivant que l'idée est agreable, ou fâcheuse. Cette impression retournant ensuite vers l'ame, cause des sentimens d'amour ou d'aversion.

S'il arrive donc que les particules insensibles, ou les esprits qui découlent des yeux, de la bouche, du visage, & des autres parties du corps d'une Personne,

remuënt doucement la rétine, le mouvement se communique aussitost au cerveau, & représente à l'ame une idée agreable de l'objet; l'ame détermine en mesme temps les esprits à couler en abondance vers le cœur, & à y faire une impression, qui retournant vers elle, inspire de l'amour.

S'il se trouve au contraire que ces particules agitent rudement la rétine, l'idée que l'ame reçoit de l'objet, est desagreable; & les esprits, qu'elle pousse dans ce moment vers le cœur, y font une impression fâcheuse, qui se communiquant ensuite à elle, fait que l'on a de l'aversion pour cette Personne.

Comme les organes de la veuë

ne

ne ſont pas diſpoſez de la meſme maniere dans toutes ſortes de Perſonnes, l'impreſſion que les objets font deſſus eſt diférente. C'eſt ce qui fait qu'une meſme Perſonne eſt agreable à quelques-uns, & inſuportable aux autres. Quand les eſprits qui partent de ſes yeux, & de ſon viſage, ſont mûs & figurez d'une maniere à remüer doucement les nerfs optiques, ils font naiſtre de l'amour pour elle ; mais ils cauſent de l'averſion lors que leur figure & leur mouvement n'ont aucun raport avec la ſtructure de ces nerfs.

S'il ſe rencontre quelquefois une meſme diſpoſition d'organes dans deux Perſonnes, & que les eſprits qui émanent de toutes

deux, frapent les nerfs optiques d'une maniere conforme à leur ſtructure, elles conçoivent de l'amour l'une pour l'autre, lequel ne ceſſe, que lors que la diſpoſition des organes change, ou que les eſprits qui découlent de leurs corps ne ſont plus mûs ny figurez, comme ils eſtoient auparavant. Elles ont auſſi de l'averſion l'une pour l'autre, quand la ſtructure des nerfs eſt différente, & que les eſprits qui ſortent de leurs yeux, &c. ſont d'une nature contraire à la diſpoſition des organes.

On pourroit expliquer à peu pres de la meſme ſorte la Sympathie, & l'Antipathie, qui ſe trouve dans les Animaux, en attribuant à l'ame ſenſitive les meſ-

mes fonctions, qu'à la raiſonnable dans les Hommes.

Nous ne remarquons pas moins d'effets de la Sympathie & de l'Antipathie dans les Plantes, que dans les Animaux. On a de tout temps admiré l'amitié des Palmes, & l'inimitié de la Vigne & du Chou.

On dit que les Palmes femelles ont tant d'amour pour les mâles, qu'elles ſont languiſſantes & ſteriles, quand elles en ſont éloignées, & ne pouſſent des fleurs & des fruits que lors qu'on les en approche. Elles ſe lient, & s'entrelaſſent pour lors ſi fortement les unes dans les autres, qu'on diroit qu'elles s'embraſſeroient, de la maniere du monde la plus tendre. Cet effet eſt d'au-

tant plus surprenant, que les Palmes femelles deviennent fécondes presqu'en mesme temps, qu'elles sont approchées des mâles ; mais elles perdent bientost leurs fleurs, & leurs fruits, quand on les en éloigne.

Quoy que cet effet surprenne beaucoup, & qu'il paroisse mesme difficile à expliquer, cependant il est aisé de connoistre comment il se fait. Quelques Naturalistes ont observé que les Palmes femelles avoient peu de suc, & que les mâles en ont une grande quantité, parce que leurs pores sont plus ouverts, & en plus grand nombre, que ceux des femelles, & qu'ils tirent par conséquent davantage de suc & de nourriture de la terre.

Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi les Palmes femelles, qui ſont toûjours languiſſantes & ſteriles, quand elles ſont éloignées des mâles, deviennent floriſſantes & fécondes, lors qu'on les en approche, parce qu'elles en tirent du ſuc en abondance, car les mâles en ont tant, qu'il en émane continuellement une infinité de particules, leſquelles rencontrant dans les femelles des pores de leur meſme figure, y entrent en meſme temps, & les rendent fécondes; mais leurs fleurs ſe fanent, & leurs fruits tombent bien-toſt, quand on les écartes des mâles, parce qu'elles n'en tirent plus de ſuc & de nourriture, & qu'elles n'en ont point aſſez d'elles-meſmes pour les entretenir.

Pour ce qui eſt de l'inimitié que l'on remarque entre la Vigne, & le Chou, c'eſt un pur effet de la diverſité de leurs pores, & de la figure diférente des corpuſcules qui en ſortent; car les atomes qui partent du Chou, eſtant figurez d'une autre façon que ceux qui ſont dans la Vigne, ne ſçauroient s'inſinuer dans les pores de cette Plante ſans en changer la diſpoſition; de ſorte que le ſuc de la terre, qui ſe cribloit au travers, ne paſſe plus ſi pur ny ſi conforme à la nature de la Plante qu'il paſſoit auparavant, ce qui fait qu'elle ſe flétrit, & ſe deſſeche peu de temps après.

Les Animaux & les Plantes ne ſont pas ſeules à reſſentir les

effets de la Sympathie & de l'Antipathie ; les Pierres, & les Métaux n'y ſont pas moins ſujets. Nous voyons que l'Aiman attire le Fer, & que le Theamedes le repouſſe ; que le Vif-argent s'amalgame avec l'Or, & ne peut s'unir avec le Cuivre.

Quoy qu'il ſoit difficile d'expliquer la maniere dont l'Aiman attire le Fer, il eſt certain neanmoins que cette attraction ne ſe fait que parce que leurs pores ſont diſpoſez à peu pres d'une meſme façon, & que les corpuſcules qui découlent de l'Aiman, quoy qu'ils ſoient plus petits que ceux du Fer, ſont pourtant figurez de la meſme ſorte. L'on tire ſouvent auſſi du

Fer des Mines d'Aiman, & l'on fait aiſément de l'Acier de cette Pierre. Toutesfois on pourroit croire que les atomes qui partent de l'Aiman, rencontrant dans le Fer des pores de leur meſme figure, y entrent auſſitoſt, & agitent ſi violemment ceux de ce métal, qu'ils les pouſſent dehors avec force, & que ces atomes, qui ſortent en abondance du Fer & ſe meuvent vers l'Aiman, l'entraînent avec eux, & l'approchent de cette Pierre.

Si le Theamedes repouſſe le Fer, c'eſt que la diſpoſition de leurs pores eſt diférente, & que les particules qui émanent ſans ceſſe du Theamedes, ſont d'une figure oppoſée à la ſtructure des pores du Fer; car ces petits

corps trouvant de la réſiſtance dans les pores du Fer, & ne pouvant y entrer quelque violence qu'ils faſſent, ces petits corps, dis-je, le repouſſent & l'écartent.

Il arrive de meſme que le Vif-argent s'unit avec l'Or, parce qu'il y trouve des pores conformes à la figure de ſes parties; mais il ne peut s'unir avec le Cuivre, parce que les pores ne ſont pas diſpoſez d'une maniere à recevoir les parties de ce Mineral.

Il ſeroit inutile de raporter davantage d'exemples de la Sympathie, & de l'Antipathie. Il eſt aiſé par ce que je viens de dire de connoiſtre leur nature, & d'expliquer leurs effets. La Sym-

pathie n'eſt donc autre choſe qu'une certaine proportion ou conformité, qui ſe trouve dans la ſtructure des parties, & dans la figure des atomes qui ſortent de deux corps. L'Antipathie au contraire eſt une diſproportion de la ſtructure de leurs parties, & une diſpoſition diférente des corpuſcules qui en découlent.

LE PHILOSOPHE INCONNU,
de Coutances.

L'EPERVIER, ET LE ROSSIGNOL.

FABLE.

DAns l'épaiſſeur d'un Bocage,
Vn Epervier genéreux,
D'un Roſſignol amoureux,
Ecoutoit le doux ramage,
Lors qu'un Oyſeau de paſſage
Vint l'enlever à ſes yeux.
A cet objet odieux,
L'Epervier tout furieux
Vole, & fond comme un orage,
Sur l'Oyſeau fier & ſauvage,
Et delivre de ſa rage
Le Roſſignol malheureux.
Vous m'avez ſauvé la vie,
Cette grace eſt infinie,

Luy dit ce petit flateur:
Mais, mon cher Libérateur,
J'ay de la reconnoiſſance,
Et par mon obeïſſance,
Vous jugerez de mon cœur.
J'ay pitié de la langueur
De l'Innocent miſérable,
Luy répondit l'Epervier,
Et je ne puis l'oublier
Dans le malheur qui l'accable;
Mais au lieu de ſecourir
Un Ingrat lâche & coupable,
Je pourrois luy voir ſouffrir
Le mal le plus effroyable,
Et m'en faire un doux plaiſir,
Sa perte m'eſt agreable.
Apres ces mots, il ſe tut.
Certain Oyſeleur parut,
Qui de gluëts pour les prendre
Couvrit le bord d'un Ruiſſeau,
Et puis derriere un Ormeau
Auſſitoſt il s'alla rendre.
Un pauvre petit Moineau
Ne pouvant plus ſe défendre

D'aller boire de cette eau,
Fut pris, & se fit entendre
Par des cris forts & perçans.
L'Epervier à ces accens
S'agite, vole, & s'avance
Vers le piege dangereux,
Dans la noble impatience
De sauver un Malheureux.
Mais il se sent pris luy mesme,
Et dans sa douleur extréme
Il voit chanter pres de luy
Celuy qu'il vient de soustraire
Aux mains d'un rude Adversaire,
Et dont il s'est fait l'appuy.
Quoy, *dit-il d'un ton severe,*
Tu te ris de ma misere,
Traistre, & tu me dois le jour?
Mais l'Oyseleur de retour,
Luy fait changer de langage,
Et le met dans une Cage.
L'Epervier prudent & sage,
Qui n'attendoit que la mort,
Croit joüir d'un heureux sort,
Dans celuy de l'Esclavage.

En ſuite il vient à penſer
Qu'il peut ſans beaucoup de peine
Couper le Bois qui le geſne,
Le défaire, ou l'enfoncer.
De la Cage, en cette veuë,
Tous les Baſtons il remuë,
Et fait tant par ſes efforts,
Qu'il en oſte un de ſa place.
Auſſitoſt par cet eſpace
Il fuit, & vole dehors.
L'ingratitude cruelle
Du Roſſignol infidelle,
Qui de l'éclat de ſa voix
Fait réſonner tout le Bois,
A la vengeance l'appelle.
Il l'atteint, & d'un coup d'aîle
Le renverſant tout froiſſé;
Qui l'auroit jamais penſé,
Dit-il, Ame criminelle?
En quoy t'avois-je offencé?
Le Roſſignol qui chancelle,
Interdit, triſte, & confus,
Luy répond, Je n'en puis plus,
Pardonnez-moy je vous prie;

Et ſi jamais je m'oublie,
Et par tout je ne publie
Voſtre courage & vos faits,
Ne me pardonnez jamais.
L'Epervier a quelque envie
De luy redonner la vie,
Quand il ſonge à la douceur
De ſa voix incomparable;
Mais auſſitoſt la noirceur
De ſon crime épouvantable,
Change ce premier deſſein,
Il devient inéxorable;
Et d'une cruelle main
Déchirant ce Miſerable;
Jamais, *dit-il*, des Ingrats
Le repentir n'eſt ſincere;
Indignes de la lumiere,
Ils méritent le trépas,
Et négliger le ſuplice
De leur infidelité,
C'eſt faire une lâcheté,
Donner cours à la malice,
Et commettre une injuſtice
Par un excés de bonté.

SEGVINIERE-POIGNANT.

Je m'acquite de la promesse que je vous ay faite dans ma Lettre du dernier Mois, de vous envoyer les deux autres Faces du Palais de Madrid, dont vous avez déja veu la premiere, qui est celle de l'entrée. Voicy une Veuë du mesme Palais du costé qui regarde la Casa del Campo. *Si vous avez envie de connoistre cette* Casa del Campo, *je vous diray que c'est comme une Maison de Campagne, où est la Ménagerie du Roy. Elle est fort déchoüé depuis qu'on a basty* El Buen-Retiro, *mais on auroit pû en faire un tres-beau Lieu avec fort peu de dépense, parce que les Arbres y viennent fort bien. Il y en a d'assez beaux autour d'un grand Estang, & dans le Jardin. Ce Jardin a pour principal orne-*

ment une Statuë de Bronze, où le Roy Philippe IV. est assez bien représenté à cheval.

SI L'AMOVR DIMINVE *plûtost par les rigueurs d'une Belle, que par les faveurs.*

QUelle Question, Monsieur, & qu'il seroit d'une dangereuse conséquence que le Mercure s'accoûtumast à en proposer de pareilles? Quoy! vous apprenez aux Belles qu'il y a lieu de douter si les Amans qu'elles favorisent aiment plus que les Amans mépriſez? Quand il seroit vray que la chose pust

ſtre miſe en balance, ſeroit-ce une verité bonne à dire? Oüy, je veux qu'il ſoit plus aiſé d'aimer, & qu'on aime plus fortement apres des rigueurs qu'apres des faveurs; ce ſont des miſteres que le Mercure Galant ne doit jamais révéler. Où les ſecrets de l'amour ſeront-ils en ſûreté, ſi ce n'eſt dans le Mercure? Si les Belles eſtoient une fois perſuadées que les rigueurs fortifient la tendreſſe, jugez un peu quel uſage elles feroient de cette maxime. Empéchons-les, autant qu'il ſe pourra, de prendre gouſt à cette maniere de ſe faire aimer. Il y va trop de l'intereſt commun de tous les Amans; mais il n'eſt pas neceſſaire de leur dé-

guiſer la verité. Il n'y a rien de plus ſouverain que les faveurs pour entretenir l'amour, rien de plus infaillible pour le faire finir que les rigueurs. Quel Amant eſt-ce qu'un Amant maltraité? Ce n'eſt qu'un Captif involontaire. Sa raiſon épie toûjours le moment de mettre le cœur en liberté, & on peut dire que la moitié de ces Amans n'aime point. Toutes les rigueurs de la Belle ſont autant d'armes qu'elle fournit contre elle-meſme; car ſi l'Amant maltraité fait ſon devoir, il n'y en a pas une qu'il ne doive mettre à profit, & employer utilement pour ſa gueriſon. Et ſe peut-il qu'il n'y ait enfin quelques rigueurs qui produiſent l'effet qu'on leur de-

mande ? Se peut-il que le cœur aſpire toûjours à eſtre délivré de ſa captivité, que la raiſon y travaille toûjours, & que cela n'arrive jamais ? De plus, un Amant maltraité eſt un calomniateur perpetuel du mérite de ſa Maîtreſſe. Il tâche ſans ceſſe de l'affoiblir à ſes yeux. Il ne veut pas connoiſtre ce que vaut un bien qu'il ne ſçauroit poſſeder. Il ſe le figure d'un prix beaucoup moindre qu'il n'eſt, pour ſe vanger, & ſe conſoler en meſme temps de ce qu'il en eſt privé. Jugez, Monſieur, s'il y a bien des Perſonnes qui puiſſent ſoûtenir cette eſpece de critique, & avoir toûjours beaucoup de mérite, malgré les efforts qu'on fait pour ſe le cacher. Mais quand

cela pourroit estre, voyez un peu quel plaisir pour une Belle, que de sçavoir que son Amant luy oste de sa beauté autant qu'il peut, & qu'elle n'a pas la moindre irrégularité de traits, qu'il n'étudie exactement, & qu'il ne tâche à se faire valoir à luy-mesme ? Jettez les yeux au contraire sur un Amant aimé. Tout aime en luy, & sa raison & son cœur. Il aime, & veut aimer. Il est vray que les passions sont d'ordinaire indépendantes de la volonté ; mais celles de ce caractere sont sujetes à ne durer pas, & quand la volonté aide un peu aux passions à se soutenir, tout n'en va que mieux. Toutes les faveurs que reçoivent les Amans, leur justifient l'engage-

ment où ils ſont entrez. L'inte-
reſt de leur tendreſſe, & meſme
ſi vous me permettez de le dire,
celuy d'un peu de vanité qui ſe
meſle preſque toújours à cette
tendreſſe, fait qu'ils ne cherchẽt
qu'à relever le prix de ce qu'ils
poſſedent, & une Belle peut ſe
flater qu'elle eſt encor plus belle
dans l'imagination d'un Amant
aimé, qu'elle ne l'eſt en elle-
meſme. Que me répondra-t-on
à tout cela? Que l'amour ceſſe
dés qu'il ne deſire plus? N'ayons
pas une ſi mauvaiſe opinion de
l'amour. Croyons qu'il eſt aſſez
ſage pour joüir avec plaiſir de
ce qu'il a deſiré, plútoſt que de
le croire aſſez fou pour deſirer
toújours ce qu'il n'obtiendroit
jamais.

DE LA PIERRE PHILOSOPHALE.

LA Pierre Philosophale, ou Medecine Universelle, ne se peut apprendre par la lecture des Livres, d'autant que les Autheurs affectent de cacher le principal de la Science par des discours inventez qui ne s'expliquent pas comme des Enigmes; mais la conqueste de cette Toison d'or est aisée à faire avec un peu d'adresse & de raisonnement.

Pour y parvenir, il faut considérer que toutes choses pro-

viennent d'une meſme matiere, puis que l'on voit par la réſolution & décompoſition de tous les corps mixtes, qu'ils ſont formez des meſmes corps ſimples, qui par la diverſité de leur aſſemblage, donnent des qualitez diférentes à tout ce qu'ils produiſent.

Cette matiere peut eſtre dans ſon origine un eſprit celeſte, univerſel, aërien, ou autre choſe, comme il plaira à un chacun d'en avoir l'idée; mais préſuposé que ce ſoit un eſprit, il faut qu'il ſoit revétu d'un corps pour eſtre capable de génération. Auſſi voit-on qu'un eſprit ſeul eſt toûjours volatil, & fugitif à la moindre chaleur. Cependant il eſt néceſſaire que la matiere

matiere de laquelle toutes choſes ſont engendrées, ait un corps qui ſoit en puiſſance de donner la vie ſenſitive, végétative, & minérale. Il faut donc que cet eſprit ſe corporifie en quelque lieu, & ce ne peut eſtre que dans les entrailles de la Mere univerſelle, qui eſt la terre, d'où l'on voit que toutes choſes ont leur naiſſance.

De quelque maniere que ce ſoit, la matiere que l'on doit conſiderer cõme ſemence generale, ſoit qu'on l'apelle principe, premiere matiere, ſeconde, prochaine, ou élementée, eſt dans la terre, de laquelle les premiers animaux & végetaux ont eſté formez ; car encor que la plúpart ſe multiplient par leur ſe-

mence, ſuivant l'ordre étably par l'Autheur de la Nature, l'on ne peut douter qu'ils n'ayent eu un commencement, & l'on voit dans les Deſerts, où l'on n'a rien porté ny planté, que ceux qui s'y trouvent & qui ne peuvent avoir eſté engendrez que de la ſemence generale, ſont compoſé des meſmes parties que ceux qui ſont engendrez par des ſemences particulieres; & à l'égard des Métaux qui ne connoiſſent ny maſles, ny femelles, ny peres, ny enfans, ils ſont auſſi formez de la meſme matiere, parce qu'elle leur tient toûjours lieu de ſemence ſpeciale & particuliere.

Cette ſemence generale qui donne la vie à toutes choſes, leur

donne auſſi diverſes qualitez & vertus, pour pouvoir reparer les defauts particuliers des corps mixtes. Par conſéquent elle eſt en puiſſance toute ſeule, de réparer generalement tous les défauts qui ſe trouvent dans ces corps pour les rétablir.

Lors qu'elle s'eſt déterminée à la production de quelque eſpece, il n'en revient pas une ſemblable ny du Ciel, ny des Elémens des Péripatéticiens dans la meſme terre, car l'on n'y trouve plus apres que du ſel nitre qui ſe renouvelle de temps en temps par les pluyes, comme l'on peut ſçavoir de ceux qui le tirent pour faire le Salpeſtre. Auſſi ne faut-il eſperer de la trouver que dans de certaines terres où elle demeure

ſans agir, & ſans ſe déterminer, ſoit par defaut de chaleur, ſoit par quelque autre raiſon ; & c'eſt là d'où l'Autheur de ce Mémoire, la peut tirer & faire voir, ſentir, toucher, goú. ter, & diviſer en trois corps ſimples, tres-purs, ſans mélange d'aucuns eſprits corroſifs ou acides.

Puis que cette ſemence generale tient lieu de ſemence particuliere aux Métaux, elle ſert de ſemence à l'or qui en eſt le chef; & comme l'or eſt le meilleur ouvrage que la Nature puiſſe produire, il s'enſuit que c'eſt par l'or ou par ſa ſemence, que la Pierre Philoſophale doit eſtre faite. Il faut voir ſi elle ſe peut faire avec l'or.

L'on peut extraire l'eſprit de l'or en matiere liquide, d'autant que tous les corps manifeſtent le contraire de ce qu'ils ſont dans leur intérieur, de ſorte que l'or eſtant dur & ſec à l'extérieur, il eſt mol dans l'intérieur, au contraire du miel qui eſt dur & ſec dans ſon intérieur. L'on peut auſſi extraire le ſoulphre ou teinture de l'or ; mais apres la ſéparation des eſprits qui le tirent, il demeure ſec & partant inutile, puis qu'il ne ſe fait dans la Nature aucune génération, liaiſon parfaite, ny accroiſſemẽt par les matieres dures & ſeches; & quant au ſel de l'or, il ne ſe peut tirer, parce que l'on ne tire le ſel que des cendres des corps brulez, & comme le corps de l'or eſt

incombuſtible, l'on ne doit pas dire qu'il prend feu. Ce ſont le ſel armoniac & l'eſprit de nitre que l'on y joint qui prennent feu, & qui par leur violente ſéparation font écarter & non brûler l'or, car l'on peut faire voir quelques morceaux du corps de l'or d'une ſemblable combuſtion, & partant l'extraction de ſes trois principes pour én faire le grand œuvre par leur réünion, eſt tres-mal imaginée.

Quelques-uns penſent faire la deſtruction radicale de l'or par des eſprits corroſifs ou acides qui le réduiſent en eau, ou en matiere huileuſe & viſqueuſe; mais ce n'eſt que le réduire en menuës parties qui ſont toûjours dures & ſeches comme ſon

soulphre, apres la séparation des esprits & des sels que l'on y joint, & partant c'est un abus de le prendre pour potable, puis qu'il est indigestible, qu'on le rend comme on le prend, & que c'est un fardeau plûtost qu'un soulagement pour l'estomac. Aussi comme il est le corps le plus fort, & le plus fixe qui soit au monde, & qu'un foible ne détruit pas un plus fort, il s'ensuit qu'il ne peut estre détruit que par sa semence, ou par son esprit liquide, apres que cette semence & cet esprit auront acquis par l'art plus de force & de vertu, que l'or n'en a pû aquérir de la Nature. Mais cet or détruit n'est pas comparable à la Pierre Philosophale,

car l'or eſt un corps particulier qui n'eſt pas ſans défauts, puis que le froid qui le ſaiſit avant ſa maturité, le fait congeler en matiere dure & ſeche de couleur jaune, qui n'eſt qu'une couleur moyenne entre la rouge & la blanche, & qu'il aporte du lieu de ſa naiſſance des terreſtrëitez qui ſont inſéparables de ſon corps, qui rompent la ſimétrie de ſes principes, & l'extenſion de ſa vertu, laquelle demeure extrémement bornée; & partant de quelque façon que l'on tourne l'or, on en peut faire ſeulement quelques ouvrages particuliers à cauſe de ſon eſprit liquide, mais non la Pierre Philoſophale.

C'eſt donc avec la ſemence de l'or que ce grand ouvrage ſe

doit faire; & pour y bien réüſſir, il faut ſeulement netoyer cette ſemence de toutes ſortes d'impuretez, faire une juſte proportion de ſes trois parties ſuivant les poids de la Nature, & par une chaleur naturelle qui luy ſoit convenable, la tenir toûjours en liquéfaction juſqu'à ce qu'elle ait acquis la derniere couleur ſemblable à celle du Rubis, car c'eſt dans la liquéfaction que ſa vertu augmente infiniment. Pour les autres couleurs que l'on doit voir pendant l'opération, les Perſonnes de bon ſens en pourront juger par la puiſſance de la ſemence, ainſi que l'on juge de ce que toutes les ſemences particulieres peuvent faire voir dans leur accroiſſement.

Lors que noſtre ſemence eſt dans ſa perfection, ſes trois parties ou corps ſimples, qui ſimboliſent avec les trois parties eſſentielles de tous les corps mixtes, de quelque nature qu'ils ſoient, parce que tout vient d'une meſme Mere qui eſt naturelle à tous, ſe joignent & s'uniſſent enſemble inſéparablement. Par ce moyen, les trois parties eſſentielles du corps humain, qui ſont l'humide radical, la chaleur naturelle, ou le ſoulphre qui eſt dans le ſang, & le ſel qui conſerve le corps de corruption, ſont augmentées & renforcées, ce qui fait que le corps reprend une grande vigueur, & qu'il eſt en état de chaſſer tout ce qui luy peut nuire; & ainſi l'on peut

dire qu'une vieille Perſonne rajeunit, & qu'elle peut vivre ſans incommodité juſqu'à ce qu'il plaiſe au Createur qui limite la vie, de vouloir réünir l'ame à ſon principe.

Comme les Métaux imparfaits, ſoit par un défaut de chaleur, ſoit par un mélange d'impuretez, ne peuvent parvenir dans la terre à la forme de l'or, encor qu'ils ſoient compoſez des meſmes principes ; noſtre ſemence qui domine puiſſamment ſur tous les corps, fait de ces Métaux, & meſme de l'or, une veritable diſſolution, laquelle ne ſe peut faire que par la conjonction inſéparable du diſſolvant avec le corps diſſout. Par ce moyen, l'or ſervira ſi l'on veut

de fermentation, encor que ce ne ſoit pas la Philoſophique; car les Métaux eſtant tous de l'or en puiſſance, n'ont beſoin que d'eſtre purifiez & cuits, & c'eſt ce qui ſe peut facilement, eſtant liquéfiez par cettte voye naturelle. Il ne ſe faut donc pas figurer des monſtres à dompter pour des tranſmutations, puis que l'on voit qu'il ne s'agit que d'aider la Nature, & de ſupléer par l'art à ſa foibleſſe.

Si l'on a quelque choſe à propoſer à l'Autheur de ce Mémoire, on n'aura qu'à l'envoyer au Sieur Blageart, Imprimeur du Mercure, qui aura ſoin de le faire rendre.

REPONSE AVX CINQ premieres Questions du dernier Extraordinaire.

SI je sçavois bien mon Cyrus ou ma Clélie par cœur, je pourrois répondre juste à la premiere Question proposée dans vostre dernier Extraordinaire, car elle y est traitée dans les regles, & je dirois là dessus mille belles choses qui ne seront peut-estre pas oubliées par les autres; mais à ce defaut je vais employer le peu de bon sens que Dieu m'a donné, pour voir s'il se rencontrera avec celuy de

M^r de Scudery, ou de ceux qui ne feront que le transcrire.

Si un Amant qui voit sa Maîtresse dont il est hay, est moins à plaindre que celuy qui s'en connoissant aimée, n'a aucune espérance de la voir jamais.

LA présence & la sensibilité de l'Objet aimé, sont les deux plaisirs essentiels de l'Amour. Tout le reste n'est qu'accessoire, & tel que sont en Hyver les beaux jours, ou les broüillards en Eté; mais il est encor à décider, lequel de ces deux biens, ou la sensibilité, ou la présence, est le principal, afin

d'y joindre l'autre comme accessoire. Si pourtant on ne considere que le but de l'amour, qui est de se faire aimer ; celuy des deux Amans proposez, qui est éloigné, ayant eu le bonheur d'arriver au cœur de sa Maîtresse, aura dequoy se consoler & se glorifier dans son exil ; au lieu que l'Amant hay & présent n'a rien par où adoucir sa mauvaise fortune ; & cõme la haine qu'on a pour luy, est une haine confirmée & insurmontable, il est sans-doute plus à plaindre que le premier, puis que la présence de sa Maîtresse ne fait qu'apesantir ses chaînes, qu'il est seul à les porter, & qu'au contraire l'autre peut par un commerce spirituel & empressé,

entretenir ſa paſſion, & en quelque lieu que l'entraîne ſon exil, ſe flater qu'il n'y ſera jamais ſeul, puis qu'il aura toûjours les vœux & le cœur de ſa Maîtreſſe.

Nam ſi abeſt quod amas, preſto
ſimulacra tamen ſunt
Illius, & nomen dulce obverſatur
ad aures.

Si on peut aïmer fortement ſans eſtre aimé.

BIen que la nourriture de l'amour ſoit l'amour meſme, on a veu pourtant des Amans qui n'ont jamais gouſté de cette nourriture, & qui cependant ont mépriſé tous les autres régales pour celuy-là. Ce ſont des Amans de prédeſti-

nation & de reprobation tout ensemble, à qui la tendresse de cœur a esté dõnée en ce monde, comme la Pierre à Sisyphe, & les Cruches percées aux Danaïdes, en l'autre. Ils ne s'apperçoivent point de l'excés de leurs peines, ou s'ils s'en apperçoivent, ils ne le penétrent pas tel qu'il est, parce que leur tempérament les portant à l'amour, ils ne cõsidérent point de quelle nature est cet amour, & pourveu qu'ils accompliſſent leur destinée, & suivent ce tempérament, ils ne s'embarrassent point du choix qu'ils font, ny du succés qu'ils y trouvent. Ils aiment uniquement pour aimer, comme l'on voit les Joüeurs de profession, qui apres avoir joüé tres-

grand jeu, ſe ſatisfont ſur leur déroute à joüer avec des Laquais, ou avec des Ecoliers. Enfin le plaiſir de l'amour eſt d'aimer, & l'on eſt plus heureux par la paſſion que l'on a, que par celle que l'on donne.

Amador fui, mas nunca fui amado.

Si l'abſence eſt incapable d'augmenter la paſſion.

L'Amour eſt un deſir du bien que nous ne poſſedons pas; & l'abſence n'eſtant autre choſe que la privation de ce meſme bien, il eſt aiſé de conclure que l'abſence augmente le deſir, & par conſéquent l'amour. Mais tout eſt finy dans l'Homme, & encor plus dans

l'Homme amoureux; & quelque soin que celuy-cy prenne de tracer & de retracer à son esprit l'image de sa Maîtresse, il en est comme de ceux qui s'embarquent sur une Riviere. Les objets se diminuënt peu à peu, & enfin s'effacent tout-à-fait, plus ou moins viste, & selon le courant de l'eau, ou la diligence des Rameurs. Ils se souviennent bien de l'endroit d'où ils sont partis, mais ils n'en remarquent aucunes traces; & les belles & nouvelles choses qui s'offrent à leurs yeux, détruisent tout ce qui les occupoit quand ils se sont embarquez. De mesme l'Amant absent conserve pendant quelque temps une vive idée de l'Objet aimé. Il la

conſerve meſme aux deſpens de ſon propre repos, & à la honte de tout ce qui s'offre pour détruire cette chere idée ; mais enfin comme ce qui fait la lumiere eſt la préſence du Soleil, la préſence de l'Objet aimé fait auſſi l'amour ; & comme la privation de la lumiere cauſe la nuit, qui eſt pour ainſi dire la deſtruction du jour, la privation auſſi de l'Objet aimé cauſe par neceſſité la deſtruction de l'amour.

Sed mora tuta brevis, lenteſcunt tempore curæ,
Vaneſcitque abſens & novus intrat amor.

Lequel des cinq Sens contribuë le plus à la satisfaction de l'Homme.

CE que l'Avcugle né de l'Evangile, & tous les autres à qui le Messie rendit la vie dans la Palestine, disent devant & apres leur guerison, décide hautement cette Question, & nous convainc que des cinq Sens, celuy de la veuë contribuë le plus à la satisfaction de l'Homme. En effet, quand un Homme est mort naturellement, ne dit-on pas qu'il a perdu la lumiere? L'Enfer n'est-il pas appellé un sejour de tenebres? Qu'est-ce que les Cachots, sinon une abdication du jour? Et dans l'é-

troite observance des Deüils en France, ne se condamne-t-on pas à des Chambres tenébreuses & à des couleurs lugubres, pour faire voir que les yeux qui sont les premiers apprehenseurs & les véhicules de la joye, ne doivent plus s'accoûtumer qu'à des objets tristes & funestes. Les yeux sont l'assaisonnement & le principe des plaisirs, puis qu'Oedipe ne trouva point de plus rude punition à ses crimes, que de se priver de la veuë; ny Junon n'en ordonna point de plus sensible à Siresias, pour la gageure qu'il luy avoit fait perdre contre Jupiter. L'Ecriture Sainte ne connoist point de plus grande perte que celle de la lumiere, puis que sans elle on ne peut di-

riger ſes pas, ny faire la difé-
rence du bon & du beau. Elle
ne propoſe meſme dans le Pa-
radis qu'une lumiere perpétuelle
& inalterable, & ne donne d'au-
tre nom aux Prédeſtinez, que
celuy d'Enfans de lumiere. Si
donc la lumiere eſt faite pour les
yeux ſeuls, il s'enſuit qu'ils con-
tribuënt le plus à la ſatisfaction
de l'Homme. *Et qui ambulat in*
tenebris, neſcit quo vadat: Dum lu-
cem habetis credite in lucem, & filij
lucis ſitis.

De l'Origine de la Danſe.

LA Danſe eſt auſſi ancienne
que le Monde; elle a pris
naiſſance avec l'Amour, le plus
ancien des Dieux; & c'eſt du

branle des Cieux & de leur harmonie, que cet Art a tiré son origine. Rhea fut la premiere qui se plût à cet exercice. Elle l'enseigna aux Corybantes, & sauva par là la vie à Jupiter, que son Pere Saturne vouloit devorer. Mais sans donner aveuglement dans la Fable, disons que la Danse est aussi ancienne que l'usage du Vin. Ce qui se faisoit aux Festes de Bachus, les Orgyes, les Bachanales se commençoient & finissoient par la Danse. Elle peut mesme devoir son origine aux Combats, témoin la Pyrrhique qui se faisoit avec des armes; & la maniere de combatre des Ethiopiens, qui ne combatoient jamais qu'en dansant & en sautant, pour étonner leurs

leurs Ennemis. Une marque de son ancienneté est le premier culte que les Indiens rendirent au Soleil par la Danse à son lever & à son coucher, & ils l'ont adoré aussitost qu'ils l'ont connu. Les Saliens ou Prestres de Mars, dont le seul employ estoit à Rome de sauter & de danser avec des Boucliers par les Ruës, n'ont emprunté leurs cerémonies que d'Orphée & de Musée, tres-anciens Poëtes & Musiciens, lesquels ne croyoient pas qu'il y eust de saints Mysteres sans la Musique & la Danse. Mais je persiste malgré toutes ces allégations, à en attribuer l'origine à l'usage du Vin. Cette liqueur qui surprenoit le cerveau de ceux qui en

abuſoient, les mettoit bientoſt hors de garde ; & pour aider à cette vapeur étrangere, ou pour la diſſiper, ils faiſoient des pas & des poſtures que l'on a depuis réduites en art & en pratique. Lucien a fait un Dialogue de la Danſe, pour en montrer l'origine & l'utilité ; mais quelques loüanges qu'il luy donne, & quelque bien qu'elle produiſe, elle n'effacera jamais les maux qu'elle a faits en la perſonne de S. Jean Baptiſte, & le Sage l'a condamnée trop hautement, pour en croire à toutes les belles paroles de ce Rhéteur. *Cum ſaltatrice aſſiduus ſis : nec audias illam, ne fortè pereas in efficacia illius.*

LE P. LA TOVRNELLE,
de Lyon.

DE LA SYMPATHIE.

JE ne puis souffrir qu'on outrage plus longtemps l'Amour, & que ceux-mesme qui en reçoivent des graces & des douceurs toutes singulieres, l'accusent de caprice, de bizarrerie, & l'apellent encor aveugle. Qu'ils sont peu de reflexion sur ce qu'ils disent ! Cet Enfant me faisoit compassion ces derniers jours. Il se plaignoit à moy du peu de reconnoissance que les Hommes ont pour ses faveurs. Helas, me disoit-il, ils me con-

damnent les Ingrats, de ce que je me déguiſe en mille diférentes manieres, moy qui ne le fais que pour me conformer à la conjoncture de leurs affaires. Ils m'appellent tous aveugle, parce que pour penſer plus profondement à ce que je puis faire pour eux, j'ay continuellement un voile abatu ſur ma veuë. Ces plaintes me ſemblerent fort raiſonnables; mais de toutes ſes raiſons, celle-cy me parut la plus invincible, lors qu'il adjoûta que ce bandeau eſtoit encor pour le diſpenſer de ſe crever les yeux pour fortifier ſon imagination. Eſt-il rien de plus commode que cet expédient qu'il employe également pour nous faire du bien, & pour évi-

ter de se faire du mal ? Je vous en prens à témoins, heureux Amans. Y a-t-il apparence dans le parfait assortiment qu'il fait de vos belles ames, qu'il soit aveugle comme on le prétend, & que l'union des cœurs qui ont entr'eux un veritable raport, soit un effet du hazard ? Il examine ce petit Dieu, quand il veut assortir deux belles ames, la disposition des Personnes. Il compare les humeurs, il en pese le tempérament, & cherche ce secret raport de qualitez que trouvent toûjours en elles les Personnes qui s'aiment ; & lors qu'il a bien connu le tout, prenant le soin de les faire connoistre l'un à l'autre par les costez qui les rendent plus con-

forme, il remet apres à la Sympathie, pour former entr'eux une chaîne auſſi forte qu'elle trouve de ſujet de la rendre belle & agreable.

C'eſt à ce ſeul raport de qualitez, comme au veritable principe de la Sympathie, que nous devons attribuer tous ſes admirables effets; car nous éprouvons tous les jours que par une loy de la Nature, chaque choſe a de ſoy un panchant à ce qui luy eſt ou convenant, ou ſemblable. Nous voyons par cette inclination naturelle une flâme en attirer un autre, le feu s'élancer à la naphte, l'éponge attirer l'eau, & le fer s'approcher de l'aymant. Tous ſes effets ont la meſme cauſe, quoy qu'ils ſoient

diférẽment compris, & particu-
lierement cette vertu attractive
de l'aymant paroiſt comme in-
compréhenſible. Neanmoins l'i-
gnorance dont les derniers Phi-
loſophes qui ont écrit, ont ac-
uſé les Anciens parce qu'ils ne
pouvoient parler plus pertinem-
ment du miſtere de la Sympa-
thie, que de l'attribuer à certains
principes de mouvemens, dont
ils avoüoient que les cauſes n'eſ-
toient pas faciles à connoiſtre;
cette ignorance, dis-je, eſt icy
à préferer à tous les ſçavans
éclairciſſemens qu'ils en ont
voulu donner, & qui ſeroient
eſtimez d'autant moins clairs,
que l'ignorance qu'ils condam-
nent en parle plus clairement
qu'eux; & pour expliquer net-

tement la choſe, ſuivons le prin-
cipe que nous fournit la Nature.
Il n'eſt rien de plus naturel à ſe perſuader que chaque corps a autour de ſoy l'air qui luy eſt le plus conforme, & le plus ſemblable en ſes qualitez, & cet air ſympathique eſt cette cauſe occulte des plus admirables effets de la Sympathie. Cet air conforme au ſujet qu'il environne, n'eſt pas innové pour ſoûtenir ſeulement mon ſentiment. Il nous eſt aſſez ſenſible aupres des lieux aquatiques, & ombragez où il fait ce frais agreable que nous recherchons avec tant d'empreſſement dans les chaleurs; mais nous le pouvons plus facilement connoiſtre parmy les fleurs, & les choſes odorifèren-

tes où on le distingue sensible-
ment. Cet air agreable qu'exale
par exemple, la Tubéreuse, est
tout autre que celuy du Girofle;
car de croire que ces odeurs se
font par un continuel écoule-
ment de petites parties du corps
odoriférant, c'est s'abuser.
Nostre imagination peut-elle
former une idée qui nous fasse
connoistre comme tant de pe-
tites parties peuvent écouler
d'un corps déja de soy fort petit,
sans qu'il soit réduit au neant
ou du moins fort alteré? N'est-
il pas plus facile de concevoir
que cette Tubéreuse, ou ce Gi-
rofle, forme de certaines petites
parties de telles figures tirez
également & de la terre & de
l'air, desquelles seules résultent

toutes leurs qualitez, que de ſemblables petits corps ſe rencontrent encor en l'air, qu'ils s'arreſtent aupres de cette Aeur comme aupres de leurs ſemblables, & que s'attirant enſuite les uns les autres, ils compoſent comme un petit tourbillon qui dans l'eſpace qu'il occupe, peut faire ſentir cette qualité ſinguliere qu'emporte avec ſoy la ſeule figure de ſes parties? Car comme un coup d'Epée nous cauſe une douleur diférente de celle que nous fait ſentir la piqueûre d'une Epingle, & que nous ſommes autrement émûs par le ſon d'une Trompete de guerre, que par le ſon d'un Flajolet, & autrement par la douce harmonie d'un Luth, ces petits

corps de meſme, ſelon les difé-
rens mouvemens que leur don-
nent leurs figures, nous affectent
diféremment; & parce que ceux
qui compoſent le Giroſle ſont
roides & pointus, ils nous pi-
quent plus fortement que ceux
de la Roſe qui eſtant moins pi-
quans & plus fléxibles, agiſſent
plus mollement. Cette difé-
rence de qualitez de nos petits
corps, & l'accord qui ſe trouve
quelquefois dans cette diféren-
ce, ſont ces cauſes peu connuës
de cette vertu attractive de l'ai-
mant & du fer, dont les anciens
Philoſophes ne parloient qu'-
obſcurément, pour ne pas don-
ner ouverture aux beaux ſecrets
qu'ils tiroient de cette connoiſ-
ſance. C'eſt ce veritable An-

neau de Platon, cette Chaîne d'or ſi chantée par Homere, & cette Philoſophie cachée parmy les plus difficiles ſecrets de la Nature. En effet, les plus hautes découvertes que nous pouvons faire dans la Nature, le grand œuvre meſme ne ſe peut achever que par l'heureuſe rencontre de certaines qualitez accordantes, deſquels réfulteroient immanquablement tous ces prodiges de la Nature, dont nous ne connoiſſons quaſi que la poſſibilité d'eſtre.

Mais examinons ce qui nous eſt ſenſible, & nous trouverons quelque éclairciſſement pour ce qui ne nous l'eſt pas. Comme nous ne pouvons donc diſconvenir de cet air Sympathique qui

ſe remarque autour de chaque corps, il faut penſer que les petites parties qui environnent le fer ſont toutes crochuées & dentelées, & celles de l'aymant, longuetes & fléxibles. Ces figures ne ſont pas imaginaires. La roüille nous le fait aſſez ſouvent remarquer ſur le fer, & les effets de l'eau ferrée qu'on employe contre la diſſenterie, & les douleurs du ventre & de la rate, nous le témoignent aſſez, puis que la vertu la plus naturelle de cette eau eſt d'ouvrir & d'élargir les pores, pour diſſiper les opilations. La ſuite nous perſuadera de celles que j'attribuë à l'aymant. Lors donc que l'aymant & le fer ainſi compoſez ſont mis dans une diſtance

proportionnée pour ſe commu-
niquer les petits corps de leur
tourbillon, dont ils ſont le ve-
ritable centre chacun, ces pe-
tites parties ſe meſlent facile-
ment, à cauſe du raport qui ſe
trouve en quelque façon en
elles, car celles de l'aymant qui
ſont longues & fléxibles, s'en-
trelaſſent dans les petits creux
& dans les petites dents de celles
du fer qui les entraîneroient d'a-
bord, ſi le grand nombre de
celles de l'aymant qui s'acro-
chent à une grande partie du fer,
n'y réſiſtoient fortement, & par
leur quantité ne l'obligeoient à
ſuivre leur mouvement, & ainſi
elles s'uniſſent tellement les unes
aux autres que ne faiſant plus
qu'un tourbillon, elles contrai-

gnent ces deux corps à se joindre pour en estre également le centre. Aussi ne faut-il pas douter que le fer n'agisse autant sur l'aymant, que l'aymant paroist agir sur le fer. Cette inclination de l'aymant que retient le fer de pancher toûjours vers un costé particulier, nous persuade assez de cette égale force du fer & de l'aymant; car comme il ne se peut que ce ne soient de petites parties de l'aymant qui obligent le fer de pancher ainsi, il faut necessairement qu'elles ayent esté attirées par celles du fer, dont elles ne peuvent encor se débarasser, & qui conservãt toûjours leur mouvemẽt naturel, le communiquent en quelque façon au fer; car il est constant que cette,

vertu ſi admirée en l'aymant d'avoir deux Poles oppoſées convenans à ceux du Ciel, n'eſt qu'un pur effet de la figure & du mouvement de ces petites parties, qui eſtant longuetes, comme nous l'avons remarqué, & plus groſſes à un bout qu'à un autre, ne peuvent avoir un mouvement direct, entrelaſſées comme elles ſont avec celles du fer, mais comme de trépidation qui ne tend ny directement en haut, ny directement en bas; mais conſervant un certain milieu entre ces deux mouvemens, l'on peut dire qu'il tend plus naturellement à rouler de biais, qui eſt le veritable effet de l'aiguille aimantée; car ſi vous le remarquez, elle ne perd ſa vertu &

ne peut plus marquer le Pole, que quand elle se trouve dans une élevation plus haute que ne peut aller la sienne, puis que ce n'est que par accident qu'elle le fait, n'estant déterminée à pancher du costé du Pole quand elle le peut, que par ce mouvement commun à tout l'air qui roule sur les mesmes Poles dont elle suit volontiers le cours, tant qu'il ne luy est point contraire ; & comme j'ay remarqué que ces petites parties avoient un bout plus gros que l'autre, on ne peut douter que suivant leur poids elles ne se soient arrangées en l'aimant de telle sorte, qu'elles panchent toutes un mesme bout d'un mesme costé ; ce qui persuade assez qu'ayant leurs extrémitez si di-

férentes, elles doivent produire des effets auſſi contraires que ceux que nous éprouvons, & eſtre auſſi oppoſées qu'elles le paroiſſent.

Si la ſcience de ce mouvement particulier à la ſeule figure de ces petits atomes de l'air, eſtoit bien entenduë; on comprendroit aiſément les difficultez les plus embarraſſantes de la Phyſique & de l'Aſtrologie; car ſupoſé qu'on ſoit bien perſuadé de ce mouvement, il eſt tres-facile d'expliquer de quelle maniere les corps celeſtes peuvent agir ſur nous par leurs influences, puis que cette influence n'eſt autre choſe que l'impreſſion de leur mouvement aux petites parties capables de la rece-

voir par leurs figures ; car comme nous remarquerons encor, toutes ces petites parties de l'air ne ſont pas d'une meſme figure, & ainſi il eſt facile de penſer que les pyramidales ont un mouvement diférent de celles qui ſont rondes, les angulaires des ovales, les pointuës des exagones & des cubiques, & qu'un Aſtre, une Planete, ſelon ſon mouvement, excite telles parties de l'air qui peuvent eſtre muées par tel mouvement. Ces mouvemens ſinguliers auſquels chacun eſt propre ſelon ſa figure, ſe rapportent aſſez à la diférente maniere dont les diférens Inſtrumens doivent eſtre touchez. Un Luth doit eſtre touché autrement qu'un Violon, &

un Claveſſin, qu'un Hautbois; & ces Inſtrumens n'ont leurs graces & leurs accords, que lors qu'on ſçait heureuſement exciter ce mouvement qui leur eſt ſingulier, & qui ſeul leur eſt propre. Il eſt ainſi de ces petits Inſtrumens invisibles, qui eſtans déterminez par leur figure à un mouvement ſingulier, ne peuvent eſtre bien excitez par aucun autre qui ne leur peut eſtre que contraire; & cette proprieté qu'ils ont de ne pouvoir eſtre émûs par aucun autre mouvement que par celuy qui leur convient, eſt le veritable moyen par lequel nous éprouvons l'influence de l'Aſtre qui agit; car ſelon ſon mouvement, ou il excite en nous les petites figures

qui forment la bile, ou celles que nous nommons la pituite, ou celles qui emportent le nom de la mélancolie, & le reſte. De meſme chaque Plante, comme chaque Animal, eſt agitée de l'Aſtre qui luy convient, & ce rapport eſt le veritable eſprit ſydérique qui ſe trouve dans tous les eſtres d'icy-bas. C'eſt ce raport qui eſt appellé l'harmonie admirable du grand & du petit Monde. C'eſt luy qui fait la ſocieté de la Nature tant viſible qu'inviſible, & le mariage du Ciel avec la Terre.

Ce bel accord que la Nature fait paroiſtre en toutes choſes, eſt encor bien plus ſenſible parmy nous. Nous éprouvons tous les jours que noſtre cœur ſuit

noſtre tempérament, & eſt touché plutoſt par les qualitez qui conviennent à ſa force ou à ſa debilité, que par aucune autre. Nous voyons ordinairement que ceux qui ſont d'un tempérament bilieux, ſont courageux, & ont une ame martiale & genéreuſe. Ils loüent hautement les entrepriſes hardies & difficiles, lors qu'au contraire un Flegmatique, un Poltron, accuſera les meſmes actions de temérité & d'imprudence; & en tout, ſi nous nous conſultons ſans préoccupation, nous connoiſtrons que noſtre ſeul tempérament préſide, & qu'il nous fait bien ou mal enviſager une choſe, ſelon qu'il y eſt conforme ou répugnant. En effet,

ne voyons-nous pas qu'un ſanguin, qu'un Homme gay, regarde la ſolitude comme la choſe du monde la plus afreuſe pour luy ; au lieu qu'un mélancolique, un reſveur, en fait tout ſon plaiſir & ſa joye la plus parfaite ?

Apres cecy, il ne faut pas s'étonner de ce prompt engagement d'amitié, de cette inclination qu'on a d'abord plutoſt pour une Perſonne d'une compagnie, que pour une autre, quoy que nous devions avoir une égale indiférence pour toutes les deux. Un certain raport d'humeurs fait ſouvent cet effet réciproque en deux belles ames. Un accord de ſentimens nous attire & nous

charme ; mais la conformité de tempérament nous enleve le cœur, ſans nous permettre de conſulter noſtre raiſon.

Ce ne ſont pas là toutes les cauſes d'un pareil engagement. Je ſçay ce que peuvent ſur un cœur une humeur douce & complaiſante, un eſprit inſinuant & délicat, une ame également tendre & genéreuſe, & un certain air engageant qu'on ne ſçauroit exprimer, & qu'on ne peut voir ſans eſtre touché. De quels prompts effets la Sympathie n'eſt-elle pas capable avec de ſi belles cauſes? Mais pour demeurer dãs les limites de noſtre ſujet, remarquons que comme noſtre ſeule connoiſſance eſt le moyen que la Sympathie employe pour

agir

agir ſur nous ; le ſentiment eſt le ſeul auſſi dont elle ſe ſert par-my les Brutes, qui eſt d'autant plus aſſuré, qu'il ne peut trom-per comme fait la connoiſſance. En effet, les effets de la Sym-pathie qu'on découvre entre les Animaux, ſont les plus admira-bles ; car l'Animal dont la qua-lité eſſentielle eſt d'eſtre ſenſi-ble, eſt émeu par l'inſtinct qui n'eſt qu'un trouble intérieur que cauſe un mouvement irrégulier qui luy fait fuir la cauſe de ce deſordre, ou qui l'oblige à cher-cher du nez de toutes parts l'o-deur & l'herbe la plus ſalutaire & la plus convenable à ſon tem-pérament affecté. Alors ce n'eſt plus merveille s'il rencontre fa-cilement ce qui luy eſt vérita-

blement propre ; car ſuivant ce principe inconteſtable, que tout ſemblable ſe porte neceſſairement à ſon ſemblable, il eſt facile de penſer que cette Plante ſalutaire qu'il trouve, l'attire auſſi fortement qu'il y eſt neceſſairement porté, car croyez-vous que le Crapaux connoiſſe la Rhuë autrement que par ſon odeur, qui l'excite & l'attire par le raport de leurs qualitez ; & que le Chien puiſſe s'arreſter au Chienden plutoſt qu'aux autres herbes, par aucune autre eſpece de connoiſſance ?

Mais ce qui nous doit le plus perſuader, c'eſt que les Animaux, plus parfaitement que les Hommes, connoiſtroient ce qui leur eſt beau ; & ce ſeroit leur

accorder une connoiſſance plus entiere que la noſtre, ſi on en raiſonnoit autrement ; car de dire que de leur inſtinct ils ſe portent à ce qui leur eſt bon, c'eſt moins dire que ne dire rien tout-à-fait, puis qu'il faut expliquer ce que c'eſt que cet inſtinct, & qu'on ne le peut faire plus naturellement qu'en diſant que l'Animal eſtant extréme-ment ſenſible au mouvement, puis que c'eſt cette ſenſibilité qui le conſtituë Animal, il eſt parfaitement ſuſceptible à tous les diférens mouvemẽs du corps qui peuvent agir ſur luy, de ſorte que ceux qui luy conviennent, l'attirent autant, & qu'il eſt auſſi contraint de s'y porter, qu'il ſe ſent forcé de fuir ceux

qui luy répugnent, & dont il ne peut tirer aucun avantage.

Enfin cette inclination naturelle pour ſon ſemblable, donne aſſez d'éclairciſſement, à ce qu'il me ſemble, pour pouvoir expliquer la maniere dont peut agir cette Poudre que nous nommons par excellence, la Poudre de Sympathie ; car ſi vous remarquez ſa compoſition, elle eſt de choſes tout-à-fait chaudes & ſubtiles, qui peuvent reveiller, pour ainſi dire, & exciter les eſprits du ſang que l'on garde de la bleſſure qu'on veut guérir, qui eſtant excitez, ſe déterminent en ſuite à leur mouvement naturel, & vaguant ainſi parmy l'air avec les autres petites parties qui leur convien-

nent, emportent, entraînent, & attirent avec eux tout ce qui leur eſt de plus ſemblable ; de ſorte qu'eſtant arrivez à leur veritable centre, à ce qui ſeul leur eſt veritablement conforme, enfin ayant atteint la Perſonne bleſſée, ils agiſſent ſi fortement ſur luy par leur favorable mouvement, qu'ils rétabliſſent en peu de temps les ruines qu'ils y trouvent. Quoy que cela ſoit tout-à-fait ſenſible, il me ſemble que j'entens tout le monde s'écrier, comment il ſe peut faire que dans une diſtance de trente lieuës, ces eſprits rencontrent ſi heureuſement l'endroit auquel ſeul ils ſont propres ; mais je répons que c'eſt par cette raiſon-là meſme qu'ils ſont diférens de

tous les autres, qu'ils doivent s'arreſter à cet endroit, & que c'eſt à cet endroit qu'ils doivent agir, puis que c'eſt le ſeul qui leur convienne le mieux, qui eſt leur veritable centre, & auquel neceſſairement ils doivent tendre ; & de là faiſant un cercle du mouvement du lieu où ils s'arreſtent, juſques au lieu d'où ils ſont partis, ils portent & rapportent continuellement à leur centre tout ce qui leur eſt le plus propre, juſques à la guériſon parfaite de la playe.

LE MVET, *de Collange.*

Il eſt temps de venir aux Madrigaux qu'on m'a envoyez ſur les Enigmes du mois d'Avril, dont les mots eſtoient la Langue *&* les Verres.

I.

FLateurs & médisans, semeurs de
zizanies,
Raporteurs, qui broüillez toutes les
Compagnies,
Qui dites tousjours plus ou moins que
ce qu'il faut,
Le Mercure reprend icy vostre defaut.
Son Enigme est pour vous une docte
Harangue,
Qui vous enseigne l'art de quiter cet
Esprit;
Le Sage est la leçon que sa Loy vous
prescrit,
Soyez donc comme luy maistres de vostre
Langue.

Les Reclus de S. Leu d'Amiens.

II.

LOrs que je suis fâché, je cours d'a-
bord au Vin,
Il n'est rien qui resiste à son pouvoir
divin;

Les ſoucis devorans, les diſcordes, les guerres,
Rencontrent toûjours leur fin
Parmy les Pots & les Verres.
REGNARD, Bailly de Cruſy.

III.

LEs plus brillantes veritez
Sont couvertes d'obſcuritez,
Quand l'Enigme en eſt la trompete:
Cependant il faut avoüer
Qu'on peut les voir & dénoüer,
Quand la Langue *en eſt l'interprete.*
L. BOVCHET, ancien Curé de Nogent le Roy.

IV.

BVveurs, ne vous y trompez pas,
A force de vuider vos Verres,
Quoy qu'ils n'ayent jambes ny bras,
Les attaques qu'ils font en deſſemblables guerres,
Pourroient bien vous jetter à bas.
LOBLIGEOIS, Maiſtre en Fait d'Armes.

V.

LA Langue *eſt le meilleur & le pire*
des Eſtres,
Comme le diſt un jour le ſage Ana-
charſis,
Et de la Morale les Maiſtres,
Sont encore de cet avis.
Son travail ne la peine guere,
Elle agit ſans fatigue, & la nuit &
le jour;
Et ſi l'on veut joüer un tour,
Elle eſt toûjours preſte à le faire.
De ſa vivacité le ſuplice ordinaire
Eſt de ſe trouver ſous les dents,
Qui repriment ſes mouvemens,
Et, malgré qu'elle en ait, quelquefois
la font taire.
Dans l'éloge, ou dans le mépris,
Elle garde peu de meſure,
Mais elle rend avec uſure
Le bien ou le mal qu'elle a pris,
Et la ſolidité n'eſt point de ſa nature.
Elle eſt dedans & hors de moy.

Car la vostre n'eſt pas la mienne,
C'eſt une doctrine ancienne
Que le Sage tout ſeul la tient deſſous
ſa Loy.
Ainſi ſur l'Enigme premiere
Je me tire aiſément d'affaire.
Vous me direz que c'eſt mon fait,
Que la Langue eſt noſtre partage;
Mais ne raillez pas davantage,
Vous allez eſtre ſatisfait:
Les deux Sexes ſeront contens l'un
apres l'autre;
La ſeconde convient au voſtre.
Les Verres *qui ſont vos ébas,*
Ne ſont pas propres à la guerre,
Du moins pour reſiſter à de rudes com-
bats,
Eux que le moindre vent peut renverſer
par terre,
Et cependant, dans vos repas,
On les voit ſans force et ſans bras,
Seulement ſecondez de la Liqueur ver-
meille,
Terraſſer, ſans en eſtre las;

Vos plus grands Héros de Bouteille.
Le Verre, quoy que foible, eſt exempt
de plier,
Il n'a jamais cette diſgrace,
Et pour l'humilier,
Il faut que l'on le caſſe.
Les Verres trop ſucez offuſquent la
raiſon,
Font faire de grandes béveuës,
Et des contes bleus à foiſon;
Mais ils ſont les liens des amitiez rom-
puës,
Car, parmy vous, c'eſt le Verre à la
main
Que les querelles prennent fin;
Et vous faites, pour lors, du tort à ſon
mérite,
En luy donnant le nom de Lechefrite:
Si, ſelon quelques-uns, des plaiſirs les
plus doux
Ils ſont auſſi le lien agreable:
Courtiſans de la Table,
Ces quelques-uns ne ſont autres que
vous.

LA BLONDINE GVERIN.

VI.

Pour faire un beau Panégirique,
Un Eloge éclatant, pompeux, & ma-
gnifique,
Il faut faire un choix de grands mots,
Bien ranger le Discours, enrichir la
Harangue,
Puis qu'à la gloire des Héros
Le Mercure aujourd'huy veut bien
preſter ſa Langue,

RAVLT, de Roüen.

VII.

Toutes les Filles de Mémoire
N'ont qu'à bien s'appreſter
à boire,
Pour chanter les Faits inoüis
De noſtre invincible LOVIS.
Je veux eſtre de cette guerre,
Puis qu'on la fait à coups de Verre.

DE VILAINES, Avocat
du Roy au Mans.

VIII.

A *Moy, Bacchus, mon Oracle est*
muet,
Sans ton secours mon esprit au roüet
Trouve la moindre Enigme obscure &
malaisée;
Mais quand ma Langue *est arrosée*
D'un grand Verre *d'excellent Vin,*
Des Enigmes d'abord je deviens
grand Devin.

MICONET, Avocat à
Châlons sur Saône.

IX.

J'*Ay leu trois fois cette Enigme subtile,*
Et ma peine trois fois s'est trouvée
inutile.
Ie suis réduit à chrecher un Second,
Et crois que si quelqu'un sur le champ
la devine,
Il faut qu'il ait la Langue *fine,*
Et le discernement fécond.

Le Controlleur des Muses
du Montasnel en Basse
Normandie.

X.

IL n'eſt point de beautez que Mercure n'invente,
Pour ſe rendre charmant par ſa di-
verſité.
Voicy quelle eſt ſa nouveauté
Sur les Enigmes qu'il préſente.
Il nous les fait trouver au milieu d'un
Feſtin,
Lors que ſans faire de Harangue,
Il nous offre d'abord quatre Verres
de Vin,
Et des Mets délicats pour charmer noſtre
Langue.

Les Reclus de S. Leu d'Amiens.

XI.

POur loüer comme il faut les biens
que tu nous fais,
Par tant de nobles Vers, d'Hiſtoires,
de Harangues,
Mercure, un million de Langues
Ne me ſuffiroit pas pour remplir mes
ſoubaits.

VIGNIER, de Richelieu.

XII.

IE suis du sentiment d'Esope Phrygyen,
Dans l'Enigme que l'on propose;
La Langue *quelquefois est une bonne chose,*
Quelquefois elle ne vaut rien.

Quand par un sentiment jaloux
Sur quelqu'un elle est échapée,
On peut bien moins parer ses coups,
Qu'on ne peut faire un coup d'Epée.

LOBLIGEOIS, Maistre en Fait d'Armes.

XIII.

SI jusques à présent j'ay gardé le silence,
Je ne m'en suis pas repenty:
Mais il faut en ce jour prendre un autre party,
Et déployer mon éloquence.
Mercure, agréez donc pour la premiere fois

Que j'explique en ces Vers vos Enigmes
du Mois,
Et que sans vous en faire une longue
harangue,
Ie trouve dans leurs noms, les Verres
& la Langue.

Les Braves de la Place Royale.

XIV.

JE sçay que de beaux yeux font une
rude guerre
Presque en tous les lieux de la terre;
Mais en blessant un cœur, souvent leurs
propres traits
Leur attirent des maux pour les maux
qu'ils ont faits.
Coup pour coup, on sçait bien leur
rendre,
Ils sont souvent pris sans rien prẽdre;
Mais ce qui met les plus vaillãs à bas,
Qui dompte les Héros sans forces &
sans bras,
Ce qui jamais ne s'humilie,

Ce qui fait à mon gouſt le plaiſir de
la vie,
Ce ſont des Verres *précieux,*
Remplis d'un Vin délicieux.
Tel a ſçeu triompher des hazards de
la guerre,
Qui ſe voit abbatu par quelques coups
de Verre.

Les Inconnus de Poitiers.

XV.

SI j'avois du talent pour un Panégyrique,
Et ſi mon éloquence avoit aſſez d'attraits,
Pour oſer entreprendre un de ces grands projets
Qui naiſſent dans l'éclat de l'eſtime publique.

Je voudrois ſignaler mon ardeur Poëtique
A chanter le mérite & les genéreux faits
Q. d'Avril 1680.

Du plus grand des Héros qui triomphe jamais,
Et commencer d'abord par sa force héroïque.

Oüy, sans m'embarasser sur ses faits inoüis,
C'est (dirois-je) en cela qu'on distingue LOVIS,
De n'estre pas borné par aucune Harangue.

Mais, Grand Roy, pardonnez à mon zele, à mon feu,
En disant tout de vous, je dis encor trop peu,
Il vaut mieux retenir & ma Muse & ma Langue.

Les Nouveaux Académiciens de Beauvais.

XVI.

En verité, Daphné, vous estes admirable,
On ne voit rien chez vous qui ne soit gracieux,

Qui ne touche le cœur, qui ne charme
les yeux,
Et qui ne soit suivy d'un ordre incom-
parable.

Par vos soins l'autre jour on nous servit
à table
Tout ce qu'on peut trouver de plus dé-
licieux,
Les Mets les plus nouveaux & les plus
précieux,
Et qui tiroient de Flore une odeur
agreable.

Les Voix, les Instrumens les plus har-
monieux,
Nous auroient fait jurer qu'en ces
aimables lieux
Vous aviez assemblé le Ciel avec la
Terre.

Mais de tant de Ragousts nous estans
bien repûs,
Si pour vous saluër nous n'avions eu
le Verre,

De meſme qu'un Tantale on nous auroit tous veus.

VIGNIER, de Richelieu.

XVII.

JE viens de faire une Harangue:
Le plus grand Rhétoricien
N'eut jamais réüſſy ſi bien,
Mais Mercure aujourd'huy m'avoit preſté ſa Langue.

MILLOT, de Marſeille.

XVIII.

J'Eus beau ces jours jetter les yeux
Deſſus voſtre Enigme derniere,
Toûjours ſon ſens myſtérieux
Se déroboit à leur lumiere;
Mais la liſant tout haut, par un ſort trop heureux,
I'en découvris tout le myſtere,
Et ſoudain ma Langue *ſçeut faire*
Ce qui parut d'abord impoſſible à mes yeux.

DE GRAMMONT, de Richelieu.

XIX.

DAns le desir pressant où vostre
esprit s'obstine,
Ne faites pas tant la mutine;
Iris, il faut rester longtemps
Pour développer le vray sens
Des deux Enigmes du Mercure.
Cependant, pour vous contenter
Sur la premiere, quoy qu'obscure,
Ie vous diray, selon ma conjecture,
Que la Langue *est le Mot qui vous*
peut arrester;
Car qu'est-il de meilleur au monde,
Qu'une Langue qui sçait parler fort
à propos?
Qu'est-il de pire aussi sur la terre &
sur l'onde,
Quand elle est fertile en defauts?

LIGER le jeune, d'Auxerre.

XX.

APrès avoir en vain resvé plus
d'une fois
Sur les deux Enigmes du Mois,

Sans trouver aucun sens qui leur fust
convenable,
Vn Amy l'autre jour me menant dé-
jeuner,
Vne Langue *en ragouſt,* des Verres *ſur*
la Table,
M'apprirent à le deviner.

LE CHEVALIER BLONDEL.

XXI.

VOus ne cõnoiſſez aucun Maiſtre,
Et le Sage vous tient, dites-vous, ſous
ſa Loy.
Apres un tel aveu, vous eſtes, que je
croy,
Fort peu difficile à connoiſtre,
Puis que le Sage chaque jour,
Soit à la Ville, ſoit en Cour,
Soit pour taire un Secret, ou faire une
Harangue,
Sçait ſi bien ſe ſervir de vous,
Que l'on peut dire qu'entre tous
Luy ſeul a le pouvoir de maîtriſer
ſa Langue.

I. F. JARRES, du Quartier du Louvre.

XXII.

QVelque timidité de Langue
Fait rengaîner une Harangue,
Par un malheur assez fréquent;
Mais si l'on a recours au Verre,
Outre qu'il enhardit, c'est souvent le
Parterre
D'où l'on cueille les fleurs d'un Discours
éloquent.

Le Sérieux sans critique
de Geneve.

Lequel des cinq Sens contribuë le plus à la satisfaction de l'Homme.

JE souhaiterois, Monsieur, que le récit du suplice enduré par Prometée sur le Mont le plus

connu qui ſoit dans les Indes, me fiſt naître une déciſion juſte & agreable à la quatriéme des Queſtions propoſées. Je voudrois au moins, qu'il fuſt de cette déciſion ainſi que des Tréſors du Païs d'où je prétens la tirer, qui ſeroient pour nous d'un moindre prix, s'ils ne venoient pas de Climats ſi éloignez.

La Fable fait connoiſtre qu'un Aigle dévoroit le foye à Prometée étendu ſur le Mont-Caſe, mais elle n'a pas décidé le ſujet pour lequel on l'y attacha. Apollonius, Héſiode, & quelques autres Autheurs, prétendent que c'eſt à cauſe qu'il avoit dérobé quelques particules du feu celeſte, & que Jupiter irrité

irrité d'ailleurs contre cet Audacieux, s'en estoit vangé de cette sorte. S'il faut ajoûter foy à ce que dit Samius, ce n'est point ce feu celeste qui a fait le crime de Prométhée. Il n'estoit coupable que parce qu'il rendoit du culte à Minerve, chez des Peuples qui ne vouloient point élever d'Autels à cette Déesse. Ménandre s'en explique plaisamment, car il soûtient que les Hommes, las de souffrir les maux dont la Femme estoit la cause, lierent sur la cime du Mont-Caucase celuy qui passoit dans leur esprit pour avoir creé ce Sexe. Enfin Nicandre & Pausanias ne sont pas les seuls qui ont encor eu de diférens sentimens sur cette matiere; mais le

nombre des Autheurs que j'aurois encor à vous citer, seroit ennuyeux. Il me suffit que vous demeuriez persuadé que les anciens Ecrivains ne s'accordent point sur la cause du suplice de Prométhée. Si vous avoüez qu'elle est incertaine, chacun en peut présumer ce qu'il luy plaira. L'opinion la plus nouvelle, est quelquefois celle qu'on reçoit le mieux. C'est aussi ce qui m'enhardit à vous dire ma pensée, qui est que Prométhée ayant dérobé le feu du Ciel, ne fut puny de ce vol que parce que les cinq Sens en furent mal-satisfaits, & qu'ils exercerent leur vangeance sur l'Autheur mesme du larcin. Ces Sens s'estoient formé l'habitude d'agir indé-

pendament dans l'Homme, de-
puis le temps que Jupiter avoit
privé les Mortels du premier
feu qui les animoit. Ce Maistre
des Dieux n'avoit aneanty ce
feu, ou plûtôt la raison humaine,
qu'à cause qu'il avoit eu occa-
sion de se courroucer contre
Prométhée, & qu'il avoit voulu
châtier de cette maniere, celuy
qu'il reconnoissoit luy-mesme
pour estre le veritable Artisan
de l'Homme. Lors donc que les
Sens furent contraints de subir
une seconde fois le joug de la
Raison, & de la considerer encor
de mesme qu'une Souveraine
dont ils estoient nez les Escla-
ves, ils se revolterent con-
tre leur nouveau Persécuteur.
Comme rien ne leur est plus aisé

que d'impoſer à l'eſprit, ils mirent de concert Prométhée dans une grande conſternation. Ils luy firent croire que Jupiter le puniſſoit du vol qu'il avoit commis ; & cela quand ils figuroient à la veuë de ce Malheureux un Aigle qui luy dévoroit le foye ſans aucun relâche ; quand ils luy perſuadoient que la Foudre grondoit inceſſamment à ſes oreilles, qu'il s'imaginoit en ſentir l'exhalaiſon, & qu'il trouvoit une amertume exceſſive dans ce qui luy ſervoit de nourriture. Les peines que Prométhée enduroit en ce déplorable état, eſtoient d'autant plus fâcheuſes qu'elles n'avoient point de fin. Il croyoit qu'elles luy ſeroient moins ſenſibles, s'il les cachoit

dans des deserts écartez. Il couroit donc vers les lieux sauvages & retirez, de mesme qu'une Beste féroce pense éviter le trait du Chasseur dont elle est percée, en précipitant sa course vers le profond des Forests. Cet Infortuné, apres avoir erré de solitude en solitude, s'arresta enfin sur le Mont-Caucase. Là sans haleine, pâle, interdit, éperdu, les yeux & les mains levez au Ciel, il auroit demandé à Jupiter qu'il suspendist au moins pour un moment les douleurs qui l'accabloient ; mais les Sens qui n'estoient point pleinement vangez, redoublerent les tourmens, afin que perdant l'usage de la parole, il ne pust joüir de la douceur de se plaindre,

Ces tourmens avoient trop de violence, & il estoit impossible qu'on les vist longtemps durer. Aussi Promethée en fut bientost délivré, & la fureur des Sens cõmençant à s'adoucir avec eux, ce fut alors qu'il pût s'écrier; En effet, ils sont bien cruels les maux que je souffre. Ne seroit-ce pas devenir innocent que de s'avoüer coupable? Vous le sçavez toutefois, grands Dieux. Si j'ay dérobé le feu celeste, je ne l'ay fait qu'afin que les Hommes vous connussent, & vous adorassent. Ne regardez point le méchant usage que peut-estre ils feront de cette lumiere que je leur ay communiquée pour une seconde fois. Ne considerez, je vous en conjure, que la

droiture de mon intention. Tandis que Promethée exhaloit ſes douleurs par ces paroles, les Sens s'eſtoient dit les uns aux autres qu'il ſeroit difficile, ou plûtoſt impoſſible, d'aſſurer lequel d'entr'eux avoit fait ſouffrir davantage cet Infortuné. En ſeroit-il de meſme, ajoûtoient-ils, s'il arrivoit qu'un jour nous travaillaſſions de concert à la ſatisfaction de l'Homme? Le contenterions-nous tous également? La queſtion fut tellement agitée, que l'envie leur prit de ſçavoir ce qu'en penſoit Promethée. Ils le connoiſſoient pour l'Homme du monde le plus éclairé. Avant que de luy rien demander, ils luy déſillerent les yeux, & le convainquirent que ce

n'eſtoit point un Dieu vangeur, mais eux ſeuls qui l'avoient tant tourmenté. Enſuite ils luy firent une eſpece de ſatisfaction, en le priant de tout oublier, & de donner une déciſion à la matiere ſur laquelle venoit de rouler leur entretien. Promèthée craignant de s'engager trop avant ſous la foy d'un calme trompeur, leur parla de cette ſorte. Vous, qui déliez ma langue que voſtre vangeance avoit tenuë fermée, ne vous offenſerez-vous point de ma déciſion ? N'aurez-vous aucun reſſentiment, ſi, lors que vous m'aurez aporté chacun vos raiſons, je trouve qu'il y en ait un parmy vous qui contribuë le plus à la ſatisfaction de l'Homme ? Les Sens conſen-

tirent à faire un détail des plaisirs qu'ils fourniſſoient aux Mortels, & jurerent à Promethée qu'il pouvoit décider en toute assurance. Aussi-toſt le Gouſt commença à s'expliquer en ces termes. L'Homme a-t-il rien au monde de cher à l'égal de ce qui concourt à ſa conſervation? Mais qui y concourt davantage que moy? Par mon moyen cet Homme diſcerne les bons alimens d'avec les nuiſibles, & peut toûjours comme adjoûter de nouveaux Eſtres à ſa ſubſtance. Outre cela, j'ay d'invincibles appas pour luy, car je ſuis capable ſeul de luy faire naître une joye parfaite. On ſçait aſſez que je ſuis cauſe que dans les Feſtins, les jours de ſa vie ne luy

paroiſſent que des momens, que je noye dans les verres tout le chagrin dont on le voit quelquefois atteint, & qu'il ſe ſert de moy afin de ſe reconcilier avec de grands Ennemis, de meſme qu'il m'employe à ſe faire des Amis dignes de ſon attachement & de ſon eſtime. Lors qu'au ſortir de la Table d'autres plaiſirs me ſuccedent, on ne les peut regarder que comme des plaiſirs de ma ſuite, & qui me doivent l'Eſtre, puis que je donne le deſir de les rechercher, & que ſans moy on ne s'empreſſeroit point de les connoiſtre. Je ne croy pas que le Toucher veüille m'en dédire. Il eſt vray, répondit le Toucher, que ce que je fournis de plus agreable, ne vient

quelque fois qu'apres les plaisirs de la bonne chere; mais c'est qu'alors on commence à s'apperce-voir du peu d'attache que vous meritez, & que j'ay des attraits bien plus puissans que les vostres. Autrement ne se borneroit-on pas dans vos plaisirs, & s'aviseroit-on jamais de les quiter ? Et puis, parlons sincerement; vous ne causez, pour ainsi dire, que quatre doigts de satisfaction, car dés que les morceaux délicats & les Vins exquis ont passé par le gosier, ils ne servent qu'à suffoquer l'estomach par leur quantité préjudiciable. Quant à moy, j'établis le lieu de ma résidence sur toutes les parties du Corps humain. Je convaincs l'Homme de la réa-

lité de chaque choſe, & je luy produis, ſelon le langage des Amans, les délices les plus grands qu'on puiſſe ſavourer en ce monde. Cela eſtant, je ne croy pas que Prométhée ait à juger contre moy. Prométhée qui ne vouloit pas répondre ſans avoir entendu les autres Sens, laiſſa parler l'Odorat, qui luy dit que le Gouſt & le Toucher ne produiſoient pas de parfaits contentemens, puis que le Sage ne s'y arreſtoit jamais, & qu'il connoiſſoit que les Mortels qui en ſont amateurs, abregeoient leurs jours, & ruinoient leur ſanté. Mais les ſatisfactions que je cauſe, continüoit l'Odorat, ne ſont-ce pas de pures & d'innocentes ſatisfactions? Quand

une odeur flate agreablement le cerveau, ne va-t-elle pas réveiller l'ame jusque dans son siege, & pour ainsi dire, la chatoüiller? Enfin lors que les Mortels offrent de l'encens aux Dieux, ils semblent montrer par là qu'ils croyent que mes plaisirs sont les plus grands, & qu'ils les jugent les seuls d'icy-bas dignes des Divinitez. Eh quoy! s'écria l'Oüye, vous n'avez donc aucune connoissance de ceux qui me suivent? Sçachez que les miens sont nez afin d'habiter une Région élevée au dessus de celle où les vostres établissent leur empire. Il est réservé seulement à moy de réjoüir l'ame, & de découvrir ses merveilleuses opérations. Sans moy le Corps

humain ſeroit à cette ſupréme intelligence une priſon fâcheuſe, & remplie d'ennuis, ou bien un tombeau vivant où elle ſe verroit enſevelie. N'eſt-ce pas l'Oüye qui eſt cauſe que les Hommes ont l'avantage de ſe communiquer leurs penſées les uns les autres? Le raiſonnement qui les diſtingue de la Beſte, & qui les fait participer en quelque maniere à la Divinité, n'auroit point eſté en uſage parmy eux ſans mon ſecours. Ces mérites extraordinaires, ces Héros ne ſeroient point connus tels qu'ils ſont, ſi la Renommée ne les avoit tirez de pair d'avec le reſte des Hommes. Ils n'auroient point la douceur d'apprendre les éloges

qu'on leur donne, ſi ces éloges frapoient inutilement leurs oreilles. On ne ſçauroit point que Promethée eſt un ſublime génie, & Promethée ne s'appercevroit point de l'admiration que tout le monde a pour luy, ſi j'eſtois entierement inutile. La Symphonie ne raviroit point les Mortels par ſes charmes, & ne leur ſeroit point comme un avant-gout des délices qui leur ſont préparées dans le Ciel, ſi j'eſtois encor à devenir ce que je ſuis. Il faut donc avoüer q'uestant la cauſe & le lien de la ſocieté civile, je ſatisfais beaucoup plus les Hommes que ne font les autres Sens, & qu'ils me le diſputeroient en vain. Vous me comptez donc pour rien, dit la

Veuë ? Il eſt vray que vous contribuez aux plaiſirs de l'eſprit; n'y contribuay-je pas auſſi ? Vous luy fourniſſez de belles connoiſſances, ne luy en fournis-je pas de meſme ? Ou plûtoſt ne faut-il pas dire que j'augmente plus que vous l'excellence & la perfection de ſa nature ? Car ce qui procure à cet eſprit des notions claires & diſtinctes, l'éclaire & le cõtente davantage, que ce qui luy en fournit d'obſcures & de confuſes. Il eſt ſans doute que les eſpeces qui ſont imprimées dans l'imagination par le ſecours des yeux, ont une relation juſte avec leurs objets, & qu'il n'en eſt pas ainſi de celles que les oreilles font paſſer juſqu'à cette faculté de l'ame.

C'eſt ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Un Aveugle ne parle pas mieux de mille choſes que des couleurs. Il ne ſçait véritablement ce qu'il dit, où il eſt, ny ce qu'il fait. Et comment le ſçauroit-il ? Il n'apprend rien que par des récits, dont par la ſuite du temps il a ſouvent la douleur de ſe reconnoiſtre le joüet ; au lieu qu'un Homme qui a de bons yeux, & qui voit parfaitement clair, eſt moins dépendant des autres Hommes, & moins ſujet à s'en voir trompé. Il aperçoit les choſes comme elles ſont en elles-meſmes. Il a ſouvent lieu d'admirer la richeſſe & la magnificence des ouvrages de la Nature. Il a ſans ceſſe dequoy

s'occuper agreablement, s'il veut s'apliquer à découurir tou-jours de nouveaux objets. Depuis le centre de la Terre juſqu'aux Cieux les plus élevez, il n'eſt rien qui ne puiſſe tomber ſous ſa connoiſſance. Il n'eſt point d'endroits dans l'une & dans l'autre Hémiſphere, qui ne ſoient ſoûmis à ſa recherche, & juſqu'où ne penetrât ſa curioſité. Quelle ſatisfaction n'a-t-il point encor lors que je l'inſtruis de ce qui s'eſt paſſé de mémorable dés le commencement du Monde, puis qu'une Hiſtoire écrite, eſt plus ſure & plus durable que la Tradition qui change auſſi aiſément de fauſſeté que le Caméleon de couleur? Apres pluſieurs Siecles écoulez, que

des yeux avides de ſçavoir, ſe-
ront heureux de trouver dans
les Livres, que c'eſt vous, Pro-
methée, qui avez creé l'Homme
avec la boüe, que dans ſa com-
poſition vous avez fait entrer
une portion de chaque Elément,
& que vous l'avez rendu ſujet
aux paſſions, puis que vous avez
voulu qu'il imitât le Liévre dans
la crainte, le Renard dans la
malice, le Paon dans l'orgüeil,
le Tigre dans la cruauté, & le
Lyon dans la colere ! Enfin que
ne découvrira-t-on point par le
moyen de la Veuë, ou plûtoſt
quels plaiſirs ne procureray-je
point encor ? Mais je m'imagine
avoir aſſez perſuadé par ce que
je viens de dire, que je contri-
buë le plus à la ſatisfaction de

l'Homme que les autres Sens.
La Veuë ayant ceſſé de parler,
Promethée adreſſa auſſitoſt ces
paroles à tous les Sens. Ceux
d'entre vous qui fourniſſent des
lumieres à l'eſprit, ſatisfont da-
vantage l'Homme, que ceux qui
n'ont que les délices du corps
pour objet. Or eſt-il, que la
Veuë & l'Ouye ſont propre-
ment les Sens qui produiſent le
plus de clartez à l'Ame ; mais
l'Oüye beaucoup moins que la
Veuë, comme il vient d'eſtre
montré, car la Veuë a la con-
noiſſance juſte de toutes choſes,
elle rend l'Homme indépendant
& non ſujet à eſtre dupé, & luy
repréſente devant les yeux par
le moyen de l'Hiſtoire les mer-
veilles de l'antiquité ; au lieu

que l'Oüye ne ſçait rien que par les récits qu'elle remarque ſouvent avec chagrin, eſtre fautifs & menſongers. Il faut donc avoüer que la Veuë eſt le Sens qui contribuë le plus à la ſatisfaction de l'Homme. Afin de vous convaincre entierement de cette verité, aprenez que le Sommeil, qui m'a quité depuis le temps que vous avez commencé de me tourmenter, & qui eſt preſt à répandre ſes Pavots ſur mes yeux, me fait reſſouvenir que quand j'ay formé l'Homme, mon intention eſtoit que la Veuë fuſt reconnuë pour le Sens le plus neceſſaire, & le plus conſidérable de tous. Non, le Sommeil ne s'y trompe point. Il s'attaque d'abord à la Veuë au-

tant que chacun de vous ſente ſes atteintes, & que le Corps humain y ſoit tout à fait ſoûmis; de meſme que quand un Prince veut que ſon Royaume obſerve exactement un Edit, ſon Premier Miniſtre en eſt d'abord informé, les Officiers ſubalternes le ſçavent enſuite, & inſenſiblement tout l'Etat en eſt imbu. Les Sens n'ayant rien à repartir, laiſſerent Promethée en repos. C'eſt pourquoy il ne tarda point à s'endormir au lieu meſme où il avoit tant ſouffert, je veux dire, ſur le Mont-Caucaſe.

Si par le moyen des yeux nous n'avions pas l'avantage de déterrer dans les Livres, ce qui s'eſt paſſé de remarquable durant les

premiers Siecles, nous ſerions encor à ignorer que la Danſe eſt née, pour ainſi dire, avec Jupiter. Pauſanias & d'autres Autheurs, nous apprennent que ſelon l'accord qui s'eſtoit fait entre Titan & Saturne ſon Frere, ce dernier devoit donner la mort aux Enfans mâles qui naîtroient de luy; ce qui fut cauſe qu'un jour Rhea ſa Femme s'aviſa de le tromper. Eſtant accouchée de Jupiter, au lieu de le luy abandonner, elle luy préſenta une Pierre envelopée de linge, que Saturne dévora croyant que c'eſtoit ſon Fils. Rhea, qui nourriſſoit Jupiter en ſecret, craignit que ſa tromperie ne fuſt enfin découverte. Elle chargea donc les Nymphes

du Mont-Ida nommées Corybantes ou Dactyles du soin d'élever ce Fils. Ces Nymphes inventerent alors une Danse, dans laquelle elles se servoient de Boucliers d'airain. Leur pensée estoit qu'en se rencontrant les unes aupres des autres, ces Boucliers se toucheroient, & feroient assez de bruit pour empescher que les cris de Jupiter ne fussent entendus. La Danse a esté mesme longtemps appellée du nom des Nymphes de qui elle tiroit son origine, c'est à dire, Dactyle. Les Livres nous montrent encor que depuis ce temps, si éloigné du nostre & de nos mœurs, la Danse a toûjours esté cultivée. Ils nous apprennent que les Lacédémoniens en avoient

avoient une dont les pas estoient militaires, & se formoient au son d'une harmonie mélée d'enthousiasmes, & qui portoit les Hommes au mépris de la mort. Sans la lecture, qui nous auroit appris que la Philosophie la plus austere ne condamnoit point la Danse, & qu'un Socrate dans son Domestique, rioit & dansoit tout comme un autre Homme? Comment découvririons-nous que Néron, tout Empereur qu'il estoit, se glorifioit d'avoir la qualité de Danseur? Et s'il est permis d'ajoûter le Sacré au Prophane, qui nous diroit que David a dansé devant l'Arche d'Alliance? Enfin il seroit facile de nous convaincre par ce qu'on trouve écrit de la Danse, qu'elle

a toûjours eſté l'ame des plaiſirs dan sles Feſtes, qu'elle n'a jamais manqué d'émouvoir le cœur par ſes mignardiſes, & par ſes agrémens, que c'eſt un noble exercice, convenable aux deux Sexes, pratiqué dans leurs diférens âges, embraſſé depuis le Sceptre juſqu'à la Houlette, & qu'il en eſt de luy de meſme que de la Renommée que la ſucceſſion des temps fait eſtre de tout Païs, & met dans ſa perfection. *Vires acquirit eundo.*

Quand on me conteſteroit que la Veuë eſt le Sens qui contribuë le plus à la ſatisfaction de l'Homme; je croirois avoir lieu de le ſoûtenir, ſi ſeulement par ſon entremiſe vous aviez ajoûté foy aux aſſurances que je

vous ay données dans mes Let-
tres, que je suis, Vostre tres, &c.

DE LA SALLE, *Sr de Lestang.*

A Orleans le 15. *Juin* 1680.

La Piece qui suit a esté faite en faveur de Madame l'Abbesse de Chasots de Lyon. Cette illustre Personne est de la Maison de Varennes, & se distingue bien plus par l'éclat de sa vertu, que par les avantages de sa naissance. Deux de ses Dames voulurent luy témoigner leur tendresse, & elles souhaiterent que ce fust par une Eglogue. Mr l'Abbé de Sonilhac se chargea pour elles du soin de la faire. Vous avoüerez, apres avoir leu, qu'elles eurent lieu d'en estre contentes.

IDILLE.

PHILIS & CLORIS.

CLORIS.

QVel plaiſir, ma Philis, de joüir des Beautez
Qu'on voit de toutes parts en ces Lieux enchantez!
Ces Arbres, ces Rochers, ces Coteaux, ces Prairies,
Cauſent à mon eſprit d'aimables reſveries:
J'y gouſte des douceurs qu'on ne peut exprimer,
Et vous n'y trouvez rien qui puiſſe vous charmer.

PHILIS.

Non, Cloris, ces Objets ne flatent point ma veuë;

Ils s'offrent à mes yeux, sans que j'en
ſois émeuë.
Mon cœur trop prévenu, mépriſe ces
plaiſirs,
Vers un plus beau Sujet ils portent
ſes deſirs.

CLORIS.

L'Objet de vos langueurs, dites-le nous
ſans feinte,
Philis, ſeroit-ce pas l'incomparable
Aminte?
Loin d'elle je vous vois dans un aba-
tement,
Qui vous rend ennuyeux le Lieu le
plus charmant.

PHILIS.

Il eſt vray, ma Cloris, cette aimable
Bergere,
Mieux qu'aucune, a trouvé le ſecret
de me plaire;
Et, s'il faut l'avoüer, je fais tous mes
efforts
Pour la rendre ſenſible à mes tendres
tranſports.

Mais, Dieux, je ne vois pas que ce dis-
cours vous blesse,
Et que je choque enfin vostre délica-
tesse.
Pardonnez-moy, Cloris, un mouvement
si franc;
Aminte a le premier, & vous le second
rang,
Et mon cœur entre vous prétend pou-
voir sans crime
Vous partager ainsi ma flâme & mon
estime.

CLORIS.

Non, vostre cœur luy doit toute sa
passion,
Et vous me surprenez par sa divi-
sion.

PHILIS.

Il craint que cet aveu, Cloris, ne vous
irrite.

CLORIS.

Pour m'en fâcher, Aminte est d'un
trop grand mérite;
On ne peut condamner un aussi sage
choix,

Sans blesser la Raison, & ses plus
justes Loix.
Les Dieux sur sa Personne ont versé
tant de charmes,
Qu'il faut qu'à leur aspect nous met-
tions bas les armes.
J'en ressens, comme vous, l'inévitable
effet,
Et loin d'elle mon cœur n'est jamais
satisfait.
Pour ses divins attraits mon ardeur
est extréme,
Et vous l'aimez, Philis, bien moins
que je ne l'aime.

PHILIS.

Que vous connoissez mal vostre amour
& le mien!

CLORIS.

L'un & l'autre paroist, je les connois
fort bien.
Le vostre est infiny, mais le mien le
surpasse.
Il a des mouvemens...

PHILIS.

Hé, ma Cloris, de grace,
Cessez un tel discours, je ne puis le
souffrir,
Avec ce sentiment vous me faites
mourir.
Ah, Cloris, vostre cœur ne sent rien de
si tendre.

CLORIS.

Ah, Philis, son ardeur ne sçauroit se
comprendre.

PHILIS.

Aminte a tous mes vœux,

CLORIS.

Aminte tout mon cœur.

PHILIS.

Elle fait mes plaisirs.

CLORIS.

Elle fait ma langueur.

PHILIS.

Je me fais un bonheur d'estre sous son
empire.

CLORIS.

C'est pour ses seuls appas que mon ame
soûpire.

PHILIS.

Avant qu'à son égard mon amour soit
détruit,
L'Eté sera sans fleur, & l'Automne
sans fruit.

CLORIS.

Et ce Ruisseau plutost interrompant
sa course,
Par un retour nouveau montera vers
sa source;
Le miel de nos Iardins n'aura plus
rien de doux,
Et les Brébis seront d'accord avec
les Loups;
Oüy, plutost aupres d'eux elles vivront
sans crainte;
Que je cesse d'aimer l'incomparable
Aminte.

PHILIS.

Ie voy que nos debats deviendroient
eternels,
Vnissons nos deux cœurs par des nœuds
immortels,
Et confondant ainsi les transports de
nos ames,

Offrons-luy, ma Cloris, la plus tendre des flâmes.

CLORIS.

I'y consens : mais, Philis, joignons encor nos voix,
Et faisons de son nom retentir tous nos Bois,
Il faut tout consacrer à l'éclat de sa gloire,
Qu'elle regne en nos cœurs, & dans nostre mémoire.

DE L'ORIGINE DE LA *Danse, de ceux qui l'ont inventée, & de ses diférentes especes.*

DE grace, Mercure, quelle est vostre intention, de nous demander l'origine de la

Danſe? Avez-vous oublié que dés la Création du Monde vous la menez à voſtre tour avec les autres Dieux & Déeſſes, dans ce Branle continu, que les Grecs appellent *Thyaſe*, ou Danſe celeſte, & qui ſe fait par les Etoiles & par les Planetes, où vous tenez voſtre place comme les autres? Mais comme ce Branle ne ſe peut faire ſans harmonie, & que la diverſité des tons, où le grave ſe meſle avec l'aigu, ne ſe fait qu'avec un bruit violent & exceſſif, à cauſe de la rapidité des Aſtres & des mouvemens précipitez des Cieux, il eſt impoſſible aux Hommes de les entendre. Auſſi le meſme accident leur arrive-t-il qu'aux Habitans d'autour les Catadoupes,

qui pour le grand bruit que fait le Nil en sa chute, se précipitant de ces hauts Rochers, naissent naturellement sourds. Toutefois c'est de là que nous apprenons que l'Harmonie a sept diférens tons, autant qu'il y a de Planetes, & que des mouvemens des Cieux procede cette premiere Danse, que les Hommes ont tâché d'imiter avec des Instrumens. Ciceron en parle de la sorte dans le Songe de Scipion.

Mais, ô Divinité, je découvre icy vostre intention. Vous nous demandez quels sont les premiers Inventeurs de l'Harmonie & de la Danse entre les Hommes, & qui sont ceux qui les ont introduites. Avant que de vous répondre, il est besoin d'en don-

ner la définition apres l'introduction, & de distinguer les Nations & les temps, & la Fable d'avec l'Histoire.

La Danse n'a jamais pû estre introduite entre les Hommes sans l'Harmonie, ny l'Harmonie sans la Danse. Ce sont deux Sœurs inséparables, ou si l'on veut, deux Arts divins, qui se tiennent tellement attachez ensemble, que l'un ne peut subsister sans l'autre, & qui ayant esté cultivez avec le temps, ont maintenant acquis icy-bas toute leur perfection. Ils sont aussi anciens que le Monde, & ont pris naissance avec la Paix, les Jeux, les Ris, & l'Amour. Que ne doit-on pas donc à l'Autheur de la Paix, qui, comme une Di-

vinité, ramene tous ces plaiſirs innocens en un meſme temps, & lors qu'on les eſpéroit le moins?

Les Hommes n'eſtoient pas encor beaucoup éloignez de leur principe, quand Joſephe dans ſon Hiſtoire nous apprend que Jubal Fils de Lamech, a eſté le premier Inventeur des Inſtrumens, de l'Harmonie, & de la Danſe. Ce fut luy qui de la coquille d'une Tortuë ſe fit le corps d'un Luth, & des entrailles des Animaux, les cordes. Cette nouveauté plût entre les premiers Hommes, & en ſuite on a tâché de l'augmenter. Emanuel Theſaurus en ſon Livre de l'Art Lapidaire, ou la Vie des Patriarches, dit des mer-

veilles de ce Jubal, & le petit Traité qu'il en a fait eſt intitulé *Nænia.*

Pour définir la Danſe, ce n'eſt rien autre choſe qu'une certaine faculté & diſpoſition du Corps, qui par des mouvemens proportionnez & des poſtures accordantes au ſon des Inſtrumens ou de la Voix, s'anime & ſe conduit à la cadence, & qui ſélon les nombres, les modes, & les meſures de l'Art, imite & exprime les paſſions de l'Ame par les actions du Corps.

Plutarque en ſes Queſtions Convivales dit, apres Ariſtote, que cette imitation & expreſſion ne ſe peut faire que par des mouvemens formez ſur l'Harmonie,

& que la Danſe a trois parties, dont l'une conſiſte en mouvemens, l'autre en habitudes, & la derniere en pauſes. Mais quoy qu'il y ait deux diférences, l'une par mouvemens continus, & l'autre par certaines pauſes ſelon les ſujets, ce n'eſt pas qu'il n'y ait des mouvemens & des geſticulations en l'une & en l'autre, mais en l'une davantage, & en l'autre moins.

De ces trois parties de la Danſe, ces autres eſpeces ſont dérivées, la Continuë, la Remiſe, la Compoſée, la Serieuſe, la Molle, la Figurée, & la Satyrique ou bouffonne. Mais ſur toutes les autres, la Figurée a l'avantage de mieux repréſenter les mouvemens du Corps & les

passions de l'Ame. Elles ont encor d'autres noms tirez de leurs Inventeurs, comme la *Pyrrhique*; ou des Régions, comme *l'Ionienne*; ou des Peuples, comme la *Lydienne*; & quelquefois elles empruntent leurs noms des mouvemens, des postures, & des gesticulations du Corps; comme elles font auſſi des veſtemens, ou de l'état où ſont les Perſonnages, ſoit en armes ou non, ſous le maſque, ou avec quelque autre appareil qui convienne au ſujet.

Les trois eſpeces de Danſes chez les Anciens, qui paſſoient pour les plus nobles, eſtoient *l'Emmélie*. Celle-cy eſt grave & compoſée, & ne ſervoit que dans les Tragédies, où la gravité

des Héros estoit aussi bien marquée que leurs passions. L'autre nommée *Cordace*, estoit beaucoup plus libre, & se donnoit bien plus de licence; elle s'employoit dans les Comédies, où les mœurs & les actions des Hommes estoient représentées. Quelques-uns en donnent l'invention à Bacchus au retour des Indes, apres sa victoire & sa conqueste. La derniere dite *Sycinnis*, ne se pratiquoit que dans les Pieces satyriques ou bouffonnes: c'est où l'on introduisoit sous le masque les Faunes, les Satyres, les Egipans, les Sylvains, les Dryades, & les autres Nymphes bocageres & champestres. L'on en attribuë l'invention à Sicynnus de Crete,

dont elle a pris son nom; & Scamon la donne à Thersippus. Eurypide en parle assez amplement.

De toutes ces diférentes especes de Danses, les unes s'employoient dans les Nôces, les autres dans les Sacrifices, d'autres dans les Pompes & dans les Spéctacles publics; & d'autres sur le Theatre. L'on peut voir ce qu'en disent Athenée, Cælius Rhodiginus, Scaliger, Hierôme Mercurial, Rosinus en ses Anti-quitez Romaines, Alexandre Sardus dans Polydore Virgile, Theodorus Zuingerus en son Theatre de la Vie humaine; outre Homere, Platon, Aristote, Xénophon, Galien, Strabon, Pollux, & Lucien.

Comme les Anciens n'ont jamais mépriſé la Danſe, & que jamais auſſi il ne ſe faiſoit de Cerémonies ou de Spectacles publics qu'elle n'y fuſt employée, on peut dire qu'outre le plaiſir & le divertiſſement que les Principaux y prenoient auſſi-bien que le Peuple, ils en avoient remarqué l'utilité comme neceſſaire au bien public, & à la conſervation de leurs Etats. C'eſt ce que les exemples nous vont confirmer.

La Grece, à qui l'on donne la découverte & l'invention des plus belles choſes, cultiva cet Art avec beaucoup de ſoin & d'étude; parce que ceux qui préſidoient aux Gouvernemens remarquoient qu'il ſervoit beau-

coup à façonner le Corps de leur jeuneſſe, & qu'il luy donnoit des diſpoſitions merveilleuſes à la Milice, & dans les Sacrifices une attache particuliere. De là vient qu'Orphée & Muſée, les plus anciens Autheurs des Grecs, ont dit que l'on ne pouvoit eſtre admis dans les Myſteres & dans les Cerémonies, ſans l'Harmonie & la Danſe. Homere apres eux dans ſon Iliade, donne de merveilleuſes loüanges à ſes Héros, pour avoir excellé dans la Danſe, & y avoir acquis beaucoup de réputation non ſeulement chez eux, mais auſſi chez les Troyens leurs ennemis, parce que par le ſecours de cet Art ils s'eſtoient rendus beaucoup

plus disposs à la guerre, & à faire de grandes actions, que par tout autre exercice.

Dans ce mesme temps, la Danse qu'on appelle *Pyrrhique*, & que Solin & Strabon disent avoir esté inventée par Pyrrhus le Cydonien, & Aristote par Achille, ne se faisoit que sous les armes avec les mouvemens du pied & le bruit des mesmes armes, si c'estoit à pied; mais si c'estoit à cheval comme le plus souvent, elle se faisoit d'une autre maniere. Il se formoit des Troupes de jeunes Seigneurs ou Princes parragez par Bandes, que nous appellons presentement *Quadrilles*, qui avoient le Casque en teste, la Lance en une main, & le Bouclier en

l'autre, & que des Chefs expérimentez conduiſoient à cet exercice ſi noble, qui tenoit beaucoup du militaire, & qui ne ſe faiſoit que par modes, cadences, meſures, courſes, pauſes, & chamades. On en trouve en l'Eneide de Virgile un fameux exemple qui ſe donna par les jeunes Princes Troyens & Siciliens, en la préſence d'Enée & d'Aceſte Roy de Sicile. Les Carrouſels & les Courſes de Teſtes, qui ſe font dans les plus belles Cours de l'Europe, ont quelque choſe d'approchant de ces exercices ſi fameux.

La Fable veut tirer l'origine de la Danſe Pyrrhique de plus loin, & dit qu'elle avoit eſté inventée par la Déeſſe Pallas,

quand apres la défaite des Geans, en ſigne de joye & de triomphe, elle danſa la premiere toute armée, & qu'elle mena à la cadence les autres Dieux & Déeſſes.

La meſme feint que Berecynte ou Rhée, enſeigna la Danſe à ſes Preſtres, qui eſtoient les Curetes en Crete, & les Corybantes en Phrygie, & que pendant leurs Sacrifices, ils ne la pouvoient faire qu'avec des mouvemens violens, des trépignemens, & des battemens de pieds contre terre, & avec une eſpece de bruit aigu, en frapant des Epées courtes & des Javelots ſur de petits Boucliers d'airain, & qu'ainſi ils ſauverent Jupiter nouveau né, qui auroit eſté

eſté devoré de Saturne ſon Pere.

Héſiode dit qu'il avoit veu luy-meſme les Muſes danſer pres d'une vive Fontaine autour de l'Autel de leur Pere Jupiter, où Eraton, Polymnie, & Terpſicore, menoient le Branle. Ce ſont auſſi ces Filles immortelles que les Poëtes feignent avoir inventé la cadence des Paroles, la liaiſon des Mots, les tons de la Muſique, l'harmonie des Inſtrumens, & la Danſe. Apollon leur Frere eſt auſſi fameux pour les meſmes Arts; & le Parnaſſe éloigné du bruit & du tumulte, eſt le lieu où ils les pratiquent.

Les anciens Héros, comme Theſée, Achille, Pyrrhus, Mé-

rion, Epaminondas, Scipion, & Alêxandre, au raport d'Emilius Probus, avant leurs combats aussi-bien qu'apres leurs victoires, n'ont fait aucune difficulté d'assujettir leurs corps militaires & triomphans, aux nombres & à la cadence des Instrumens, jugeant que par un si noble exercice, ils conservoient ou augmentoient la disposition qu'ils avoient acquise pour la guerre.

Xénophon dans ses Sympo-siaques, nous rapporte que les plus sçavans des Anciens eurent beaucoup d'inclination pour la Danse, tel que Socrate, qui quoy que grand Philosophe, s'y adonna sur le déclin de son âge, aussi-bien que Diogene. Athenée aima la Danse appellée

Memphitique, qu'il avoit apprise des Egyptiens. Pythagore se donna la mesme liberté. Aristipes fit gloire de danser devant le Roy de Sicile : ainsi donc ils y trouvoient tous des dispositions à la bienseance & à la grace du Corps.

Les Lacedémoniens, qui ont esté les plus illustres de toute la Grece, apprirent cet Art de Castor & de Pollux, & le crûrent si necessaire, qu'ils y faisoient instruire leur Jeunesse, se persuadant que la Danse n'estoit pas moins utile que l'Art militaire ; aussi c'est de là qu'on peut dire qu'ils doivent une partie de leur gloire à la Danse & à l'Harmonie. Venons à d'autres Nations.

Les Pheaques, Hommes abondans en toute sorte de delices, s'y adonnoient avec tant de passion, qu'ils estimoient que ce seroit retrancher un des plaisirs de la vie, que d'introduire la Danse; aussi aucun n'estoit estimé chez eux, s'il n'y excelloit.

Les Thessaliens appelloient leurs Magistrats *Proorquesteres*, comme par une marque d'honneur, parce qu'ils faisoient gloire de porter le nom d'habiles Danseurs, & en menoient les premiers la cadence.

Dans l'Isle de Délos, les Sacrifices ne se faisoient jamais sans la Danse & sans l'Harmonie; & il y avoit des Chœurs de jeunes Hommes qui s'y exer-

çoient pendant la Cerémonie au ſon de la Flûte & de la Lyre, comme ſi par là leurs Preſtres & leurs Sacrificateurs jugeoient qu'ils avoient plus d'attache aux Myſteres.

Les Indiens n'adoroient jamais le Soleil qu'en danſant, ſoit à ſon lever, ou à ſon couchant; & les Brachmanes qui eſtoient leurs Preſtres, ſe ſervoient de la Danſe dans leurs Sacrifices.

Les Ethyopiens n'alloient jamais au combat qu'en poſture de Danſe, portant autour de leur teſte leurs fleches en forme de rayons, pour donner plus d'étonnement ou d'effroy à leurs Ennemis.

Les Principaux des Tyriens

& des Troyens, dans le Palais de Didon Reyne de Carthage, qui donnoit le régal à Enée, faisoient divers Chœurs de Danse, & c'estoient les Tyriens qui menoient le Branle, Jopas joüant alors de la Harpe, comme dit Virgile.

Chez les Anciens, la Danse par Chœurs, que nous appellons *Ballets*, dans les Intermedes ou Entr'actes, se faisoit dans les Tragédies & dans les autres Pieces de Theatre, avec des Voix & des Instrumens, où l'on admettoit les Personnes de l'un & de l'autre Sexe, & le sujet de ces Chœurs avoit du raport avec l'Argument de la Piece. C'est ce que dit Horace en ses Satyres, & Seneque en sa Troade.

La Danſe qu'ils appelloient *Hormus*, eſtoit compoſée de jeunes Hommes & de Filles, dont l'un menoit le Branle avec des poſtures mâles & belliqueuſes, & les Filles les ſuivoient avec plus de modeſtie, comme pour faire une harmonie de ces deux Vertus, la Force & la Tempérance.

Les Pantomimes qui danſent dans les Ballets, doivent avoir beaucoup de diſpoſition du corps & de l'eſprit, les mouvemens ſubtils & juſtes, l'oreille fine, l'eſprit judicieux & préſent, l'intelligence de toutes les paſſions pour les imiter ou contrefaire, & principalement la connoiſſance de toute la Fable, la taille plus avantageuſe que

petite, & une juſteſſe en toutes leurs actions, à moins, comme dit Ciceron, de paſſer pour ridiçules.

Nous paſſerions icy ſous ſilence la Danſe des Sybarites & des Bacchantes, n'eſtoit que nous ne voulons rien laiſſer à deſirer ſur cette matiere. Les Sybarites, Peuple extrémement voluptueux, y trouvoient leurs divertiſſemens & leurs delices, & y faiſant meſme inſtruire juſques à leurs Chevaux, ils n'alloient jamais aux Banquets qu'à la cadence, au ſon des Flûtes & des Hautbois. C'eſt d'où les Crotoniates leurs ennemis prirent occaſion de les vaincre, lors qu'il en fallut venir aux mains avec la Cavalerie ; car

ceux-cy au lieu de faire ſonner l'allarme, firent joüer des Brandes ; ce que les Chevaux voulant ſuivre, il leur fut facile de mettre en déroute toute la Cavalerie des Sybarites. La Danſe des Bacchantes ne ſe faiſoit que pendant la nuit avec des hurlemens & des cris furieux, & lors qu'on celébroit les Orgyes, qui eſtoient les Feſtes de Bacchus, où ces Femmes écervelées, avec des mouvemens emportez, ſe produiſoient, couronnées de Lierre ou de Pampre, ayant des Thyrſes en la main, & couvertes de peaux de Tigres, de Loups Cerviers, ou d'autres Animaux farouches, & pleines plutoſt de Vin, que des inſpirations de Bacchus. C'eſt d'où ſont ve-

nuës les Bacchanales. Mais comme ces Danſes ſentoient les Furies, ces Femmes y commettoient des actions ſanglantes. Orphée à leur rencontre en fut déchiré en pieces, & la douceur de ſa Lyre qui touchoit les Rochers, & les Animaux les plus furieux, ne pût rien ſur ces Femmes qui en firent leur victime; & leur fureur alloit encor ſi loin, que Penthée Fils d'Agare, quoy que Roy des Thébains, pour avoir mépriſé les Feſtes de Bacchus, fut déchiré en morceaux par ſa Mere meſme & par les autres Bacchantes. C'eſt ce que rapporte Virgile en ſon Moucheron, & Horace en ſes Satyres.

Les Romains eſtoient auſſi

fort affectionnez à l'Harmonie & à la Danſe, & principalement dans leurs Banquets. Quelques-uns diſent que l'une & l'autre a eſté introduite en Italie par Pylade Sicilien, & d'autres par Batyllus d'Alexandrie. Juvenal en parle en ſes Satyres. La pompe & les grandes magnificences de cette Nation les avoit portez à toutes les choſes qui flatent les ſens ; & ce que les autres Nations faiſoient par politique, celle-cy le faiſoit par luxe : ce qui ſervoit d'établiſſement aux autres, celle-cy en faiſoit un uſage pour ſes plaiſirs & pour ſa ruine. De là vient qu'on trouve dans Roſinus, Macrobius en ſes Saturnales, & dans Cælius Rhodiginus, que quelques Em-

pereurs en leurs ſomptueux Feſtins, ſe déguiſoient en Divinitez celeſtes, terreſtres, ou marines, pour y pratiquer leurs Danſes. Mais ce qui ſentoit chez les Romains la moleſſe; chez les Grecs, les Troyens, & autres Peuples, ſentoit la generoſité. On faiſoit donc dans les Danſes des Romains, des poſtures des pieds & des mains, & des geſticulations de tout le Corps, comme font les Baſteleurs ou les Danſeurs de Moriſques; & c'eſt dequoy Perſe & Juvenal ſe raillent en leurs Satyres, & ce que rapportent Velleius, Artemidore, Lipſe, & Leontius en ſon Antologie. Martial meſme ajoûte, qu'à l'entrée des nouveaux Mets, & lors que l'on commen-

çoit les Danſes, on faiſoit joüer des Inſtrumens hydrauliques, & qu'alors de jeunes Gens de l'un & de l'autre ſexe, faits venir de Syrie, d'Afrique, ou de Cadix, au ſon de la Voix ou des Inſtrumens, paſſoient la plus grande partie de la nuit en diverſes eſpeces de Danſes, & c'eſtoit un des plus grands plaiſirs de cette voluptueuſe Nation.

On trouve encor que les Empereurs Romains ſe plûrent d'avoir dans leurs Triomphes, des Satyres & des Silenes, qui par des poſtures & des geſticulations boufonnes, imitoient les Danſes ſérieuſes, eſtant couverts de peaux de Bouc, ou de veſtemens tiſſus de Jonc & de

Geneſt, entremeſlez de Fleurs; & dans leurs *Inpromptus* ils donnoient des brocards au Peuple. Ce que ceux de Livourne & d'Ombrie ont retenu dans leurs Satyres & leurs Boufonneries.

Remarquons encor que dans les Theatres des Romains il y avoit une Place appellée *Orqueſtre*, où ſe mettoient les Joüeurs d'Inſtrumens, & où ſe faiſoient les Danſes dans les Comédies, & que les Empereurs meſmes ne faiſoient pas de difficulté d'y joüer leurs perſonnages, & d'y avoir leurs Fauteüils. C'eſt ce que Suetone rapporte en la Vie d'Auguſte.

La Danſe des Saliens, qui eſtoient des Preſtres de Mars chez les meſmes Romains, ſe faiſoit

pendant les Sacrifices ; & l'on tient que pour estre plus agiles & plus vifs, ils dansoient pieds nuds sur les charbons ardens.

Nos Histoires, aussi bien que les Commentaires de Césat, & Cicéron de la nature des Dieux, font mention que les anciens Druydes, qui estoient de vénérables Mages ou Prestres habitans dans les Forests, où ils s'adonnoient fort à la Spéculation, à la Philosophie, & à la contemplation des Astres, avoient coûtume au premier jour de l'année d'aller avec cerémonie danser autour des Chesnes, dont ils tiroient leur nom, & d'y cueillir par apres le Guy. C'est d'où est venu ce fameux Proverbe,

Au Guy l'an neuf.

Ad viſcum Druidæ, Druidæ ſaltare ſolebant.

Ces anciens Druydes ont ſubſiſté dans les Gaules juſques au temps de l'Empereur Auguſte, & ce fut l'Empereur Claude V. qui les abolit entierement. La Ville de Dreux en a pris le nom.

Pour couronner donc glorieuſement la Danſe, nous dirons qu'elle eſt ſi propre à dreſſer le Corps, à former la grace, & à relever les actions des jeunes Seigneurs ou Princes, que l'on ne manque pas de les y faire inſtruire ſelon le merite de leur naiſſance & la dignité de leurs Perſonnes, & c'eſt ce qui ſe pratique dans toutes les Cours de l'Europe, tant pour l'utilité,

que pour le divertiſſement des Teſtes couronnées. Nous ajoûtons icy l'union de tous les plaiſirs, par le retour de la Paix & du Siecle d'or.

MErcure, l'on te doit, comme au
plus grand des Dieux,
Les plaiſirs qu'on trouve à la Danſe;
Puis que tu nous apprens que le Branle
des Cieux
En donne & regle la cadence.

Les Mortels curieux de cet Art tout
divin,
De la nuit percerent les voiles,
Et contemplant le Ciel, en apprirent
enfin
La Danſe qu'y font les Etoiles.

Ils y virent ton rang, tes meſures,
tes pas,
Et dans ce noble Art tant de charmes,

Qu'ils l'observent depuis avec tous ses
appas,
Quand la Paix fait quitter les armes.

C'est alors que l'on voit jusqu'aux
jeunes Bergers,
Charmez de leurs Nymphes superbes,
En suivre l'harmonie avec leurs pieds
legers,
Dansant sur les fleurs & les herbes.

Pour des plaisirs si doux, il faut un
doux repos;
C'est ce que la Paix fait renaistre;
Si ce calme n'est dû qu'aux soins d'un
grand Héros,
LOVIS peut s'en dire le Maistre.

Toute l'Europe en voit les merveilleux
effets,
Par l'union de tous ses Princes;
Et ce charmant bonheur que gouſtent
leurs Sujets,
S'étend dans toutes les Provinces.

C'eſt de là que les Ris, les Amours, &
les Jeux,
Précedent ſouvent l'Hymenée;
Et qu'en ſuite l'Hymen fait par ſes
ſacrez nœuds
Plus d'une heureuſe deſtinée.

La France, la Baviere, & l'Eſpagne
à ſon tour,
Gouſtent ces douceurs mutuelles,
Par la Paix, par les Ris, par l'Hy-
men, & l'Amour,
Dans leurs unions eternelles,

Apres des jeux ſi doux, & d'auſſi
doux plaiſirs,
Qui naiſſent d'une pure joye,
Ne voit-on pas s'unir dans leurs ardens
deſirs
Le Portugal & la Savoye?

Quand le Nort a finy tant de Combats
affreux,

Par le repos qui leur ſuccede,
Il travaille à l'Hymen, qui s'en va
rendre heureux
Le Dannemarc & la Suede.

Si donc tant de plaiſirs, & tant de
jeux charmans,
Renaiſſent en chaque Contrée,
Que d'acclamations & d'aplaudiſſe-
mens
Doit-on à la divine Aſtrée?

Elle quitta la terre, apres le Siecle d'or,
Pour la Diſcorde & pour la haine:
Elle le fait renaiſtre, & vient regner
encor:
Mais c'eſt mon Roy qui la ramene.

Si nous devons aux Roys, ce que l'on
doit aux Dieux,
O Grand Roy, quelle eſt voſtre gloire!
Vous ne ſçauriez donner ce qu'on de-
mande aux Cieux,
Qu'en vous retranchant la Victoire.

Oüy, la Posterité va parler à jamais
De vous autrement que d'Auguste,
Quand vous vous faites voir, en re-
donnant la Paix,
Toûjours grand, genéreux & juste.
RAVIT, de Roüen.

Voicy plusieurs Madrigaux qui m'ont esté envoyez sur l'Histoire Enigmatique du dernier Extraordinaire. Elle ne cachoit autre chose qu'une paire de Pantoufles & de Souliers. *Toutes les convenances en sont aisées à trouver. Les Grecs nous ont fourny le mot* Crepida, *qui veut dire Soulier, ou Pantoufle.*

I.

JAmais je n'aurois deviné
Ce que le Mercure a donné
Dessous un sens énigmatique,

Si je n'avois veu ce matin
Dans un Tableau fait à l'antique,
A genoux le pauvre Scapin,
Qui baise de Dame Angélique
Les Pantoufles & le Patin,
Tandis que Iodelet rit & luy fait la nique.

LE P. LA TOVRNELLE.

II.

CE n'est pas pour des Ecoliers
Que l'on propose cette Histoire,
Car souvent ils aiment mieux boire,
Que de s'acheter des Souliers;
Souvent aussi sans nuls scrupules
Ils portent aux talons des Mules.

OGIER-TERRAVDIERE,
de Niort.

III.

POur deviner l'Histoire Enigmatique,
N'allez point consulter les Peres Cordeliers.

Soyez un peu mélancolique,
Mesurez tous vos pas, regardant vos
Souliers,
Vous aurez découvert la moitié du
mistere;
Mais si vous desirez sçavoir l'Histoire
entiere,
Déchaussez-les fort promptement,
Et prenez vos Mules *de Chambre,*
Puis buvez du jus de Septembre,
Vous l'expliquerez sefrement.

SEGVINIERE-POIGNANT.

IV.

VOus estes, dit-on, empeschè
A penétrer le sens caché
Dessous l'Enigme du Mercure;
N'y resvez plus, je vous assure
Que je l'ay découvert enfin,
Et qu'en me levant, ce matin,
I'ay trouvé ces deux Sœurs jumelles,
Et leurs deux Freres aupres d'elles,
Tous quatre prests à me servir,
Tour-à-tour, selon mon desir.

I'ay pris les deux Sœurs les premieres,
En ſuite les Jumeaux leurs Freres,
Et leur ay fait grande amitié,
Car c'eſtoit chauſſure à mon pié.
En conſidérant leur figure,
I'ay dévelopé le Mercure.
Les Pantouſles *ſont les deux Sœurs*
Dont parle ce Dieu des Cauſeurs;
Leur ſort eſt de rendre ſervice
Dans le plus vil & bas office,
Iuſqu'a terre, deſſous nos pas,
On ne ſçauroit ſervir plus bas.
Les Souliers, *qui ſont leurs deux Freres,*
Pour le plaiſir, ou les affaires,
Dans la Salle, ou le grand Chemin,
Servent à tout le Genre humain.
Ils ſont jumeaux, on le confeſſe,
Mais pour ſçavoir le droit d'aîneſſe
Des Pantouſles ou des Souliers,
Il faut parler aux Cordonniers.
Les Souliers ſont plus hauts de taille,
S'ils ne ſont Souliers de Canaille:
Les Pantouſles n'ont pas comme eux
Les oreilles auprés des yeux;

Mais elles ont aussi la joye
De ne point sentir de couroye
Qui leur cause l'affliction,
De la fâcheuse astriction
Que l'on fait souffrir à leurs Freres,
A qui leurs Maistres sont severes,
Et les tiennent dans des liens
A l'attache comme des Chiens.
C'est une chose assez commune
De voir la forme de la Lune
Aux Souliers de nos Courtisans;
Les Laquais n'en sont pas contens.
Si les Pantoufles sont d'usage,
Ce n'est pas pour un long voyage,
Car le travail ne leur plaist pas;
On les entend gronder tout bas,
Au moindre pas qu'on leur fait faire,
Tant le repos est leur affaire.
Elles sont, pour la propreté,
D'une tres-grande utilité,
Et servent volontiers les Dames,
Pendãt tout le temps que leurs Femmes
Préparent leurs Freres jumeaux,
Les rendent propres, nets & beaux.

Pour venir faire leur office,
Et les relever du service.
Vn jeune Homme de fort bon bec,
M'a dit que leur nom estoit Grec;
Pour cela, je demande grace,
Car pour du Grec je vous en casse.

LA BLONDINE GVERIN.

V.

LEs deux Freres jumeaux, & les deux Sœurs jumelles,
Les uns d'un Cuir brillant, les autres de Satin,
De Velours, de Damas, ou de Drap le plus fin,
Riches en galons d'or, passemens, ou dentelles,
Servant le soir & le matin,
Quoy que bruyantes, lestes, belles,
Ne sont pas ce que fut jadis le Brodequin,
Ny la Galoche ou l'Escarpin,
Ny la Sandale à trois semelles,
Ny la Mule, ny le Patin;

Mais je veux qu'on me tonde, ou de-
venir Ecoufle,
Si leur Enigme n'eſt enfin
Et le Soulier & la Pantoufle.

RAVLT, de Roüen.

VI.

CHerchant de l'Enigme le Mot,
Morbleu j'aurois eſté bien ſot,
Si vous m'euſſiez plus longtemps ar-
reſtées,
(Ay-je dit me mordant les doigts,)
Pantouſles, *je vous ay portées*
Pendant les quatre derniers Mois.

L. F. V. de Morlaix.

VII.

ENfin noſtre Galant Mercure
Trouve à galantiſer juſques ſur la
Chauſſure.
Apres ce qu'il a dit, n'en déplaiſe aux
Cenſeurs,
Ie ſuis perſuadé que les plus incré-
dules

Croiront qu'assurément les Souliers
& les Mules
Sont de tout temps Freres & Sœurs.
LE FIEBVRE, d'Argenton,
Chasteau en Poitou.

VIII.

DIre que dés qu'on est Amant
On cesse d'estre charitable,
C'est nous raconter une Fable.
Voit-on que pour estre galant,
Mercure soit moins secourable?
Il court les Royaumes entiers,
Et donne à tous ceux qu'il rencontre,
En secret, & sans faire montre,
Des Pantoufles & des Souliers.
MILLOT, de Marseille.

IX.

TIrcis, à quoy bon tant resver
Dessus l'Histoire Enigmatique?
Rien n'est, à mõ avis, si facile à trouver
Que le sens surquoy je l'explique.
Cependant depuis pres d'un Mois

Tu ne fais que mordre tes doigts;
A force d'y resver, bien souvent tu
t'ésouffles.
Il faut peu pour t'embarasser,
Puis que pour te donner si longtemps
à penser,
On n'a qu'à retourner ses Souliers *en*
Pantoufles.

DE BRIELLE l'aîné,
de Clamecy.

X.

LE sens de l'Enigme Historique,
Comprend, si je m'y connois bien,
Certaines Pieces de Boutique,
Souliers, Mules, *ou ce n'est rien.*

L'Inconnu d'Abbeville.

Ceux qui ont trouvé le sens de la
mesme Histoire, sont Mademoiselle
de la Borderie, de Verneüil; Mes-
sieurs de Ville-Chaluer; C. Hutuge,
d'Orleans; Bessin, Lieutenant de
Clamecy; Miconet, de Châlons sur

Saône ; Vialet, Ruë Montorgueil ; Jabart, S^r de l'Avaroſte, de Rheims ; Le Breſt, Ruë Montmartre ; Jamet le Pere ; De Germigny, de Clamecy ; Gauvain, Curé de Marcenay ; Le Bon Clerc de Châlons ſur Saône ; Tamiriſte, de la Ruë de la Ceriſaye ; Les Reclus de S. Leu d'Amiens ; Le Chevalier de la Salamandre ; Le Berger des Rives du Tarn ; Le Solitaire de Geneve ; Le Solitaire de Carpiagne ; Les Nouveaux Académiciens de Beauvais ; La Bergere de Villechef, & la Belle Brune du Quay de la Mezisſerie.

J'adjoûte une nouvelle Hiſtoire Enigmatique, dont M^r de la Salle S^r de Leſtang, eſt l'Auteur.

HISTOIRE ENIGMATIQUE.

ON feignoit avant l'extinction de l'Idolâtrie, que je n'avois qu'un Mary. Un des Successeurs de celuy qui a reçeu d'Enhaut le pouvoir de lier les Corps d'un lien indissoluble, veut que j'aye plusieurs Marys à la fois. Il ne prétend pas que ce soit une Polygamie, que chacun de ces Marys épouse une autre Femme que moy. Il met cette diférence entre mon Mariage & les autres, qu'il permet jusqu'à la derniere Posterité qu'on en re-

nouvelle tous les ans la cerémonie. On choisit pour la faire, un des jours les plus solemnels de l'année, & j'y sers comme de Theatre. Il est d'une notorieté inconteſtable que c'est la Reconnoissance qui a contracté ce Mariage, & qu'il n'en naistra jamais rien. C'est toûjours le plus considérable qui m'épouse au nom des autres, & il n'en attend pas un bonheur semblable à celuy de Polycrates. J'étens mon Lit nuit & jour jusqu'à la porte de mes Marys. Il leur est à souhaiter que je n'entre jamais chez eux. Plus j'y entrerois, plus j'y causerois de désordre.

M^r Lorenzo de Padoa, le jeune,
& M^r de S. Fons Académicien de

L'Académie nouvellement établie à Villefranche en Beaujolois, ont esté les seuls qui ayent trouvé le vray sens de la derniere Lettre en Chifres. Tout le secret consistoit à observer la distance d'un Chifre à l'autre, & à rapporter ce nombre à la lettre qu'il marquoit dans l'ordre ordinaire de l'Alphabet. De 62 à 59, il y a trois nombres de distance, & cette distance de trois marquoit le C, *qui est la troisiéme lettre. De 59 à 64, il y a cinq de distance, & cela vouloit dire l'*E, *qui est la cinquiéme lettre. De 64 à 8, il y a cinquante-six. C'estoit une Nulle, toutes les distances qui passent vingt-trois ne pouvant marquer aucune lettre. Ce mistere découvert, il est aisé de lire ces six Vers dont la Lettre est composée.*

Celuy qui voudra confier
Quelque grand secret au Papier,
Doit avoir recours au Mercure,
Qui montre l'art mistérieux
D'armer seûrement l'écriture
Contre un Esprit trop curieux.

Quant à la Lettre en figures, on la déchifre en s'attachant aux seuls termes du Blazon dans les premieres Armes, & prenant la premiere & derniere lettre de ce Blazon quand ces deux lettres sont diférentes, car quand elles sont semblables, on n'en prend qu'une. Dans les secondes Armes, il faut prendre le principal nom de la Seigneurie, & en tirer la premiere & derniere lettre, & ainsi alternativement. Des Armes de M^r de Tavanes, qui sont un Lyon couronné, *prenez la lettre* L, *qui est la premiere de* Lyon, *& la lettre* E,

qui eſt la derniere de couronné, vous trouverez le. Des Armes de M^r du Lude, prenez D & E, qui ſont la premiere & derniere lettre du nom de Du Lude, vous aurez de. Le Blazon des troiſiémes Armes, ſont Cotice, ce qui fait ce. Les quatriémes ſont la Ferté, qui font le. Le Blazon des cinquiémes, Roc d'Echiquier, marquent ſeulement la lettre R. Les ſixiémes, Chevreuſe, vous en tirez ce. Blazon des ſeptiémes, Semé au Sautoir brochant ſur le tout, premiere & derniere lettre, S, T. Varambon, marquent V, N. Blazon des neufiémes, un Cor, premiere & derniere lettre, C, R. Les dixiémes, Armes de Jéruſalem, ſont I, M. Blazon des derniers, Echiqueté, fournit un E, & le tout enſemble

forme ces paroles, Le déceler c'eſt un crime.

Les Lettres de cette nature ne ſont propoſées que comme un jeu d'eſprit, parce qu'elles ne peuvent eſtre d'aucun uſage. Celle qui ſuit eſt d'un Chifre aſſez particulier. Celuy qui me l'a envoyé, qui eſt un Homme de conſidération & de mérite, croit que nos Spéculatifs n'en viendront pas auſſi aiſément à bout que des précedens. Il prétend meſme que dans ſon fréquent uſage, la mémoire ſuffit ſans la Clef; & pour le rendre plus facile à déchifrer, il ne s'eſt ſervy d'aucune Nulle. I'eſtime qu'il hazarde beaucoup, ayant à faire à des Eſprits auſſi penétrans que ceux de noſtre Siecle.

LETTRE EN CHIFRES.

41140?51174;80.·. 8816: 8942: 13:
32;4274·1285?4512.·. 708722: 32·
712635 : 39?347456; 33?3831 : 55
44.·. 43!. 5070;145247 : 13!.422
6588;82!.522387· 2773!38?3135:
4557;527422: 891352431 6: 2288;
247057;18?578761·61?34?3384.·.
7026?2988: 82!. 43?27·2412: 33?
422287;7820: 5413: 32: 5213;2174
4283!.40?2257;2952;4512:8288.·.
2920: 73?. 30!. 42216513.·. 28:64?
88· 215227;31!. 4220 4415: 63;54
69! 26;5014· 13224312· 543887;
60? 421832!.70:42?4285?1513: 26;
4820;52!.238728;22:2645.·.4318?

39?52!.522933!.135734:42,84!50;
81?20:2642?.23?18?4269!54;14?
7088:.4061?1813;1042?87:7427
5415:8827;19?5725:7352!2810:52
87;5543.:.32?2960;4314;562788
13:.571342207 4;7851?22,20?24
35:5732:.345237?2289:13;42.

Ie ne puis attendre jusqu'au pre-
mier Extraordinaire, à vous faire
part d'une autre Lettre que je vous
avouë que je ne suis point capable
de déchifrer. Celuy qui m'a fait la
grace de me l'envoyer, s'engage à
m'en faire tenir l'Explication dans
le temps qu'il faudra qu'elle paroisse.
C'est Mr de Vienne-Plancy, Frere
de Mr de Vienne-Busseroles, dont
je vous ay appris la mort. Voicy en
quels termes il m'a écrit.

A Fau-Cleranton, le dixiéme d'Avril 1680.

IL y a quelques jours, Monsieur, que me divertissant à lire le Traité des Chifres de Vigenere imprimé à Paris l'an 1586. j'y remarquay en la Page 182. & aux suivantes, que cet Autheur comptoit pour impossible, ce que Tritéme avance dans la Clef de sa Poligraphie, qu'il avoit un secret merveilleux pour empescher que l'on n'accusast de mistere une Lettre qui en seroit toute pleine, & que c'estoit d'employer un sens parfait, tel que l'on voudroit, pour en cacher un autre, tel que l'on voudroit aussi. A quoy Vige-

nere ajoûte, que beaucoup de bons Eſprits avoient travaillé juſqu'à ſüer ſang & eau à penétrer ce ſecret, ſans qu'ils l'euſſent pû trouver. Il propoſe en ſuite l'exemple dont Tritéme ſe ſert pour éclaircir ſa penſée, & cet exemple eſt une demande qu'il feint de faire à un de ſes Amis de quelque argent à emprunter pour achever un Bâtiment, laquelle cache l'avis qu'il luy envoye d'une conſpiration qui ſe tramoit contre luy, & qui eſtoit ſur le point d'éclater. Demande, & Avis, égaux dans leurs expreſſions, en nombre de mots, & diférens en nombre de lettres. Ce qui donne lieu de croire à Vigenere que cet adroit déguiſement d'un ſens

miſtérieux, ſous un ſens moins ſuſpect, ſe fait par le raport des lettres, plûtoſt que par celuy des mots. Cet Autheur raconte apres cela, qu'eſtant à Veniſe l'an 1569. on y fut averty que Selim Empereur des Turcs, avoit défendu aux Vénitiens qui eſtoient à Conſtantinople, de ne plus écrire en Chifres, mais en lettres intelligibles, dans l'eſpérance d'empeſcher par ce moyen qu'ils ne donnaſſent à leur République l'avis des préparatifs qu'il faiſoit à la ſourdine, pour envahir l'Iſle de Cypre qui relevoit d'elle; ce qui mettant en peine le Conſul Vénitien qui réſidoit à Conſtantinople, il ſe preſenta à luy un Medecin nommé Lorenzo Ven-

rura, qui s'offrit à luy apprendre le secret que je viens de marquer, moyennant certaines conditions avantageuses qu'il demanda pour sa récompense. Vigenere ne dit pas si ce Consul accepta l'offre qu'on luy faisoit. Il donne seulement à penser que Tritéme & Ventura s'estant tous deux vantez de la mesme chose, elle n'estoit pas impossible, comme il sembloit en estre persuadé. J'en jugeay du moins de la sorte, apres la lecture de cet endroit de son Livre; & la haute idée que je conçeus de l'importance de ce secret, me fit hazarder à sa recherche quelques heures d'aplication pendant quelques jours. Ma peine ne fut pas inutile. Je pénétray ce mi-

ſtere, & l'exemple de Triteme que Vigenere raporte dans toute ſon étenduë, fut la ſeule lumiere qui me le fit découvrir. Je ſçay donc cete maniere ſi vantée dont on peut exprimer toute ſorte de ſens parfaits qu'on voudra cacher, par toute autre ſorte de ſens parfaits dont on voudra ſe ſervir, & mes Amis m'ont conſeillé d'en faire part au Public par voſtre entremiſe, apres avoir veu que l'art d'écrire en Chifres faiſoit un des curieux Articles de vos Mercures Extraordinaires. Agréez donc, Monſieur, de me l'accorder; mais permettez que je ſçache auparavant ſi quelqu'autre a trouvé ce ſecret auſſibien que moy, & que pour parvenir à

cette connoissance, je propose dans vostre premier Mercure Extraordinaire une Lettre à déchifrer, telle que le Consul des Vénitiens à Constantinople, ou quelque Marchand instruit par Ventura, auroit pû l'écrire à un de ses Amis à Venise, pour avertir la Republique du dessein de Selim, sans que l'on pust accuser sa Lettre d'aucun artifice. Je sçay bien que vous ne donnez point au Public de Lettres en Chifres, non plus que d'Emblémes & d'Enigmes, qu'on ne vous ait fait confidence de leur misterre, afin de vous en rendre le premier Juge ; mais trouvez bon pour cette fois, s'il vous plaist, de n'en estre que le simple Raporteur, & d'employer mon

nom qui ne vous eſt pas inconnu, pour caution de ma ſincérité & de ma bonne-foy. Dans l'eſpérance de cette amitié, je vay joindre la Lettre du Conſul ou du Marchand Vénitien à celle-cy, ſans pourtant les diverſifier de langage.

MONSIEVR,

I'ay appris avec bien de la joye le rétabliſſement de voſtre ſanté.

Vous voulez que je vous envoye le Compte de ce que j'ay fait cette année par vos ordres, & pour voſtre ſervice; il faut vous ſatisfaire. Le voicy.

Ie donnay à Monſieur voſtre Neveu le 13. d'Avril, ſuivant voſtre ordre du 11. de Fevrier, 1500 l.

Du 12. May, par ordre du 6. Mars, 1300 l.

Le 8. Iuin, par ordre du 21. Avril, 230 l.

Le 7. Septembre, par ordre du 5. Iuillet & du 1. Aouſt, 500 l.

Le 19. Septembre, par ordre du 4. Aouſt, 965 l.

Le 18. Octobre, par ordre du 6. Septembre, 100 l.

Le 10. Novembre, par ordre du 7. Octobre, 750 l.

Et le 1. Decembre, par ordre du 19. Octobre, 900 l.

Plus, je vous envoyay le 14. Mars 40 aunes de Taffetas rayé de 210 l.

88 aunes de Moire de 880 l. 56 aunes de Taby de 400 l. & 220 aunes de Brocard de 3900 l.

Plus, je vous envoyay le 19. de Iuin 12 Tapis de Perſe & 20 de

Turquie de 6000 l. 48 Plumets de 587 l. & 20 Aigrettes de 742 l.

Plus, je vous envoyay le 3. Septembre 190 Perles de 520 l. 4 Rubis de 200 l. 6 Saphirs de 230 l. 17 Emeraudes de 800 l. & pour 800 l. aussi de petits Diamans.

Ie vous laisse à suputer à quoy tout cela se monte, afin que vous voyiez par l'examen de ce que vous m'auez fourny, qui de vous, ou de moy, est en reste, & je suis, Monsieur, à mon ordinaire, vostre &c.

Une telle Lettre de Compte & de Marchandise n'auroit pû, ce me semble, estre suspecte à l'Empereur Turc, ny à aucun autre, quand elle luy seroit tombée entre les mains. Mais le Correspondant, à qui on l'en-

voyeroit, auroit dú estre instruit une fois pour toutes du Contre-chifre du Consul, ou du Marchand qui l'auroit écrite, pour la pouvoir déchifrer à son aise, autrement il seroit dans la peine où je vais mettre les beaux Esprits qui sont curieux.

Pour les soulager, je veux bien les avertir qu'il n'y a dans cette Lettre que les premiers mots. *J'ay appris avec joye le rétablissement de vostre santé*, dont le sens parfait qui est à découvert exprime & rend le sens parfait qui est caché, je veux dire l'avis du dessein de Selim sur l'Isle de Cypre. Tout le reste est inutile, excepté les Chifres qui y sont employez d'un air assez naturel pour ne pas donner

ner de soupçon, & employez exprés pour aider le Correspondant à en trouver le sens caché, chaque nombre exprimant une des vingt-quatre Lettres de nostre Alphabet, selon la pratique de la spirituelle Lorraine Espagnolete, mise dans le VI. Mercure Extraordinaire, & expliquée dans le VII. avec ces réserves neantmoins, qu'il n'y a point icy de Nulles, sinon les Zéro, encor est-ce seulement quand ils ne servent qu'à expliquer dix ou vingt, & que les nombres qui commencent par 1. ou par 2. doivent estre entendus dans leur explication ordinaire lors qu'ils n'ont qu'un Chifre apres; au lieu que s'ils en ont deux, ils se prennent comme

ceux qui commencent par 3. par 4. & par les autres Chifres ſuivans, c'eſt à dire, comme s'ils n'avoient point de liaiſon enſemble. Ainſi 11 ſignifie onze, & non pas 2. 22 ſignifie vingt-deux, & non pas 4. mais 111 & 222 ſignifient trois & ſix, comme 35 ſignifie huit, 345 douze, 468 dix-huit, 589 vingt-deux, &c.

Voila des éclairciſſemens qui faciliteront ſans doute l'explication du ſens caché de ma Lettre, & qui pourront aider les Curieux qui ſouhaitent la connoiſſance du Secret de Tritéme, & de Ventura, à le trouver d'eux-meſmes, auſſi bien qu'a fait, Monſieur, voſtre, &c.

DE VIENNE-PLANCY.

Quoy que je ne puisse déchifrer la Lettre proposée au nom du Marchand Venitien, je ne laisse pas, Madame, de vous en promettre une semblable dans le premier Extraordinaire, c'est à dire que je prétens cacher sous des paroles qui auront un sens parfait, d'autres paroles qui auront aussi un sens parfait, mais tout contraire au premier, par le moyen d'un Compte de Marchand rendu. Cela fait connoistre qu'il y a diférens moyens de mettre en pratique le Secret de Tritéme & de Ventura, puis qu'assurément la Clef de la Lettre que je promets, n'est point celle dont Mr de Viennelancy se servira pour nous ouvrir le sens de la sienne. Il est vray que c'est à luy seul que j'en dois l'idée. Ie me souviens que je me suis

engagé à vous donner une troisiéme Veuë du Palais de Madrid, diférente des deux premieres. Iettez les yeux sur la nouvelle Planche que je vous envoye, & vous le verrez tel qu'il s'ofre aux yeux du costé de la premiere Court.

M^r le Marquis de S. Priest, dont vous avez déja veu un Sonnet au commencement de cette Lettre, a fait encor celuy que vous allez voir.

SUR LA QUESTION,

Si Aléxandre estoit mieux fait que Césat, & si tous deux ont surpassé les autres Princes.

SONNET.

NOus pouvons présumer par le sens de l'Histoire,
Qu'Aléxandre & Césat estoient des Hommes forts,

Et que ces grands Esprits animoient de
beaux Corps, (*Etoire;*
Dignes d'estre admirez apres une Vi-

Qu'ils avoient, puis qu'ils sont au
Temple de Mémoire,
Les vertus du dedans, & celles du
dehors;
Mais qui peut assurer que ces illustres
Morts
Fussent aussi bien faits qu'on les vit
pleins de gloire?

Comme on ne peut sçavoir s'ils estoient
sans defauts,
Pour n'pas se tromper, on les doit
peindre égaux; (*vinces,*
Et si pour avoir pris des Villes, des Pro-

Nous mesurons leur taille à leurs Faits
inoüis,
En les peignant plus grands que tous
les autres Princes,
Nous les peindrons en Nains auprez
du Grand LOVIS.

Si l'absence est incapable d'augmenter l'amour.

VOus demandez, Monsieur, si l'absence est incapable d'augmenter l'amour; à quoy je répons fort décisivement que non. Moy qui vous parle, je n'ay jamais mieux aimé, que pendant l'absence. Elle a sans doute un secret particulier d'augmenter le merite des Personnes. Mon esprit les voit alors mille fois plus aimables que mes yeuxne les pourroient voir. Des défauts qui me paroistroient de pres, disparoissent de loin; il ne me reste que l'idée des belles

qualitez. N'eſt-il pas vray apres tout, que quand vous voyez une Perſonne, vous ne la pouvez guére prendre pour plus qu'elle ne vaut ? Quelque envie qu'ait voſtre imagination de luy ajoûter un peu de merite de ſa façon, il ſemble qu'elle n'en ait pas la liberté. Elle eſt frapée de trop prés par tout ce qu'il y a de bon & de mauvais, & cela la réduit dans les bornes étroites d'une juſte eſtimation. Mais changez de diſtance, perdez de veuë la Perſonne dont il s'agit, alors voſtre imagination a une carriere libre. Elle n'eſt plus gênée par la veuë de ce qu'il faut eſtimer. Elle le mettra à tel prix qu'il luy plaira. Point de défauts, ſi elle ne veut. Toutes

qualitez aimables, & plus aimables qu'elles ne ſont en effet, ſi elle veut. Elle eſt maiſtreſſe de tout. Les yeux qui ſeuls la pourroient démentir, ne le ſçauroient faire. Elle n'a qu'à ſçavoir profiter de cette heureuſe occaſion d'abſence, & elle me va forger la Perſonne de la terre la plus accomplie, pour l'objet de ma tendreſſe. Voyez un peu combien de commoditez. Pour moy, je ne ſçay pas apres cela comment on s'amuſe à tant voir. Mais l'imagination n'eſt pas la ſeule qui trouve ſon conte à l'abſence, le cœur n'y trouve pas moins le ſien. Combien me ſuis-je dit de fois, *Si je voyois à preſent une telle Perſonne, je ſuis ſûr que je me prendrois ſi bien à luy mar-*

quer ma passion, que j'arracherois d'elle aussi des marques de la sienne. Ie tournerois si bien tel & tel sentiment, qu'elle n'y pourroit résister. I'en obtiendrois telles & telles graces. La voyois-je ? En bonne foy, ce n'estoit rien moins que tout cela. De l'embarras de mon costé, & de la froideur du sien, voila tout ce que je trouvois. O que n'estois-je encor absent ! J'avançois plus en deux jours d'absence, qu'en six mois de présence perpétuelle. Vous croyez peut-estre que je m'égare de ma question. Il ne s'agit pas, me direz-vous, de sçavoir si pendant l'absence vous croyez la Personne que vous aimez plus disposée à vous aimer ; il s'agit de sçavoir si vous l'aimez da-

vantage. Mais, Monſieur, je n'ay point perdu de veuë ce point là, car ſi je me croy plus aimé, j'aime en meſme temps plus que je n'ay encor fait ; cela eſt bien aiſé à ſupoſer. Pour moy, je vous avoüe que je n'ay jamais eſté perſuadé que ce fuſſent de vrais Amans, que ceux qui ne ſçauroient ſe réſoudre à perdre de veuë ce qu'ils aiment. A parler franchement, ce ſont Gens qui n'ont pas envie d'aimer longtemps, & qui cherchent à ſe tirer au plûtoſt de leur amour comme d'une méchante affaire. Le plûtoſt fait, ce ſera le mieux, voila quelle eſt leur maxime, car autrement ne ménageroient-ils pas mieux leur tendreſſe, & ne garderoient ils pas bien

de l'expoſer aux perils de ces entreveuës trop fréquentes? J'ay, par exemple, pour ſix mois de tendreſſe dans le cœur. J'ay pour ſix mois de ſoins, d'aſſiduitez, & de tout ce qu'il vous plaira. Je voy ma Maiſtreſſe pendant ſix mois entiers; & bien, voila ma meſure épuiſée, mes ſix mois ſont faits; mais mettez au milieu deux mois d'abſence, pendant ce temps-là mes aſſiduitez, mes ſoins ne s'épuiſent point. Mon amour eſt alongé de deux mois, j'aimeray huit mois au lieu de ſix. C'eſt dommage que tous les Amans ne faſſent ce calcul; mais ils ſont ſi broüillons tous tant qu'ils ſont, qu'ils en ſont incapables. Il leur ſemble qu'il n'eſt rien tel que de voir ce qui

leur plaiſt. Je me tiendrois fort heureux, ſi ce petit Diſcours ſur les auantages de l'abſence, pouvoit du moins avoir aſſez de force, pour envoyer un Amant ou deux en retraite pendant quelque temps.

Mr le Préſident de la Tournelle, de Lyon, a fort agreablement renfermé les vrais Mots des deux Enigmes du Mois de May dans ce Madrigal.

UN bel Eſprit de ma Province,
Dont le mérite n'eſt pas mince,
Vint hier, tout glorieux de ſon rare
talent
A développer chaque Enigme
Du Mercure Galant,
Me montrer l'une & l'autre en rime;
Mais luy montrant un Inſtrument
Par où l'on donne un Lavement,

Ie me mis hors d'escrime,
Et pour me délivrer de ses raisonnemens,
Je luy dis, bel Esprit, vous n'aurez pas les Gans.

Les autres Madrigaux que vous allez voir, ont esté faits sur les deux mesmes Enigmes.

I.

MEs Vers ne sont pas élegans,
Aussi tout franc je n'en fais guéres;
Pourtant sur l'Enigme des Freres,
Je suis seûr qu'ils auront les Gans.

LE MARQVIS D'ARAMON.

II.

LE Mercure, à mon sens, peut en toute assurance
Se servir de Seringue, *& cela justement;*
Ce qui concerne l'agrément,
N'est-il pas de sa compétance?

LA MOTHE, de la Rochefoucaut.

III.

TV n'as garde, Tircis, je te l'ay dit vingt fois,
De deviner l'Enigme de ce Mois,
Tu n'y prens pas assez de peines.
On n'en vient pas à bout qu'on ne reſve longtemps,
Il faut grater ſon front, il faut mordre ſes Gans.
Cela ne ſe prend pas, comme on dit, ſans Mitaines.

LE FIEBVRE, d'Argenton, Chaſteau en Poitou.

IV.

SVr la ſeconde Enigme ayant reſvé cent fois,
Je n'y gagnay que la migraine,
Et je perdis toute ma peine
A chercher le vray ſens, en me mordant les doigts.

Pour donner à mon mal un prompt ſoulagement,
Auſſi-toſt je pris un Cliſtere,

Et la Seringue *expliqua le miſtere*
Qui m'avoit juſqu'alors cauſé tant de
tourment.

BESS. le jeune, Avocat à Falaiſe en Baſſe Normandie.

V.

BElles, dont le teint délicat
Ne peut voir du Soleil la lumiere
agreable,
Qui prenez tant de ſoin d'empeſcher
ſon éclat,
De ternir cette main que vous trouvez
aimable;
Mercure a dequoy vous aider,
Par un ſecret caché dans les Vers d'une
Enigme,
Vous pouvez ſans faire de crime,
Le chercher, ou le demander;
Mais ſans me croire l'ame vaine,
Je veux vous épargner à toutes cette
cette peine;
Le ſecret qu'il vous cache avec des ſoins
ſi grands,

Se trouve découvert en vous nommant
des Gans.

ALCIDOR, du Havre de Grace.

VI.

LE bon Homme Damon l'autre jour
me fit rire,
Quand je le vis les doigts tremblans,
Pour deux mots tout au plus qu'il luy
falloit écrire,
Obligé de mettre des Gans.

L'Inconnu d'Abbeville.

VII.

TIrcis devant les Gens s'estant fait
une affaire,
De trouver le vray Mot de l'Enigme
derniere,
Se tourmentoit sans cesse & le corps
& l'esprit,
Ne mangeoit presque point, & ne dor-
moit qu'à peine:
Enfin il en fit tant, que bientost il luy
prit
De violens accés d'une forte migraine.

Ordonnance aussitost de prendre un Lavement;

L'Apoticaire vient équipé décemment.
Tircis à cette veuë ayant rompu le Charme,
Qui pour la question jusqu'alors l'aveugloit;
Seringue, *cria-t-il*, *Seringue*, *jolie Arme,*
Seringue, c'est toy seule helas qu'il me falloit.

F. Ha... dv Mesnil, de Cambrais en Normandie.

VIII.

VOus estes des Freres faciles,
Qui cachez souvent un joyau;
Mais quãd vous n'auriez que la peau,
Vous n'en seriez pas moins utiles.
Apres avoir quitté la chair,
Le monde vous vient rechercher,
On vous engraisse, on vous manie,
De l'un & de l'autre on fait cas,
Et tel iroit en compagnie,

Qui sans Gans *ne s'y trouve pas.*

DV FRESNE, Conseiller au Présidial de Sedan.

IX.

ON a beau se baisser pour se servir de vous,
On a beau se mettre à genoux,
Et vous traiter comme Déesse,
Ma foy, lors que l'affaire presse,
Ce que vous faites faire est assez peu charmant,
Et sans la Cassolete on fuiroit bien souvent
Les lieux où vostre ministere
Est employé pour le Clistere.

La Seringue *est le Mot qui renferme le sens*
De la seconde Enigme, & c'est ce que j'entens.

Le mesme.

X.

MErcure, ton Enigme est pour moy trop obscure:
Il faudroit pour la deviner,

Renonçant au Printemps, aux fleurs, à la verdure,
Perdre le temps à ruminer;
Narzue, c'eſt trop reſver, & pour ces bagatelles,
Si j'ay paſſé le jour en efforts impuiſſans,
Le Soleil eſt couché, voila l'heure des Belles,
Ie vay me promener; mais j'oublois mes Gans.

MICHEL le jeune, de Meaux.

XI.

SAns chercher la Métamorphoſe,
Cette Enigme n'eſt autre choſe
Qu'un tres-ſalutaire Inſtrument
Qu'en petit & grand on diſtingue,
Et ce n'eſt pas ſans fondement
Que l'on le nomme une Seringue.

Le Controlleur des Muſes de Montaſnel en Baſſe Normandie.

XII.

IL faut vrayment n'estre point beste,
Pour voir qu'une Seringue *est ce qui fait resver;*
Nos Seringues souvent font perdre un mal de teste,
Celle-cy me l'a fait trouver.

L'Inconnu d'Abbeville.

XIII.

JE croy que ces Freres faciles
Qui cachent souvent un joyau,
Aux deux Sexes sont fort utiles,
Gardant la blancheur de leur peau
De la chaleur, de la froidure,
De la poussiere, de l'ordure,
Et de toute injure du temps;
Cela donc n'apartient qu'aux Gans.

HVGO DE GOVRNAY.

XIV.

QVe cherche donc icy
Ce Maistre Apoticaire?
Ie n'ay pas b-soin, Dieu mercy;
De Lavement, ny de Clistere.

Laquais, qu'on le faſſe ſortir.
Qu'on cherche promptement mon Verre,
& qu'on le fringue,
C'eſt le Verre & le Vin qui ſçavent
me guérir,
C'eſt là mon Lavement, & c'eſt la ma
Seringue.

LE FIEBVRE, d'Argenton,
Chaſteau en Poitou.

XV.

TIrcis, ſur l'Enigme premiere
I'entre dedans vos ſentimens;
Elle eſt aux mains fort ſinguliere;
Mais malgré vos rares talens
Sur cette galante matiere,
Ma foy, vous n'aurez pas les Gans.

RABIET-D'AVTESPINE.

XVI.

AQuoy donc penſez-vous, Mercure le Galant?
La Seringue *à la main! eſt-ce-là voſtre affaire?*
Sçavoir bien donner un Cliſtere

Ne fut, & ne sera jamais vostre talent,
C'est celuy d'un Apoticaire.

RICHEBOVRG, de Crusy.

XVII.

OVvre les Vers choisis, & l'Histoire du temps,
Mercure, dans ce Mois, pour trente sols:
nous donne
Ce qui jamais n'est hay de personne;
L'Hyver, comme l'Eté, chacun porte
des Gans.

MILLOT, de Marseille.

XVIII.

LE ventre constipé depuis plus de
huit jours,
Privé de tout remede, éloigné de se-
cours,
I'estois prest à payer tribut à la Na-
ture,
Lors que par un bonheur que je n'es-
pérois pas,
La Seringue *à la main, charitable*
Mercure,

Tu m'es venu sauver des portes du Trépas.

VERNEÜIL DE MOREMVZARACHI, de Montluçon.

XIX.

VOstre premiere Enigme estoit si difficile,
Que pour la deviner je me crus mal-habile.
J'y resve; mais je dis, Mercure, je me rens.
Pourtant je la relis, je la prens, je la quite,
Ie sors tout chagriné, je vais rendre visite,
Quand je la trouve enfin dans le fond de mes Gans.

L'Amant de M. P. Angloise.

XX.

VOs Enigmes souvent me donnent tant de bile,
Qu'en la Seringue *alors je mets tout mon recours.*

Pour un Corps fluet & debile,
Elle devient un grand secours.

Le meſme.

XXI.

MErcure, vous croyez nous donner (vagans;
de la peine,
Et nous faire chercher des mots extra-
Vous pouvez quelquefois nous prendre
ſans Mitaine,
Mais vous ne nous ſçauriez prendre
aujourd'huy ſans Gans.

Le Controlleur des Muſes de Montaſnel en Baſſe Normandie.

XXII.

CHacun cherit quelque Inſtrument;
Doris, plus belle que Siringue,
N'en trouve point dont l'agrément
Luy plaiſe comme une Seringue.

VIGNIER.

XXIII.

MErcure eſt des plus obligeans,
De nous dõner de ſi beaux Gans.
On ne voit en aucune Ville
De Faiſeur de Gans plus habile.

L.F.V. de Morlaix.

XXIV.

MErcure, on ne peut le nier,
Vous estes Maistre en tout Mes-
tier,
Puis qu'icy nous vous voyons faire
Le Gantier & l'Apoticaire.

Le Sérieux sans Critique
de Geneve.

XXV.

OVy, par tout on vous aplaudit,
Et tout le monde en tous lieux
dit
Que le Mercure est honneste Homme,
On ne le voit que trop par ses soins
obligeans,
Puis qu'il fournit à tous des Gans,
Sans en faire venir de Rome.

RAVLT, de Roüen.

XXVI

MOn sort est plus heureux que celuy d'un Amant;
La plus fiere Beauté m'estime & me
caresse,
Q. d'Avril 1680.

Ie luy rends mon service avec délicatesse,
Elle a par mon moyen tousjours quelque agrément.
Lors qu'elle attend de moy visite,
Elle est preste à me recevoir;
Mais incontinent je la quitte,
Et ne suis pas longtemps à faire mon devoir.

GIRAVLT, Agent de Change.

XXVII.

QVe le Mercure est necessaire!
Il nous donne de temps en temps
Tousjours des avis importans;
Et dans son dernier Ordinaire,
Il avertit l'Apoticaire,
De peur des fâcheux accidens
Que cause souvent un Clistere,
De se servir pour le derriere,
De sa Seringue *avec des* Gans.

DAMBREVILLE, de Lisieux.

Plusieurs autres ont trouvé ce mesme Mot des Gans, *& ce sont*

Messieurs l'Abbé Minot; L'Abbé Gilon, du Grotison; Dorigny, de Rheims, de présent à Roüen; Du Pavillon, de Crusy; De Pleinchesne; Du Jarrot, de Marseille; Des Essards-Dalançon, de Morlaix; Le R. P. Buglet, Supérieur des Augustins du Fauxbourg S. Germain; Béchu, Prestre à Nantes; Du Hamel, Officier de la Fourriere; Fouché, de Barsurseine; I. F. Iarres, du Quartier du Louvre; Cantheraine; I. de la Fosse; A. Gidoin; Hoyau, Procureur du Roy au Mans; De Blangis; Serrant, Curé de Nogent le Roy; Heuvrard, Conseiller du Roy à Tonnerre; Du Glos, Hydrographe à Honfleur; Dargint, Commis de l'Extraordinaire des Guerres; D. Ruffier; Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy; Hutuge, d'Orleans; L'Abbé

du Perray, du Mans ; Grandis Fils, de Vienne en Dauphiné ; Le Frere Deon, de Quinsy ; Mesdemoiselles Braconier, Ruë Mazarin ; C. le Breſt, Ruë Montmartre ; Du Freſne Guépin de Rennes ; & Gauvain, de Molesme.

Ceux qui ont trouvé le Mot de la Seringue, ſont Meſſieurs le Marquis de Camartelle ; Minot, Eccleſiaſtique ; Le Breſt, Ruë Montmartre ; Guibert, Principal Commis de l'Extraordinaire des Guerres ; Doudon, de Tours ; Le Chat de Boiſcorbon, Conſeiller au Mans ; L'Abbé Fournier, de Dijon ; Baillot de Beauchant, de Tonnerre ; Tamiriſte, de la Ruë de la Ceriſaye ; Leger de la Verbiſſonne ; Moynet, Prieur de Montlhery, & Archidiacre de Tarbes ; Les deux Amis de la Place Royale ; Le Lyon-

nois Italien ; Le Solitaire de l'Hoſ-pital S. Gervais ; & les deux Inſé-parables de la Ruë Guillaume, de Dijon. On a expliqué cette meſme Enigme ſur la Poudre à Canon, une Coulevrine, une Fontaine, la Lune, la Plume, la Voix, & l'Echo.

Ceux qui ont expliqué toutes les deux, ſont Meſſieurs Gardien, Secre-taire du Roy ; Baucheron, Préſident au Grenier à Sel de Chaſtre en Berry ; L'Abbé le Roux ; L'Abbé Trudaine Doiſy, Chanoine à Amiens ; Goguet, de Beauvais ; Le Chevalier de la Salamandre ; Les Nouveaux Reçus d'Anneau ; Le Febvre, Greffier de la Prevoſté d'Amiens ; Cadot ; Berrier, Maiſtre de la Poſte de Beauvais ; Le Pere le Franc, d'Amiens ; Blanchart le jeune, de Beauvais ; L'Abbé Guil-

loré, l'Abbé Rogier, l'Abbé le Mercier, & l'Abbé de Blanville; De Boissimon C.D.C. De Laise, Neveu de Mr Picon; Le Bourg, Medecin à Caen; Aubriet, Valet de Chambre de S.A.S. Monseigneur le Duc; Tullier, de Bourges; G. Nazar, du Palais; Laisné; Guépin, de Roüen; De Clanlieu; Iabart de Lavaroste; Soru, Avocat en Parlement; De Calviere, de Languedoc; Simon Gruslé, & le Voyageur Affriquain, pres S. Leu S. Gilles; Le Solitaire de Nantoüillet; Scorion, Sr de la Moüillere; Du Ry de Champdoré; F. Ha... du Mesnil, de Cambrais en Normandie; Maigrais le cadet, de Dijon; Lobligeois, Maistre en Fait d'Armes; Le Chevalier Fredin; Liger le jeune, d'Auxerre; Mesdames Cauchie, la petite Veuve, & Ieanne-Marie Postel,

d'Amiens ; Mesdemoiselles Morel l'aînée, & Platel la cadete, de Beauvais ; Mesdemoiselles de la Cour, de S. Denys ; Mesdemoiselles de Rostin ; Du Puy d'Argery ; Brunat, de Châlons en Champagne ; De Petitport ; Les illustres Jardiniers de Vimeu ; Les Fidelles Associez Mongault & Machorel ; Le Solitaire de Gimbrois ; Proserpine la cadete ; L'Inconnu de Loches en Touraine ; Les deux Amis inséparables de Beauvais ; & le Sérieux sans critique de Geneve.

A MADAME A. D.

JE vous obeïs, Madame, sur les Questions de l'Extraordinaire dont vous me demandez mon sentiment.

QUESTION I.

L'inclination particuliere que l'on a de souhaiter les choses où l'on rencontre plus de difficulté, & qui sont plus opposées à nostre satisfaction, est si grande, que ces deux Amans infortunez paroistroient également malheureux, si le Maistre de la Morale n'avoit décidé cette Question, en nous apprenant que le plus grand de tous les maux est d'avoir esté heureux, & de ne l'estre plus.

Ce sentiment a esté suivy de tant de fatales expériences, que l'on peut facilement juger que cet Amant qui a le plaisir de voir souvent sa Maistresse, & dont il se croit hay (quoy qu'il paroisse aussi malheureux que

l'infortuné Tantale, qui n'aprochoit des eaux que pour augmenter sa soif sans pouvoir adoucir sa peine) est moins à plaindre que celuy qui est aimé de sa Maîtresse, sans aucune espérance de la revoir jamais.

La seule satisfaction qui reste à cet Amant hay de sa Maistresse, de pouvoir esperer une plus favorable destinée, & de flechir quelque jour le cœur de cette Cruelle par tout ce qu'une forte passion peut inspirer de plus tendre, flate assez agreablement la peine, & le laisse dans un état moins malheureux & plus tranquille, puis qu'il ne connoist ce prix, & la valeur du bien qu'il recherche avec tant d'ardeur, que par les sentimens d'une paf-

tion souvent aveugle, & des empressemens mal récompensez, n'estant accoustumé qu'aux mépris & aux rebuts, qui ne laissent dans l'ame qu'un tres-grand sujet d'une prompte & entiere consolation ; car s'il manque de gagner le cœur qu'il chérit si tendrement, il peut ailleurs reparer sa perte.

Mais ce malheureux Amant qui a la certitude d'estre aimé de sa Maistresse sans aucune espérance de la revoir jamais, est bien plus à plaindre, parce qu'il n'a joüy des beaux jours de la felicité, & n'a éprouvé les faveurs de l'amour, que pour ressentir avec une plus violente douleur toutes les souffrances les plus cuisantes & les plus vives

d'une infortune ſans pareille, lors que le ſouvenir des plaiſirs paſſez fait naître à tous momens des nouvelles peines, pour rendre ſa diſgrace plus cruelle, & ſon malheur plus inſuportable; ce qui montre que le bien qui nous échape dans la pourſuite, fait moins ſouffrir que celuy que nous perdons dans la poſſeſſion.

QUESTION II.

L'on voit tant d'Amans qui ſe plaignent toûjours d'aimer paſſionnément ſans eſtre aimez des Cruelles qu'ils adorent, & l'on trouve tant d'Affligez & de Mourans, qui ne peuvent plus ſuporter leurs chaînes, ny réſiſter à l'ardeur des feux qui les conſument, parce qu'ils ſouffrent ſans eſpoir de guérir, qu'il ne faut pas

douter que tant de plaintes & de ſoûpirs ne ſoient une marque certaine qu'il eſt poſſible d'aimer fortement ſans eſtre aimé.

En effet, quoy qu'il ſoit naturel d'aimer, il eſt tres-difficile de ſe rendre agreable; & tout ce qui peut former les nœuds ſecrets de l'amour pour aſſortir les cœurs, ſe trouve ſi rarement & en ſi peu d'Amans, qu'il ne faut pas s'étonner du nombre des Malheureux qui ſoûpirent ſans ceſſe, pour toucher le cœur d'une Inſenſible, que rien ne peut flechir, quand on ne ſçait pas plaire.

QUESTION III.

Si l'abſence eſt le plus grand de tous les maux de l'amour, elle eſt auſſi le plus ſeûr remede que

ſes déreglemẽs puiſſent recevoir.

Pour en mieux connoiſtre l'ef-
fet, il faut convenir que l'ab-
ſence eſt une privation qui nous
fait mourir aux yeux de ceux qui
nous perdent avec regret, & que
nous quittons avec douleur, car
elle laiſſe un ſouvenir incertain
& jaloux qui jette les Amans les
plus paſſionnez dans le doute de
n'eſtre plus aimez où ils ne pa-
roiſſent plus.

Ce ſentiment eſt la premiere
cauſe de l'infidelité & de l'in-
conſtance, qui ſuivent facile-
ment l'éloignement des Amans,
quand de nouveaux objets com-
mencent à détruire ces premie-
res idées que les plus tendres
Amans avoient formées, & com-
batent ſi agreablement le retour

des faveurs paſſées qui ont plus ſenſiblement touché le cœur, que les douceurs d'une aimable défaite, qui plaiſt toûjours, rempliſſent bien-toſt l'eſprit des charmes de la nouveauté, pour n'avoir plus de ſouvenir du paſſé, & n'aimer que le préſent.

C'eſt ce qui fait juger qu'il n'eſt point en amour de ſi conſtantes flames, & de douleurs ſi ſenſibles, que l'abſence ne ralentiſſe, lors que cette paſſion n'eſt plus favoriſée de la préſence de l'objet aimé, qui ne peut plus porter l'activité de ſes feux dans l'étenduë d'une Sphére à laquelle leur ardeur extréme ne ſçauroit atteindre, & qui ne laiſſe pas moins de froideur dans le cœur des Amans, que l'éloi-

gnement du Soleil ſur la terre; tant il eſt vray qu'il eſt peu de grandes amours qu'une longue abſence ne détruiſe.

QUESTION IV.

L'Homme ſeul renferme ſi parfaitement en luy-meſme tout ce que la Nature peut produire de merveilleux & de plus achevé, qu'il eſt bien difficile de dire qu'elle eſt la partie qui contribuë plus particulierement à ſa ſatisfaction, puis qu'elle dépend entierement de l'union, du concours, & de l'harmonie parfaite de toutes celles qui le compoſent.

Il faut neantmoins convenir dans ce grand nombre de parties, & dans la diverſité des cinq Sens qui ſont les principaux mi-

niſtres de l'entendement, & les portes les plus aſſurées pour arriver au tribunal de la raiſon, que celuy qui donne plus d'avantages à la fois, qui ſert plus particulierement à la conſervation, & à la ſureté de la vie, & duquel on peut moins ſe paſſer, contribuë plus à la ſatisfaction, & à la félicité de l'Homme.

De tous les cinq Sens on ne peut pas diſputer à l'œil la gloire de contribuer luy ſeul à la ſatisfaction de l'Homme, plus que tous les autres enſemble; car nous voyons des perclus, des ſourds, des müets, & pluſieurs privez du gouſt, & de l'odorat, qui ne ſe croyent pas abſolument malheureux, parce qu'ils

ont le plaisir de se servir de leurs yeux, & de pouvoir par leur secours s'empescher de languir, & de mourir à tous momens dans les chagrins d'une vie oisive, & misérable.

Mais la désolation, & l'infortune de ceux qui sont tombez dans l'aveuglement, & qui ont perdu les yeux, ne se peut exprimer, puis qu'ils sont en cet état les plus malheureux des Hommes, & dignes d'une compassion que n'inspirent point toutes les douleurs, & les autres maux qui font un misérable, quand le secours des pieds, des mains, de la force, de la jeunesse, & tout le bien que nous pouvons tirer de nous mesmes est inutile, & qu'on n'ose se mou-

voir ſans crainte de rencontrer la mort, où les autres qui ont des yeux trouvent la vie.

En effet, la ſatisfaction que nous donnent les yeux, ſurpaſſent tellement celles des autres Sens, que dans tous les plaiſirs, & les douceurs qu'ils ſont capables de nous procurer, nous ne ſommes jamais parfaitement ſatisfaits, ſi nous ne voyons ce qui nous plaiſt, & ſans contredit, on eſt toûjours avec quelque impatience qui trouble noſtre ſatisfaction, ſi les yeux ne ſont de la partie.

Ils ſont un trop bel ornement à l'Homme pour leur refuſer le premier rang, que l'Autheur de la Nature a montré leur apparte-nir, en les plaçant ſur la partie

la plus élevée, pour nous servir de soleils, & de conducteurs, par-ce que ce lieu si éminent estoit deû à cet organe divin, qui renferme dans le lieu le plus petit de l'Homme, le plus bel ouvrage de la Nature.

Les Anciens ont admiré avec tant d'étude & de vénération, la beauté éclatante de ces Astres merveilleux, & la surprenante activité avec laquelle ils peuvent aussitost atteindre le Firmament que la Terre, sans qu'il leur faille plus d'un instant à parcourir ces espaces presque infinis, qu'ils ont crû ne pouvoir mieux exprimer l'Image de la Divinité, qu'en plaçant un œil sur un trône qui marquast la beauté, & la puissance de cet

Eſprit incompréhenſible, qui ſçait tout, qui voit tout, & qui peut tout dans un moment.

On ne voit rien auſſi dans ſon action que de divin, dans ſa compoſition que de merveilleux, dans ſon uſage que d'agreable & de charmant, & dans ſa neceſſité un avantage, & un bien qui ſurpaſſe toutes les graces, & les plaiſirs de la Nature. Je ſuis, Madame, voſtre tres, &c.

PANTHOT.

QUESTIONS A DECIDER.

I.

QVel eſt le plus grand chagrin qu'une Maiſtreſſe puiſſe donner à ſon Amant.

II.

Si le ſouvenir d'un plaiſir paſſé, nt on ne jouït plus, cauſe du plaiſir, de la peine.

III.

Lequel touche plus aiſément le ur d'une Belle ; ou celuy qui ſe dé- rant d'abord, employe les termes plus paſſionnez à luy proteſter qu'il ime ; ou celuy, qui en luy rendant aucoup d'aſſiduitez, laiſſe agir ſes ins ſans ſe déclarer.

IV.

Si un Amant mal-traité de la Belle u'il aime, peut ſans l'offenſer ſou- aiter la mort.

V.

Apres avoir parlé de la Danſe, on emande des Diſcours ſur l'Harmo- ie, puis qu'elles ſont inſéparables.

VI.

On prie d'écrire ſur les Eſprits Fo- ts, s'ils ſont de tout Païs, & ce qu'on çait qu'ils ont fait en beaucoup de eux.

On mettra dans chaque Extraordinaire une Question pour la Santé, à l'imitation de la Piece qui estoit dans le dernier, sçavoir, S'il faut dormir apres le repas. *Ainsi on demande dans celuy-cy,*

S'il est nuisible de boire à la glace, & si l'on en peut sentir quelque incommodité dans le temps, ou plus tard, ou point du tout.

Il me reste des Traitez sur la Danse, sur la Sympathie, & sur d'autres matieres, que je reserve pour l'Extraordinaire du 15. d'Octobre. Je suis, Madame, &c.

A Paris ce 15. Juillet 1680.